

Recherche et bonheur **nouveaux enjeux II**

Le bonheur au cours de la **vie**. Sarah Flèche / Du **confort** au bonheur d'habiter. Yankel Fijalkow / Autour d'une société des **affects** positifs. Thomas Seguin / Heureux pour combien de temps ? Comment le **capital social** et la croissance économique nous informent sur l'évolution du bien-être subjectif. Stefano Bartolini et Francesco Sarracino / Sociologie **positive** et empathie appréciative : histoire et perspectives. Neil Thin / L'environnement optimal d'**apprentissage** : contribution de la recherche empirique sur les déterminants psychologiques . Jean Heutte

Sciences et Bonheur

Directeur de la publication

Gaël Brulé (Université Erasmus de Rotterdam, Université de Neuchâtel)

Comité de rédaction

Pascale Haag (EHESS)

Rémy Pawin (Lycée Louise Michel)

Laurent Sovet (Université Paris Descartes, Université Sorbonne Paris Cité)

Franck Zenasni (Université Paris Descartes, Université Sorbonne Paris Cité)

Thibaud Zuppingier (Université d'Amiens)

Comité éditorial

Ilona Boniwell

Charles Martin-Krumm (Université de Bretagne Orientale)

Thierry Nadisic (EM Lyon)

Rebecca Shankland (Université de Grenoble Alpes)

Traducteurs

Vincent de Coignac (EM Lyon)

Charles Sellen (Sciences Po)

Relecteurs extérieurs

Nicolas Frémeaux (Université de Paris 2)

Vincent Mariscal (Université de Louvain)

Estefania Santacreu (EDHEC)

Olivier Thiery

Kaléidoscope

Rémy Pawin (Lycée Louise Michel)

Sommaire

Sarah Flèche Le bonheur au cours de la vie	p. 5
Yankel Fijalkow Du confort au bonheur d'habiter	p. 17
Thomas Seguin Autour d'une société des affects positifs	p. 27
Stefano Bartolini et Francesco Sarracino Heureux pour combien de temps ? Comment le capital social et la croissance économique nous informent sur l'évolution du bien-être subjectif.	p. 38
Neil Thin Sociologie positive et empathie appréciative : histoire et perspectives	p. 59
Jean Heutte L'environnement optimal d'apprentissage : contribution de la recherche empirique sur les déterminants psychologiques de l'expérience positive subjective aux sciences de l'éducation et de la formation des adultes	p. 82
Thierry Nadisic Recension de l'ouvrage <i>Well-being : challenging the Anglo-Saxon hegemony</i>	p. 100
Rémy Pawin Kaléidoscope	p. 101

Économie



Sociologie de l'habitat



Philosophie sociale



Économie politique



Sociologie théorique



Psychologie de l'éducation



Sarah Flèche

Le bonheur au cours de la vie¹

RÉSUMÉ

Comment le bonheur évolue-t-il au cours de la vie ? Quelle est l'influence des conditions prévalant en début de vie sur le bonheur futur ? Les études empiriques sur le bonheur ont mis en avant plusieurs déterminants de la satisfaction dans la vie : le revenu, l'état de santé, les relations sociales, le statut dans l'emploi, etc. Toutefois, la plupart des travaux sur le sujet ont échoué à prendre en compte une dimension de long terme. L'étude des données de cohortes, qui assurent le suivi des mêmes individus de leur naissance à l'âge adulte, permet de fournir de premiers éléments de réponse. L'analyse révèle que : 1) le bonheur à l'âge adulte dépend significativement du contexte familial prévalant dans l'enfance, 2) l'influence des conditions de vie initiales sur le bonheur à l'âge adulte ne s'estompe pas au cours du temps et 3) la part de variance du bonheur expliquée par les conditions prévalant en début de vie reste relativement faible. Cet article présente les principaux résultats de l'ouvrage *The Origins of Happiness*, écrit en collaboration avec Andrew Clark, Richard Layard, Nattavudh Powdthavee et George Ward.

MOTS-CLÉS

Satisfaction de vie; données de cohorte; enfance ; milieu familial ; scolarité.

1. UN MODELE DU BONHEUR AU COURS DE LA VIE

Comprendre les causes de long terme des inégalités de bien-être à l'âge adulte apparaît essentiel d'un point de vue éthique,

économique et social. En effet, la communauté universitaire et les décideurs publics ont commencé à repenser les approches traditionnelles de mesure du développement humain pour reconnaître le besoin de mesurer le bien-être, au-delà du seul revenu. Parallèlement, l'économie commence à reconnaître l'importance de la prise en compte de concepts psychologiques, tels que le bien-être, la confiance et la maîtrise de soi, ou encore le capital humain au sens large. De facto, de nombreux auteurs ont remis en cause la pertinence des inégalités de revenus comme unique mesure des inégalités sociales (par ex. Veenhoven, 2005 ; Goff et al., 2016). Cette perspective requiert un nouvel agenda pour la recherche universitaire et la politique publique : Comment mesurer le bien-être et dans quelle mesure peut-on expliquer les différences de bien-être observées entre personnes, groupes et pays ? Comment mesurer l'impact des politiques publiques sur le bien-être des citoyens et comment les politiques publiques peuvent-elles favoriser le bien-être ?

Les études empiriques ont déjà mis en évidence plusieurs déterminants du bien-être individuel, mesuré par des indicateurs tels que la satisfaction dans la vie. Les personnes enquêtées sont interrogées comme suit : « Sur une échelle de 0 à 10, quel est votre niveau de satisfaction dans la vie en général ? ». L'étude des données transversales a permis d'établir de nombreuses corrélations entre la satisfaction dans la vie à l'âge adulte et le revenu, le statut dans l'emploi, le niveau d'éducation, la vie maritale, le comportement, la santé physique et mentale (par ex. Frey et Stutzer, 2002 ; Clark et al., 2012 ; Clark et al., 2017). Mais en s'intéressant uniquement aux déterminants à l'âge adulte, la littérature a toutefois échoué à

¹ Cet article est inspiré de l'ouvrage *The Origins of Happiness* à paraître chez Princeton University Press,

écrit en collaboration avec Andrew Clark, Richard Layard, Nattavudh Powdthavee et George Ward.

prendre en compte une dimension de long terme.

Quel est le rôle du bien-être dans l'enfance ? Quelle est l'importance des performances scolaires, de la santé émotionnelle et des relations sociales entre 0 et 16 ans sur la réussite à l'âge adulte ? Dans quelle mesure les conditions prévalant en début de vie affectent de manière directe et indirecte le bien-être à l'âge adulte, à travers différents domaines de satisfaction (emploi, revenu, éducation, vie maritale, santé émotionnelle, santé physique et relations sociales) ?

Parallèlement, la littérature sur les inégalités intergénérationnelles s'est largement développée en économie. Cette littérature s'est intéressée aux liens entre caractéristiques des parents, conditions de vie familiales, événements de l'enfance, et développement à l'âge adulte. Plusieurs travaux se sont notamment intéressés à la transmission d'un « capital santé » entre générations et l'influence du contexte familial sur la santé et le succès à l'âge adulte (par ex. Ahlburg, 1998 ; Case et al., 2005 ; Contoyannis et Dooley, 2010 ; Currie, 2009 ; Currie et al., 2010 ; Frijters et al., 2010 ; Mensah et Hobcraft, 2008 ; Salm et Schunk, 2011 ; Smith, 2009). D'autres travaux ont analysé l'influence du milieu familial sur les performances scolaires et le développement d'un « capital humain » (Currie et Thomas, 1995, 1999 ; McLeod et Kaiser, 2004 ; Blanden et al., 2007 ; Currie, 2011 ; Goodman et al., 2011 ; Holmlund et al., 2011 ; Conti et Heckman, 2014). Cependant, cette littérature a peu étudié le lien entre les facteurs prévalant en début de vie et la satisfaction à l'âge adulte (Frijters et al., 2014 ; Layard et al., 2014).

Des programmes d'interventions ayant suivi les mêmes individus sur le long terme ont aussi

confirmé l'importance des conditions prévalant en début de vie sur la réussite à l'âge adulte (pour une revue de littérature, voir par exemple Heckman et Kautz, 2014). Le succès du Perry Preschool Program² aux Etats Unis au début des années 1960 est largement cité comme preuve du bien-fondé des interventions dès le plus jeune âge pour aider les enfants issus de milieux défavorisés. Ce programme s'est révélé bénéfique aussi bien pour l'amélioration des performances scolaires des enfants concernés, que pour l'amélioration de leur statut dans l'emploi, de leur revenu, de leurs relations sociales et conjugales, ainsi que de leur niveau de santé futurs (par ex. Heckman et al., 2010).

Si l'on considère qu'un des objectifs des politiques publiques est aujourd'hui de favoriser le bien-être des citoyens, cela nécessite de savoir à quel stade de la vie il est possible et préférable d'intervenir :

- Les politiques publiques peuvent être définies pour l'âge adulte – auquel cas, cela requiert d'analyser quels sont les déterminants de la satisfaction à l'âge adulte, toutes choses égales par ailleurs (c'est à dire en contrôlant pour l'influence de l'enfance).
- Les politiques peuvent aussi vouloir intervenir dès l'enfance – auquel cas, il est important d'examiner quels sont les déterminants du bien-être dans l'enfance (milieu familial, milieu scolaire, etc.) et leurs conséquences de long terme.

Apporter des réponses à ces questions apparaît aujourd'hui nécessaire si l'on veut identifier quels sont les domaines clés où intervenir.

2. QUELLE EST L'INFLUENCE DES CONDITIONS PRÉVALANT EN DÉBUT

ans. Après deux ans, tous les participants ont quitté le programme et ont rejoint la même école publique. Les données ont été collectées pour ces enfants et un groupe témoin jusqu'à l'âge de 40 ans.

² Le Perry Preschool Program est une expérience randomisée qui a fourni une éducation préscolaire de qualité et un suivi régulier pour des enfants afro-américains issus de milieux défavorisés âgés entre 3 et 4



DE VIE SUR LE NIVEAU DE BONHEUR FUTUR ?

Pour décrire le développement du bien-être chez les enfants et pour examiner le lien entre celui-ci et l'état atteint à l'âge adulte, il est possible d'exploiter des données de cohortes. En particulier, les données du *British Cohort Study* (BCS) et *National Child Development Study* (NCDS) ont suivi plus de 10 000 individus depuis leur naissance (en 1970 et 1958, respectivement) jusqu'à l'âge de 42 et 50 ans. Elles nous permettent de fournir de premiers éléments de réponse.

Le principe est d'utiliser les informations fournies sur les circonstances en début de vie (milieu familial, performances intellectuelles, santé physique et mentale et comportements entre 0 et 16 ans) pour interpréter les écarts de satisfaction dans la vie observés à l'âge adulte (26, 30, 34, 42 et 50 ans). Ces données ont l'avantage d'être fondées sur des informations « en temps réel », lorsque les individus sont âgés de 5, 10, 16 ans et non pas sur des données « remémorées », où les individus décrivent *a posteriori* les états dans lesquels ils étaient en début de vie. Si cela comporte des avantages, il existe aussi des inconvénients. En effet, il est possible que les réponses formulées par les parents soient incomplètes ou influencées par le contexte au moment où ils ont répondu (Krueger et Schkade, 2008).

Ces données nous fournissent en particulier des informations sur 1) le comportement des individus entre 0 et 16 ans : à savoir, s'ils étaient impulsifs, plutôt appréciés par leurs camarades, avaient tendance à désobéir, à mentir, à chercher la bagarre, etc. 2) la santé émotionnelle entre 0 et 16 ans : les questions posées portent sur le degré d'anxiété, de stress, le manque de sommeil, les troubles de l'alimentation, une absence répétée du système scolaire. Enfin 3) les performances intellectuelles, qui sont mesurées à travers les résultats scolaires obtenus à l'école primaire et secondaire.

Dans un ouvrage à paraître, intitulé *The Origins of Happiness*, coécrit avec Andrew Clark, Richard Layard, Nattavudh Powdthavee et George Ward nous montrons à partir de ces données que : 1) les circonstances en début de vie expliquent significativement les écarts de satisfaction observés à l'âge adulte et que 2) la santé émotionnelle de l'enfant est un facteur déterminant pour expliquer la satisfaction dans la vie à l'âge adulte, plus encore que les performances scolaires. Je détaille ces résultats ci-après.

2.1 Bonheur et conditions prévalant en début de vie

Nous avons étudié l'influence de différentes caractéristiques du milieu familial sur le bonheur déclaré à l'âge adulte (mesuré à 30-40 ans) : à savoir, le niveau d'éducation des parents, la stabilité financière du ménage, le statut dans l'emploi de la mère et du père, la qualité des relations parent-enfants, la stabilité maritale du couple et enfin, la santé émotionnelle de la mère. Les résultats suggèrent que la réussite à l'âge adulte est significativement corrélée à la plupart de ces facteurs.

En particulier, la santé émotionnelle de la mère est un des facteurs les plus importants, plus encore que l'influence des ressources matérielles et financières de la famille pour expliquer le bien-être des enfants. Son effet est deux fois plus important que le revenu des parents. La santé émotionnelle de la mère dans ces données de cohortes est renseignée par la mère elle-même et mesurée par une batterie de questions issues du « malaise score », portant sur le sentiment d'être déprimée, fatiguée, anxieuse, d'avoir des difficultés à dormir, être irritable, le sentiment d'être seule, l'expérience de pertes d'appétits, etc. La santé émotionnelle de la mère est cruciale pour la réussite de l'enfant, et son influence ne s'estompe pas au cours du temps, à 5, 10 et 16 ans. Elle est aussi corrélée à d'autres facteurs qui s'avèrent être importants pour le bien-être de l'enfant : par

exemple le statut dans l'emploi, la qualité de la relation parentale, la qualité du temps passé avec les enfants. Lorsque l'on contrôle pour l'ensemble de ces facteurs, l'effet de la santé émotionnelle de la mère reste significatif et très important. Plus précisément, la réduction d'un écart-type du malaise score de la mère accroît les performances scolaires de l'enfant de 0.03 écart-type à 16 ans, sa santé émotionnelle de 0.16 écart-type et la qualité de ses relations sociales de 0.17 écart-type. De plus, cet effet est non-linéaire. Au-delà du seuil généralement admis pour diagnostiquer une dépression légère, l'effet est encore plus important sur les performances scolaires, la santé émotionnelle et les comportements de l'enfant.

Plusieurs études ont déjà montré l'importance de la transmission d'un « capital émotionnel » entre générations (voir Johnston et al., 2013). Powdthavee et Vignoles (2008) en utilisant les données longitudinales du *British Household Panel Survey*, montrent ainsi que l'expérience d'une détresse émotionnelle par l'un des parents affecte significativement la satisfaction des enfants et leur développement entre 11 et 15 ans. L'avantage du modèle estimé ici est de contrôler un ensemble de facteurs potentiellement corrélés avec la santé émotionnelle de la mère. Cela nous permet d'isoler un *effet résiduel ou direct* de la santé émotionnelle sur le bien-être de l'enfant.

La santé émotionnelle de la mère est notamment corrélée à la qualité du temps passé avec les enfants. Cette qualité du temps passé par les parents avec leurs enfants est cruciale pour leur réussite. Jouer, lire, discuter, chanter avec son enfant lorsqu'il est petit, mais aussi aller au musée, faire des activités en famille lorsqu'il est plus grand, augmentent significativement son bien-être (0.04), ainsi que ses performances scolaires (0.02) et la

qualité de ses relations sociales (0.05). Les coefficients estimés sont entre parenthèses. Il est important que l'enfant puisse développer un sentiment d'attachement à ses parents et que les parents s'engagent avec leurs enfants pour son bien-être et sa réussite future. Ces résultats font échos aux études réalisées par James Heckman et ses coauteurs, analysant l'effet d'interventions visant à inciter les parents à passer davantage de temps avec leurs enfants. Ces études ont notamment montré de larges répercussions de ces interventions dès le plus jeune âge à la fois sur les performances scolaires mais aussi dans le long terme sur la probabilité d'aller à l'université, l'emploi et les salaires des enfants étudiés. Ceci est particulièrement vrai pour les enfants issus de milieux défavorisés.

Parallèlement, le revenu et le niveau d'éducation des parents jouent aussi un rôle important dans la réussite scolaire et les performances cognitives acquises durant l'enfance (même lorsque l'on contrôle pour la santé émotionnelle de la mère et la qualité du temps passé des parents avec leurs enfants).³ Si la mère travaille, les enfants réussissent en moyenne mieux à l'école. En revanche, cela n'a pas d'effet négatif sur leur bien-être. Enfin, il apparaît que si les parents ont une relation conflictuelle, cela a des conséquences néfastes sur les comportements (-0.14) et le bien-être (-0.04) des enfants. Dans ce cas, l'effet d'un divorce sur leur bien-être peut être bénéfique (Clark et al., 2016)

On notera qu'il n'existe pas de différences significatives entre filles et garçons quant à l'influence de ces différents facteurs. Le revenu des parents et le statut dans l'emploi sont positivement corrélés au bien-être des filles et des garçons. De même pour la qualité du temps passé entre parents et enfants. On remarquera toutefois que le coefficient attaché à l'effet de la

³ Les coefficients pour le revenu des parents sont respectivement : 0.14 pour les performances scolaires, 0.08 pour les comportements et 0.07 pour le bien-être.



santé émotionnelle de la mère sur le bien-être est légèrement supérieur pour les filles (0.20 contre 0.12 pour les garçons). Cela suggérerait que la santé émotionnelle de la mère est d'autant plus importante pour les filles. Cela donne un premier aperçu des domaines clés où les politiques disposent de leviers pour améliorer le bonheur de long terme des individus.

2.2 Compétences cognitives versus compétences non-cognitives

Un autre résultat présenté dans cet ouvrage « The Origins of Happiness », porte sur l'influence respective des performances scolaires, de la santé émotionnelle et des relations sociales entre 0 et 16 ans, sur le bonheur déclaré à l'âge adulte. Pour cela, nous décomposons les mesures de satisfaction dans la vie à 34 et 42 ans, en fonction 1) du niveau de qualification obtenu, 2) d'un indicateur de développement comportemental mesuré à 16 ans, à partir de 17 questions reportés par la mère sur l'enfant, et 3) d'un indicateur de santé émotionnelle à 16 ans, mesuré par 22 questions reportées par la mère et 8 questions reportées par l'enfant lui-même.

Nous montrons que le facteur le plus significativement corrélé à la satisfaction à l'âge adulte est la santé émotionnelle à 16 ans. L'augmentation d'un écart-type de la santé émotionnelle à 16 ans augmente la satisfaction dans la vie à 34 et 42 ans de 0.10 écart type. L'effet des performances scolaires et des comportements sur le bonheur à l'âge adulte est plus faible et significativement différent (0.07 et 0.03, respectivement). (voir Figure 1)

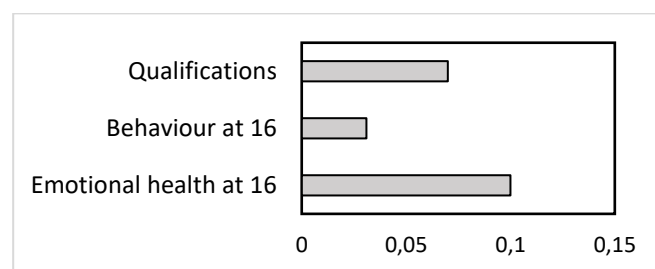


Figure 1. Influence des performances scolaires, du comportement et de la santé émotionnelle à 16 ans sur la satisfaction dans la vie mesurée à 34 et 42 ans (British Cohort Study) Source : Clark et al. (2017).

Note : Cette figure représente les coefficients estimés d'une régression (OLS) de la satisfaction dans la vie mesurée à 34 et 42 ans, sur le niveau d'éducation, la santé émotionnelle à 16 ans, et les relations sociales à 16 ans, en contrôlant pour le revenu des parents, leur niveau d'éducation, leur statut dans l'emploi, la qualité du temps passé entre parents et enfants, le statut marital, la santé émotionnelle de la mère, ainsi que le sexe de l'enfant, son poids à la naissance, son ethnicité, l'âge de la mère à la naissance et le nombre de frères et sœurs. Les coefficients reportés sont des coefficients standardisés.

Ces résultats ont des implications importantes en termes de politiques publiques. Cela signifie que le premier prédicteur de la réussite à l'âge adulte est le degré de bien-être ressenti pendant l'enfance et non les performances scolaires. Autrement dit, considérer le bien-être des enfants au-delà de leur développement intellectuel comme objectif de politique publique paraît essentiel si l'on veut réduire les inégalités de bien-être à l'âge adulte. Actuellement, dans beaucoup de pays, cette dimension est encore secondaire.

Comment s'y prendre ? Le milieu familial, on l'a vu, joue un rôle prédominant. Si on considère l'influence de l'environnement scolaire et la qualité de l'enseignement reçu, les études révèlent aussi qu'ils constituent des facteurs déterminants pour favoriser la santé émotionnelle de l'enfant.

Dans les données de cohorte *Avon Longitudinal Study of Parents and Children (ALSPAC)*, il est possible d'identifier précisément dans quelle école (primaire et secondaire) l'enfant a été

scolarisé. À partir de ces informations, nous montrons dans « The Origins of Happiness » que les différences entre écoles expliquent une part importante des différences en termes de bien-être observées entre enfants. Le type d'école fréquentée, la taille de la classe, les caractéristiques des camarades, les pratiques d'enseignements sont autant de facteurs qui comptent pour expliquer les différences de bien-être et de développement des enfants. C'est aussi vrai pour l'explication des différences de comportements et de performances scolaires observées. Enfin, même à 16 ans, on remarque que l'influence de l'école primaire est toujours aussi importante et de même ampleur que l'influence de l'école secondaire sur le bien-être des enfants. L'effet ne s'estompe pas.

Dans une étude publiée en 2017, à partir des données de cohortes *ALSPAC*, j'ai aussi montré qu'au sein de l'école, la qualité de l'enseignant crée une grande différence en matière de bien-être (Fleche, 2017). Suite au rapport Coleman (1966), il était en effet considéré que le principal facteur pour expliquer la réussite scolaire des enfants était les caractéristiques du milieu familial. L'école aurait un pouvoir limité sur les performances intellectuelles des enfants. Depuis, de nombreux travaux, en particulier ceux réalisés par Eric Hanushek, ont montré que l'école et en particulier les enseignants peuvent jouer un rôle prédominant dans la réussite. Dans cette étude, je montre que les enseignants, par leurs pratiques d'enseignement et les interactions créées au sein de la classe, jouent un rôle clé dans le développement et le bien-être des enfants.

L'approche standard pour mesurer l'effet d'un enseignant est de considérer des modèles de valeur ajoutée, où la note de l'élève est expliquée par la note de l'élève l'année précédente, ainsi que les caractéristiques de l'élève, de la classe, de l'école et une variable indicatrice pour l'enseignant assigné à l'élève

cette année-là (Chetty et al., 2014). Si on réplique cette méthode en utilisant non pas les notes de l'élève, mais une mesure de bien-être (par exemple le *Strengths and Difficulties Questionnaire*), on trouve que les enseignants à l'école primaire ont un large impact sur le bien-être de leurs élèves, et que cet effet est comparable à l'impact des enseignants sur les performances scolaires (voir Figure 2). Plus précisément, un meilleur enseignant (d'un écart-type) augmente en moyenne la santé émotionnelle des élèves de 0.22 écart type et la qualité de leurs relations sociales de 0.12 écart type. L'effet est comparable à l'influence de l'enseignement sur leurs performances scolaires (0.14 écart type).

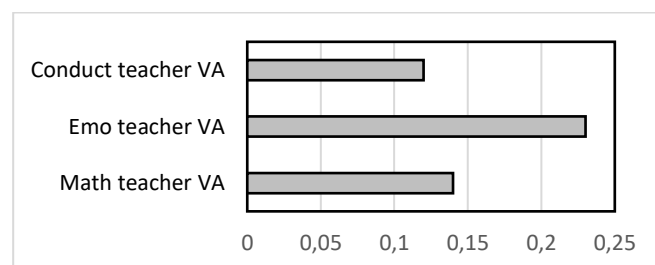


Figure 2. Effet enseignant (teacher value-added) sur les performances scolaires, les comportements et la santé émotionnelle à l'école primaire (*ALSPAC*) Source : Fleche et al., 2017.

Note : Ces coefficients sont obtenus en régressant les performances scolaires, les comportements, et la santé émotionnelle de l'enfant à l'année t , sur ces différents *outcomes* l'année précédente et en contrôlant pour les caractéristiques de l'enfant, des parents, de la classe et de l'école, ainsi qu'un effet-fixe enseignant. Ces effets-fixes enseignants sont ensuite corrigés en utilisant la méthode du *bayesian shrinkage* pour limiter les biais liés aux erreurs de mesure (voir Chetty et al., 2014 pour une description détaillée de la méthode).

3. EFFETS DE COURT TERME ET EFFETS DE LONG TERME

3.1 Un effet qui ne s'estompe pas au cours du temps

Un avantage des données de cohortes (*BCS* et *NCDS*) est de fournir des informations sur la satisfaction dans la vie à différents âges : 26, 30, 34, 42, et 50 ans respectivement. Il est ainsi



possible d'analyser si, l'effet du milieu familial et du milieu scolaire dans l'enfance sur la satisfaction dans la vie future 1) s'estompe au cours du temps ou si au contraire 2) il persiste tout au long de la vie.

C'est d'autant plus important que la plupart des études aujourd'hui sur ces questions ont considéré la période de la vie adulte comme une seule entité, en se focalisant soit sur une année de la « vie adulte » soit sur une moyenne de satisfaction au cours du temps, ne permettant pas de tester le degré de persistance des conditions prévalant en début de vie sur le bien-être futur (Frijters et al., 2014 ; Layard et al., 2014). L'hypothèse implicite derrière ce type d'études est que les effets de l'enfance sur la satisfaction adulte sont constants au cours des âges. Est-ce vrai ?

Dans un travail réalisé en collaboration avec Andrew Clark et Warn Lekfuangfu, nous avons utilisé les données de cohortes anglaises (*BCS* et *NCDS*) pour montrer que l'effet des conditions prévalant en début de vie s'estompait peu si l'on considérait la satisfaction dans la vie à 26, 30, 34, 42 et 50 ans respectivement (Fleche et al., 2017). Les coefficients attachés au statut économique et psycho-social du milieu familial, comme aux compétences cognitives et non-cognitives mesurées à 5, 10 et 16 ans ne varient pas significativement, quelque soit l'âge auquel on mesure leurs effets sur la satisfaction dans la vie.

Cela signifie que les conditions prévalant en début de vie ont une influence durable sur la réussite à l'âge adulte. Si elles sont loin de déterminer l'adulte que nous sommes (leur pouvoir explicatif restant relativement faible entre 5 et 30%), elles exercent néanmoins un effet persistant à 20, 30, 40 et 50 ans sur la satisfaction dans la vie. Ceci renforce l'idée qu'intervenir durant l'enfance peut avoir des conséquences bénéfiques durables tout au long

de la vie et réduire les inégalités de bien-être à l'âge adulte.

C'est aussi ce que de nouvelles études réalisées en économie démontrent : il existe des preuves significatives que l'environnement familial rencontré pendant l'enfance est un facteur déterminant de la réussite à l'âge adulte et que sur le long terme cet effet du milieu familial reste aussi large que l'effet mesuré lors des premières années de vie. Cela a été montré notamment en économie de la santé et en économie de l'éducation (voir Case et al., 2005 ; Currie et al., 2010 ; Smith, 2009).

3.2 Des différences entre générations ?

Si les conditions prévalant en début de vie ont un effet significatif sur le bien-être futur, il existe toutefois des différences notables entre générations. Les données *NCDS* ont suivi des enfants nés en 1958, tandis que les données *BCS* fournissent des informations sur des individus nés en 1970. Il est ainsi possible de tester si les influences du milieu familial et des conditions prévalant en début de vie sont différentes que l'on soit né en 1958 ou en 1970. Nous avons testé aussi si les résultats décrits ci-dessus étaient similaires avec les données de cohortes *ALSPAC* et *Millennium Cohort Study* (*MCS*), qui ont suivis, au Royaume Uni, des enfants nés plus tard en 1991-1992 et 2000-2001, respectivement.

Si l'influence du milieu familial et scolaire reste relativement identique entre les deux cohortes *NCDS* et *BCS*, on peut remarquer que le rôle des performances scolaires est moindre dans *BCS* (la plus jeune cohorte par comparaison avec *NCDS*), alors que l'effet des compétences non-cognitives sur la réussite à l'âge adulte est plus élevé. De même, l'influence du milieu familial apparaît moins importante dans *BCS*.

Ces observations concordent avec l'idée que ces deux cohortes ont été confrontées à des conditions macroéconomiques et sociales

différentes : la cohorte de 1958 est sortie du système scolaire obligatoire en 1974 et est entrée sur le marché du travail au tout début d'une récession économique majeure. La cohorte de 1970 a atteint l'âge minimum de sortie du système scolaire en 1984, c'est à dire, au pic de la crise. L'apparition des nouvelles technologies a aussi changé le type de compétences requises sur le marché du travail. De même, un nombre de plus en plus important d'enfants a pu bénéficier d'une éducation supérieure, augmentant ainsi les opportunités pour ceux issus des milieux défavorisés et le niveau d'éducation moyen de toute une génération. Parallèlement, la comparaison des résultats avec les données *ALSPAC* et *MCS*, c'est-à-dire des cohortes plus récentes montre que les normes sociales et les évolutions sociétales ont aussi influencé les résultats : en particulier dans les données *MCS*, avoir un travail pour une mère est sans ambiguïté positivement corrélé avec les performances scolaires, la santé émotionnelle et les comportements des enfants, ce qui n'était pas le cas dans les cohortes précédentes. Enfin, l'effet négatif lié à une séparation parentale, est nettement plus faible dans les données *MCS*, alors que le divorce est devenu plus fréquent parmi les parents de jeunes enfants dans les dernières décennies.

4. DISCUSSION

Il existe un intérêt croissant non seulement pour mieux cerner les déterminants du bien-être à l'âge adulte, mais aussi les déterminants de long-terme du bien-être, c'est-à-dire dans quelle mesure les conditions prévalant en début de vie expliquent les inégalités de bien-être observées à 20, 30, 40 et 50 ans.

À partir de l'exploitation des données de cohortes anglaises (*BCS*, *NCDS*, *ALSPAC*, *MCS*), nous avons réalisé plusieurs travaux qui ont apporté de premiers éléments de réponses à ces questions. En particulier, les résultats obtenus suggèrent que le milieu familial et le milieu

scolaire ont un rôle important dans le développement du bien-être à l'âge adulte.

Toutefois, ces informations doivent être analysées avec précaution. Tout d'abord, lorsqu'on compare l'effet des conditions prévalant en début de vie avec l'effet des conditions contemporaines sur le bien-être, l'effet de l'enfance reste relativement faible. En effet, lorsque l'on contrôle dans les régressions pour différentes caractéristiques contemporaines à la satisfaction (revenu, éducation, statut dans l'emploi, statut marital, niveau de santé physique), les coefficients attachés aux conditions prévalant dans l'enfance diminuent de moitié. Cela suggère que la moitié de l'effet mesuré sur la satisfaction s'exerce indirectement à travers la réalisation de ces différents *outcomes* à l'âge adulte (revenu, éducation, emploi, etc.). L'effet direct de l'enfance sur la satisfaction à l'âge adulte est significativement plus faible (entre 5 et 30%).

Ensuite, les corrélations présentées se fondent sur des individus relativement jeunes (jusqu'à l'âge de 50 ans). Il serait intéressant de reproduire ces résultats avec des cohortes plus âgées. Il existe notamment les données *English Longitudinal Study of Ageing* (ELSA) au Royaume-Uni qui ont observées les mêmes individus depuis l'âge de 50 ans et +, et qui ont collectées des informations sur leur santé mentale, mais aussi leur santé physique, leurs relations sociales, leur bien-être et les conditions économiques dans lesquelles ils se trouvent. Enfin la « Douglas Cohorte » toujours au Royaume-Uni, a suivi les mêmes individus depuis 1946 et permettrait de reproduire ces résultats sur plus longue période afin de les comparer. De même il serait intéressant d'explorer davantage les différences entre filles et garçons – à la fois quant aux facteurs prévalant en début de vie qui importent de manière différente pour les filles et garçons, mais aussi quant aux différences d'*outcomes* observées.



Les résultats présentés dans cet article sont obtenus dans un seul pays : le Royaume Uni. La réplication de ce type de résultat dans d'autres pays serait préférable avant de pouvoir informer les politiques publiques sur les déterminants du bien-être au cours de la vie. On l'a vu, les conditions économiques, sociales, et institutionnelles, ainsi que les normes sociales, affectent significativement les relations estimées et les conclusions que l'on peut en tirer en termes de politiques publiques.

Enfin, ces résultats ne fournissent pas d'information sur l'existence d'une quelconque relation causale. Il faudrait avoir recours à des expériences randomisées pour pouvoir conclure sur la causalité de telles relations. Il existe actuellement peu d'expériences de ce type qui prennent en compte le bien-être des enfants comme des adultes. Sans recourir à l'expérimentation, on pourrait aussi exploiter l'existence de réformes, telles que des réformes scolaires ou des réformes de politiques familiales, pour apporter de nouveaux éléments de réponse (Paille et al., 2016).

Plusieurs avenues de recherche sont encore à explorer et mériteraient davantage d'attention : le rôle des normes de genre (au sein des familles, à l'école et dans les institutions en général) ou encore le rôle du voisinage et du lieu de naissance. Par exemple, Chetty et al. (2016) ont montré que les revenus d'enfants dont les parents ont déménagé vers des quartiers plus favorisés ont d'autant plus augmentés qu'ils ont passé du temps dans ces nouveaux quartiers. Cela s'explique par un ensemble de facteurs clés pour la réussite à l'âge adulte (moins d'inégalités, d'insécurité, de meilleurs établissements, l'accès à des biens publics de qualité, etc.). Observe-t-on la même chose pour leur bien-être ?

5. CONCLUSION

Le bonheur est de plus en plus considéré par les décideurs politiques comme un objectif valide pour leur action. Cependant, jusqu'à présent, les modèles cherchant à expliquer les déterminants du bonheur ont échoué à prendre en compte une dimension de long terme – c'est-à-dire à considérer les déterminants de bien-être au cours de la vie. Cet article fournit un aperçu des recherches que nous avons réalisées sur ces questions et des perspectives de recherches futures.

BIBLIOGRAPHIE

- Ahlburg, D. (1998). Intergeneration transmission of health. *American Economic Review, Papers and Proceedings*, 88, 265-270.
- Blanden, J., Gregg, P. et Macmillan, L. (2007). Explaining intergenerational income persistence: Non-cognitive skills, ability and education. *Economic Journal*, 117, 43-60.
- Case, A., Fertig, A. et Paxson, C. (2005). The lasting impact of childhood health and circumstance. *Journal of Health Economics*, 24, 365-89.
- Chetty, R., Friedman, J. et Rockoff, J. (2014). Measuring the impacts of teachers I: Evaluating bias in teacher value-added estimates. *American Economic Review*, 104(9), 2593-2632.
- Chetty, R., Hendren, N. et Katz, L. (2016). The effects of exposure to better neighborhoods on children: New evidence from the Moving to Opportunity Project. *American Economic Review*, 106 (4), 855-902.
- Clark, A.E., Layard, R. et Senik, C. (2012). The causes of happiness and misery. In Helliwell, J., Layard R. and Sachs J. (Eds.), the *World Happiness Report*.
- Clark, A.E, Fleche, S., Layard R., Powdthavee N., et Ward, G. (2017). *The Origins of Happiness*. Princeton University Press.
- Conti, G., et Heckman, J. J. (2014). *Economics of child well-being* (p. 363-401). Springer Netherlands.
- Contoyannis, P. et Dooley, M. (2010). The role of child health and economic status in educational,

health and labor market outcomes in young adulthood. *Canadian Journal of Economics*. 43, 323-346.

Currie, J. (2009). Healthy, wealthy and wise: Socioeconomic status, poor health in childhood, and human capital development. *Journal of Economic Literature*, 47, 87-122.

Currie, J. et Almond, D. (2011). Human capital development before age five. *Handbook of Labor Economics*, 4, 1315-1486.

Currie, J. et Thomas, D. (1995). Does Head Start make a difference? *American Economic Review*, 85, 341-364.

Currie, J. et Thomas, D. (1999). Does Head Start help Hispanic children? *Journal of Public Economics*. 74, 235-262.

Currie, J., Stabile, M., Manivong, P. et Roos, LL. (2010). Child health and young adult outcomes. *Journal of Human Resources*. 45, 517-548.

Flèche S., Lekfuangfu W., et Clark A.E. (2017). The long lasting effects of childhood on adult wellbeing: Evidence from British cohort data. *CEP mimeo*

Flèche, S. (2017). Teacher quality, test scores and non-cognitive skills: Evidence from primary school teachers in the UK. *CEP Discussion Paper*.

Frey, B. et Stutzer, S. (2002). *Happiness and Economics*. Princeton and Oxford: Princeton University Press.

Frijters, P., Hatton, T. et Shields, M.A. (2010). Childhood economic conditions and length of life: Evidence from the UK Boyd Orr Cohort, 1937-2005. *Journal of Health Economics*, 29, 39-47.

Frijters, P., Johnston, D.W. et Shields, M.A. (2014). Does childhood predict adult life satisfaction? Evidence from British Cohort Surveys, *Economic Journal*, 124, 688-719.

Goff, L., Helliwell, J. et Mayraz, G. (2016). The welfare costs of well-being inequality. *NBER working paper* N21900.

Goodman, A., Joyce, R. et Smith, J.P. (2011). The long shadow cast by childhood physical and mental problems on adult life. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 108, 6032-37.

Heckman, J. J. et T. Kautz (2014). Fostering and measuring skills interventions that improve character and cognition. In J. J. Heckman, J. E. Humphries, and T. Kautz (Eds.), *The GED Myth: Education, Achievement Tests, and the Role of Character in American Life*, Chapter 9. (Chicago, IL: University of Chicago Press).

Heckman, J. J., S. H. Moon, R. Pinto, P. A. Savelyev, et A. Yavitz (2010). The rate of return to the HighScope Perry Preschool Program. *Journal of Public Economics*, 94, 114-128.

Holmund, H, Limdahl, M. et Plug, E. (2011). The causal effect of parents' schooling on children's schooling. *Journal of Economic Literature*, 49, 615-651.

Johnston, D.W., Schurer, S. et Shields, M.A. (2013). Exploring the intergenerational persistence of mental health: Evidence from three generations. *Journal of Health Economics*, 32(6), 1077-1089.

Krueger, A.B. et Schkade, D. (2008). The reliability of subjective well-being measures. *Journal of Public Economics*, 92 (8-9), 1833-1845.

Layard, R., Clark, A., Cornaglia, F, Powdthavee, N. et Vernoit, J. (2014). What predicts a successful life? A life-course model of wellbeing. *Economic Journal*, 124, 720-738.

McLeod, J. et Kaiser, K. (2004). Childhood emotional and behavioural problems and educational attainment. *American Sociological Review*, 69, 636-58.

Mensah, F.K. et Hobcraft, J. (2008). Childhood deprivation, health and development: Associations with adult health in the 1958 and 1970 British prospective birth cohort studies. *Journal of Epidemiology and Community Health*, 62, 599-606.

Paille, A., Solaz, A. et To, M. (2015). The impact of paternity leave on housework division between spouses. *Mimeo*.

Powdthavee, N. et Vignoles A. (2008). Mental health of parents and life satisfaction of children: A within-family analysis of intergenerational transmission of wellbeing. *Social Indicators Research*. 88(3), 397-422.



Salm, D. et Schunk, D. (2011). The relationship between child health, development gaps, and parental education: Evidence from administrative data. *Journal of the European Economic Association*, 10, 1425-1449.

Smith, J. (2009). The impact of childhood health on adult labor market outcomes. *Review of Economics and Statistics*, 91, 478-489.

Veenhoven, R. (2005). Inequality of happiness in nations. *Journal of Happiness Studies*, 6, 351-355.

À propos de l'auteure

Sarah Flèche est docteure en économie et chercheuse à la London School of Economics (Centre for Economic Performance). Ses recherches se consacrent à l'étude de la microéconomie, l'économie du travail, de l'éducation et l'économie comportementale. Elle est l'auteure de plusieurs articles portant sur l'institution scolaire et ses effets sur le bien-être, ainsi que le rôle des comparaisons et normes sociales, ou encore la mesure des inégalités de bien-être. Ses recherches actuelles s'intéressent aux déterminants du bien-être au cours de la vie, elle a notamment coécrit l'ouvrage "The Origins of Happiness" publié en 2017 par Princeton University Press.



Summary

This article investigates the influence of early years conditions on the happiness of adults. By using *British Cohort Study* (BCS) and *National Child Development Study* (NCDS), it shows that the intellectual and non-intellectual skills developed during childhood influence adults' life satisfaction on the long run. Part of these conditions directly influence their life satisfaction, part of these influence it indirectly, through income or education level.



Yankel Fijalkow

Du confort au bonheur d'habiter

RÉSUMÉ

Cet article se propose de déconstruire la notion de confort à l'aune de celle, plus subjective, du bonheur d'habiter. Dans une perspective socio-historique, il s'attache à identifier les valeurs de l'habitat de manière à les détacher de la question des équipements domestiques et à rendre compte des différentes situations de vulnérabilité résidentielle vécues en France aujourd'hui. De cette réflexion émerge un élargissement des enjeux politiques de l'habiter.

MOTS-CLÉS

Confort; Habiter; Equipement; Normes ; Politique du logement .

1. INTRODUCTION

Comment les sciences sociales conçoivent-elle le bonheur dans l'habitat ? Depuis Engels (1845) ses fondateurs se sont plus souvent intéressés aux besoins matériels qu'aux joies de l'habiter. Parmi les chercheurs contemporains, les philosophes et géographes Chris Younes, Thierry Paquot et Michel Lussault (2007) prolongent les réflexions de Lévinas (1961) sur l'intériorité et de Perec (1974) sur la spatialité. Ils s'inscrivent dans la continuité des écrits de Gaston Bachelard, qui, dans sa *Poétique de l'espace*, a illustré le sens de la hutte et la dialectique du dedans et du dehors : « *tous les abris, tous les refuges, toutes les chambres ont des valeurs d'onirisme consonantes. Ce n'est plus dans sa positivité que la maison est véritablement « vécue », ce n'est pas seulement dans l'heure qui sonne qu'on en reconnaît les bienfaits. Les vrais bien-être ont un passé. Tout*

un passé vient vivre, par le songe, dans une maison nouvelle » (1957: 33). Sa phénoménologie a ouvert la voie aux enquêtes sociologiques sur l'appropriation du logement montrant l'importance pour les habitants de fonder leurs traces et leurs marques afin d'ancrer leurs identités et leurs modèles culturels dans la matérialité bâtie (Lefebvre, 1974, Haumont, 2001).

Ces recherches, qui interrogent les orientations des politiques du logement (en faveur de l'habitat individuel ou collectif, du logement social, des formes d'aide et d'intégration sociale...) rejoignent les théories du bonheur soucieuses des opportunités (*life chances*) offertes par l'environnement (*livability*) et aux capacités des personnes à s'en saisir (*life-ability*), ce qui réhabilite l'acteur social repositionné sur le plan théorique comme sujet et permet de mieux comprendre le sens subjectif de l'utilité de la vie et de la satisfaction personnelle (Veenhoven, 1984).

Néanmoins, la qualité de l'habiter a trop souvent été associée à la notion de confort qui, depuis le milieu du XX^{ème} siècle justifie l'action des constructeurs et des politiques. Or, si la réponse équipementière à la question sanitaire était alors adaptée, le bonheur d'habiter contemporain s'inscrit dans une perspective plus large. Dans les années 1950, la notion de confort s'exprimait par la construction de tours et de barres équipées du confort moderne. Dans les années 1970 on considérait que le chauffage central relevait du confort. Aujourd'hui, celle-ci relève d'une grande diversité d'équipements contrôlant les ouvertures, l'énergie et les circulations. Que signifie cette évolution pour les habitants ?

Cet article se propose de déconstruire la notion de confort à l'aune de celle du bonheur d'habiter. Dans cette perspective, il propose de considérer aussi bien l'état de vulnérabilité résidentielle des quatre millions de personnes mal logées en France qui ne disposent pas de

l'équipement sanitaire minimal (Fondation Abbé Pierre, 2016) que les aspirations des bien logés à la recherche de leur bien-être individuel comme les adeptes des maisons *feng shui* ou *hygge*. Certes, l'un relève des nécessités de l'abri alors que l'autre renvoie plus largement aux relations sociales que le premier permet (Fijalkow, 2011). Néanmoins, chacun sait que les hommes préhistoriques décoraient leurs grottes. Leur art rupestre s'inscrivait dans un univers technique d'objets rendant possible leurs rêveries (Leroi-Ghourand, 1964). Hier comme aujourd'hui, la santé dans l'habitat est un ensemble qui n'exclut ni les songes, ni les besoins fondamentaux, ni la manière dont les sociétés construisent, ce qui est habituellement traité comme un « sujet technique et économique ». C'est en effet en s'attachant à la construction sociale de la notion de confort qu'on peut comprendre combien le bonheur d'habiter s'insère profondément dans les équipements techniques...jusqu'à s'y perdre ! Retrouver ses significations masquées par la technique nous permettra de montrer la dimension politique du confort d'habiter qui ne concerne pas seulement l'équipement du logis.

En effet la notion de confort, qui ne remplit pas toutes ses promesses de bonheur d'habiter, révèle tout de même d'invariants historiques. Par exemple, la diversité des équipements accumulés au fil des années dans les appartements et les maisons sont l'expression des politiques du logement qui se sont succédées dans la vie des ménages. Il en est de même des sens plus profonds qui renvoient aux dimensions subjective de l'abri. Pour les envisager, nous proposons dans cet article de puiser dans une série d'entretiens non directifs menés à l'occasion d'enquêtes sur le thème du confort dans le cadre de recherches sur les travaux d'aménagement et les équipements domestiques dans le parc immobilier des propriétaires occupants français. A cet échantillon, non représentatif mais illustratif d'une variété de situations urbaines,

périurbaines et rurales a été demandé de « raconter son arrivée dans le logement et les transformations qu'ils y ont opérées ». Cette mise en récit, sans que le mot confort ou bien être ne soit prononcé, nous a semblé assez riche pour être mis en perspective historique.

Le confort hédonique : abri, santé et sécurité

Pour beaucoup d'habitants, le confort a d'abord une dimension hédonique fort éloignée de la recherche d'équipements que certains acteurs immobiliers présupposent. L'essentiel est d'abord de « se sentir bien ». Ainsi, Madame Etienne évoque pour parler de son confort d'un sentiment de complétude intérieure et d'ambiance sereine : « *Le confort, c'est pouvoir se ressourcer quand on est chez soi, ne pas être importuné par du bruit. C'est se sentir bien, ne pas être importuné par les voisins, notamment les nuisances sonores* ». Pour cette parisienne déjà bien installée dans la vie, le confort est la quiétude du chez-soi retrouvé après une journée de travail. Depuis son refuge, l'habitat lui permet de saisir les opportunités de sa vie parisienne : courses, loisirs, rencontres et contacts professionnels.

Comprendre vraiment cette citation un peu banale évoquant le ressenti et les nuisances nous conduit à remonter loin dans l'histoire. En Occident, la fin du Moyen âge a sacralisé la notion d'intérieur en mettant l'habitant à l'abri des intempéries physiques, sociales et sanitaires. Alors que les maladies contagieuses obligeaient les villes à se doter de frontières et de quarantaines (Delumeau et Lequin, 1987), la « culture de l'intérieur » est devenue une norme minimale préservant l'intimité de l'individu et du groupe. Selon le modèle de l'appartement bourgeois, émergeant à la fin du XV^{ème} siècle en Europe, chaque foyer se devait d'être un *ménage*, au sens propre comme au sens statistique encore utilisé par l'Insee aujourd'hui : « un ensemble de personnes vivant sous le même toit ». Comme le verbe



italien *apartamento* le suggère, l'action de s'écarter impliquait un repli dans l'appartement et une rupture avec la maison communautaire des corporations du Moyen-âge.

Dès lors la sécurité résidentielle est devenue individuelle, protégeant, dans l'espace privatisé, les biens et les proches. Soucieuse de défendre ses populations et son territoire des épidémies, la Puissance publique protégera volontiers l'habitant qui se pliera au devoir de propreté, exprimant sinon un statut de propriétaire du moins une pratique d'appropriation. Sans ces déclinaisons du propre on ne pourra guère parler de *ménages* ayant véritablement droit de cité. Ainsi, avant le XIXème siècle et l'hygiénisme, les logements dits taudis et leurs habitants n'étaient pas des objets de droit et d'intérêt. En définissant ce qu'est un logement habitable par sa dimension, son peuplement et ses équipements sanitaires ; en réglementant et en démolissant ; en poursuivant grâce à la loi de 1850 les marchands de sommeil, l'hygiénisme a exclu les logements insalubres du marché et de la ville. Comme le montre Henri Sellier dans un article de 1943 sur « le logement normal », la notion de logement ordinaire, couramment utilisée par les statisticiens, ne s'est construite que par différence avec le mauvais habitat (Fijalkow, 1998). Dans cette architecture du bonheur, la notion d'intimité y occupe une fonction centrale, notamment la chambre à coucher qui s'impose progressivement dans les appartements des milieux populaires et le logement social naissant.

Ainsi, la demande contemporaine de Monsieur Hubert de contrôler les entrées dans le jardinet qui entoure son pavillon n'est que la conséquence de ce processus de personnalisation de l'habitat. *« Ce que je crains c'est surtout les voleurs : le portail est ouvert, tout le monde rentre comme ça. Avant-hier on a eu le facteur, les éboueurs, ils rentrent directement à la porte comme ça. J'aimerais une*

caméra qui permette de voir la personne qui sonne et que je puisse décider de la faire rentrer ou non». Il n'est pas sûr que cet équipement lui procure la satisfaction espérée. Cependant, Monsieur Hubert n'envisage pas de pouvoir protéger son identité et ses biens sans borner son cadre de vie.

En apparence, ce type de propos contraste avec le discours sur le partage résidentiel qui renait ces dernières années malgré le souvenir douloureux de l'appartement communautaire imposé par Staline (Azarova, 2007). La réponse pragmatique et individuelle à la crise du logement est certainement un facteur décisif pour les nombreux ménages obligés de partager leur appartement, de le louer à des touristes ou de proposer une chambre à un étudiant. Cependant, n'est-ce pas là l'expression d'une certaine vulnérabilité résidentielle ? La durée moyenne des colocations est souvent plus courte que celle des baux ordinaires. Comme les habitants de bidonvilles et de taudis les cohabitants souffrent de l'absence d'un abri personnel permettant de s'approprier l'espace durablement.

Être équipé, être aménagé : le confort cognitif

L'équipement des logements a été la grande bataille des Trente Glorieuses. Depuis 1950 et par intervalle de cinq ans à chaque recensement, l'Insee délivrait le pourcentage d'appartements équipés de WC, d'installations sanitaires et de chauffage central. La présence d'un cabinet d'aisance séparé sortait le logement d'avant-guerre de la statistique de l'inconfort. La douche, ou mieux la baignoire, symbolisait l'accès à l'eau, l'abondance d'énergie électrique et l'arrivée des petits robots dans la cuisine. Le réfrigérateur, une nourriture toujours disponible et bien conservée. Progressivement les statistiques ont montré que les logements étaient de mieux en mieux équipés. Cette victoire a consacré les équipements qui, depuis un siècle, ont meublé

l'appartement et la maison d'instruments délivrant des flux d'eau sanitaire et rejetant le sale. Ils ont, en éclairant les logements à l'électricité, donné de la lumière à volonté, sans se soucier des rythmes naturels de l'ensoleillement de rigueur à l'extérieur. Au nom du confort, ils ont renforcé la cellule et la croyance de l'habitant à être maître chez lui, fier de ses équipements, témoins de sa réussite.

En effet, le confort est aussi ce qui conforte. Le « confort anglais », le « confort bourgeois », les « conditions de confort », toutes ces expressions renvoient aux dimensions de l'appartement et des équipements révélateurs de patrimoine et de fortune. Pour les hygiénistes des années 1880 préoccupés par le surpeuplement des appartements, la pauvreté des petits logements mal équipés était synonyme de fragilité financière et morale. Avec le démographe Jacques Bertillon ils désespéraient *“qu'il existe à Paris un grand nombre de personnes qui vivent dans des logements beaucoup trop étroits. Sans même parler des malheureux qui vivent dans des garnis affreux où la même chambre sert à plusieurs dizaines de personnes, il y a beaucoup de familles d'ouvriers et d'ouvriers aisés où père, mère, garçons et filles vivent dans la même pièce. Il est aisé de deviner les conséquences d'un tel entassement au point de vue de l'hygiène et de la morale”*¹.

Ainsi, tout le XIX^{ème} siècle n'aura de cesse d'expliquer que le confort pour tous égaliserait les conditions de vie : « eau et gaz à tous les étages », était-il écrit à la porte des immeubles « modernes » de Paris. Sous la poussée des épidémies, les pouvoirs publics ont imposé l'installation des réseaux d'approvisionnement en eau et le rejet des eaux usées. Les hygiénistes et les ingénieurs se sont attachés à mesurer

l'approvisionnement en eau potable, l'évacuation des eaux usées, l'éclairage des pièces et leur dimension vitale. Le confort technique supposé préserver la santé humaine devait se mesurer en termes d'équipements sanitaires. Cependant, à la fin du XIX^{ème} siècle, les premières statistiques et cartes sur les logements mal équipés et surpeuplés ont permis de diriger l'action du baron Haussmann consistant à faire revenir la bourgeoisie dans une Capitale apaisée et aménagée, comme soixante ans plus tard, les bulldozers de la rénovation urbaine. De même, entre 1950 et 1970 en France, la construction de logements sociaux, soutenus par l'Etat se sont avérés à la pointe du progrès, montrant la voie aux autres types de logement. Dans les grands ensembles, les milieux populaires ont découvert l'eau potable, le vide ordure et l'ascenseur (LeGoff, 1994).

Cette vision ménagère du confort s'est perpétuée dans les expressions courantes qui commande l'usage des équipements. L'habitant est devenu un utilisateur. Pour Catherine, bientôt à la retraite, *« le confort, C'est se sentir à l'aise, avoir tout ce que vous avez envie d'avoir comme produits ménagers, que tout soit facile, la télécommande pour allumer la tv ou les lumières, la facilité de la vie. Et aussi en essayant de faire attention aux consos d'énergie, d'eau etc. »*. Seule l'énergie semble échapper aux habitants : selon l'Insee 25% d'entre eux s'en plaignent encore. Une partie d'entre eux (3,8 millions) seraient des « précaires énergétiques » qui ne se chauffent pas ou mal, faute d'équipements ou de pratiques adaptées.

¹ Préfecture de la Seine Commission permanente de statistique municipale de Paris. Compte rendus des débats 25 octobre 1881, p 5.



Le confort conforme.

Tous les dispositifs techniques impliquent des conduites de gouvernement des corps, consolidant les disciplines à domicile (Foucault, 2004). Fidèle au slogan de Le Corbusier sur la « machine à habiter », la vie HLM vit au rythme des équipements qui, de l'ascenseur à l'eau courante en passant par le vide ordure et la ventilation mécanique, impliquent des usages respectueux des mécaniques servant l'immeuble collectif. Habiter c'est habiter les équipements techniques et respecter leurs normes. Certes, ceux-ci n'ont pas toujours raison des ruses habitantes qui peuvent détourner leurs sens pour aménager un confort discret (Dreyfus, 2000). Les personnes âgées qui refusent la rénovation de leurs immeubles, préférant à l'individualisation des sanitaires la vétusté de l'équipement collectif, souhaitent pouvoir veiller les unes sur les autres... Comme les habitants des nouveaux logements durables qui ouvrent leurs fenêtres plus de cinq minutes par jour et inquiètent les bailleurs, elles refusent la marche forcée vers le Progrès aveugle à leurs arrangements personnels. Faut-il alourdir de nouvelles dispositions le règlement d'habitation ? Sélectionner encore le public des logements sociaux ? Certes, la grande majorité des Français font bonne figure face aux injonctions aux bonnes pratiques d'économie d'énergie : selon les sondages 80% font ce qu'il faut et déclarent s'en mieux sentir². Tous des menteurs ? Le sociologue ne s'autorise pas de jugements de valeurs. Par contre, il relève volontiers que le discours normatif est particulièrement attentif à l'éducation des enfants : « *On leur demande de faire attention. On aère les chambres le matin, et mon fils à un moment après avoir aéré, mettait le chauffage à fond pour avoir chaud dans sa chambre et j'ai dit,*

ça ne va pas être possible ! Ça veut dire expliquer que ça augmente la facture d'électricité, donc il faut trouver un autre endroit, je lui ai dit tu aères ta chambre et tu vas t'habiller dans la salle de bain. Ce sont des habitudes à prendre en fait. » (Céline, 35 ans, propriétaire en pavillon).

Cet extrait d'entretien montre que le confort se niche dans des habitudes et des pratiques distinctives. Alors qu'en 2016, certains vont chercher dans la rue de l'eau pour se laver, et qu'il reste encore en France un million de personnes dans des logements sans équipement sanitaire, les nombreux services qui proposent, au nom du confort, de programmer la mise en marche des équipements de chauffage, d'éclairage et d'ouverture creusent les inégalités. Ceux-ci ne sont pas très onéreux pourtant. Et ce qu'ils promettent est démocratique : faire des économies, réduire les dépenses superflues. Pourtant les ménages qui se dotent de ces équipements dans les magasins de bricolage et ceux qui achètent les logements avec option (comme les voitures d'ailleurs) acceptent de vivre selon un modèle fondé sur la tranquillité, la quiétude et la confiance à l'égard des machines. Pour ne plus s'inquiéter des factures et « vivre comme des bourgeois », ils chargent les équipements techniques de réguler les consommations excessives, les intrusions, l'indiscipline des plus jeunes et la fragilité des plus âgés. Pour obtenir ce calme de l'esprit dont jouissent les possédants et qu'ils nomment « confort », ils demandent des « maisons programmées ». N'ayant plus peur que leur maison brûle, soit inondée ou cambriolée, pouvant surveiller les enfants qui rentrent de l'école et leurs vieux parents, les personnages ravis à leurs « objets connectés » ressemblent à ces nobles de l'Ancien Régime décrits par Elias (1985). Alors que ces derniers écrivaient leurs

² SOeS-Ipsos, Enquête sur les pratiques environnementales des ménages, novembre 2010 - janvier 2011.

tourments dans leurs journaux intimes, c'est sur des tablettes informatiques que les ménages d'aujourd'hui confessent leurs excès.

Droits à la ville et devoirs d'habiter, pouvoir du symbolique

Si les équipements de confort n'ont pas de fonction eudaimonique, le sens vient d'ailleurs : lorsqu'habiter nous permet de comprendre le monde qui nous entoure ; lorsque l'habitant est porteur d'un récit lui permettant de s'approprier son lieu de vie dans toutes ses dimensions ; lorsque le logement donne à ses habitants des chances de réussir. Face à telles exigences on soulignera que le logement n'est pas une coquille repliée sur elle-même et qu'il n'est guère question d'équipements pour l'ouvrir sur la cité.

Comme le montre une étude de l'Insee sur la scolarité des enfants qui ont leur propre chambre (Gouyon, 2006), l'insertion sociale et professionnelle est souvent conditionnée par l'habitat. Le confort relève aussi du droit à la ville : se déplacer, avoir accès, pouvoir visiter et être soi-même accessible, vivre dans un quartier calme. La possibilité d'aller au centre-ville ou de visiter un équipement comme celle de pouvoir recevoir des amis ou de la famille est ouverte à tous ceux dont l'habitat n'est pas qualifié de « ghetto ».

Cependant, le droit au logement est assorti de normes qui règlent les conduites et conditionnent le fait d'être logé : tout appartement ou maison implique des devoirs. Ceux qui ne s'acquittent pas des contre dons manifestant un respect des domaines privés et publics courent le risque d'être exclus. Mais il est plus facile de se conformer lorsque le logement est bien équipé et doté d'une localisation et d'un statut social enviable. Comme le dit Damien : « *ce logement, dans ce quartier détérioré là, franchement, je ne ferai pas de travaux car qu'est-ce que cela va me rapporter au final* ». Hier encore, le positionnement éthique de l'habitant à l'égard de tous les

devoirs d'habiter se confrontait aux mesures hygiénistes sur la densité d'occupation, l'usage des équipements, la propreté. Avant-hier, l'habitant devait respecter les espaces communs : balcons interdits à l'étendage du linge, parkings hostiles à la réparation de voitures, caves prohibées aux adolescents. Aujourd'hui, il consiste à se plier aux injonctions faites aux l'individu de préserver la planète (trier ses ordures, économiser l'énergie). Chacun négocie avec ces normes. Habiter est en effet un long travail de socialisation qui consiste « à faire sa place ».

« Prendre place » est un enjeu crucial pour ce qu'on appelle indifféremment le « moi », et « l'image de soi ». Les dimensions de l'identité de lieu, de *place identity* (Proshansky, 1978) s'avèrent fondamentales. Dis-moi où tu vis et je te dirais qui tu es. Parce que l'appartement comme la maison sont des unités signifiantes qui expriment un usage de l'espace habité et une personnalité (goût, statut social, modes de vie...), les habitants ne se privent guère de mobiliser, quand cela est possible, tout le capital symbolique de leur maison : l'adresse, la façade ainsi que toute la panoplie des ornements et des décorations en leur possession. Le succès des magasins de bricolage en témoigne. Les nains de jardins, les entrées fastueuses expriment la poésie et l'imaginaire de chacun.

Ainsi, l'habitat, ressource symbolique et matérielle du groupe domestique, se modèle à son image. Comme l'a montré Bourdieu avec l'habitat kabyle (1972), les liens entre l'ordre social et la cosmogonie intègrent aussi les rythmes de vie du ménage, ses ressources et son modèle culturel. Le pavillon, qui distribue méthodiquement les espaces des membres de chaque couple et les fonctions (Haumont, 2001) attribue des « coins » à chacun selon le genre et l'occupation domestique. Mais cet ordre symbolique n'est pas immuable. Au cours de son cycle de vie, tel ou tel ménage peut modifier l'aménagement de son appartement en



fonction de la présence des enfants et de leur âge, des occupations et du type de travail des cohabitants, et des équipements qui, comme l'ordinateur, surgissent de notre modernité et font de l'écran une nouvelle maison. Pourtant, malgré tous ces changements, la maison est aussi le lieu de la mémoire du groupe domestique, comme le montre le film de Guillaume Meigneux sur la rénovation des appartements de la cité Bois le Prêtre³.

Comme le dit Bachelard : « Sans elle (la maison) l'homme serait un être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie. Elle est corps et âme. Elle est le premier monde de l'être humain. »

Pour une politique du bonheur d'habiter

De ce qui précède, on peut s'interroger sur le recours systématique aux équipements pour dispenser un confort dont le sens conditionne l'appropriation de l'espace et limite la qualité de l'habiter. N'est-il pas temps de développer un véritable droit à l'habiter dans la continuité du droit au logement décent ?

Pour illustrer notre propos prenons le problème, souvent posé dans les sociétés vieillissantes, de l'adaptation de l'habitat au grand âge qui mobilise tant de techniciens et d'architectes. Vouloir un appartement adapté pour cette population consiste surtout à conformer l'habitat à une manière de vivre l'espace, propre aux intéressés et à leur entourage. Le besoin d'adaptation révèle un besoin de personnalisation de l'habitat au sens large, ce que ne peuvent résoudre les équipements supplémentaires, promus par les professionnels comme la domotique. Il n'est guère possible de réduire cette problématique complexe à des questions de hauteur de marche, d'escaliers et de baignoire accessibles.

Ainsi la volonté d'automatiser l'habitat, qui se répand dans les médias et les milieux

professionnels est le prolongement d'une vision équipementière du confort, en contradiction avec la demande de personnalisation des ménages. On assiste aujourd'hui à une tentative d'avancée de la technique pour programmer nos modes de vie. Face au ralentissement de la construction⁴, on préfère proposer aux habitants, de s'outiller afin d'adopter des comportements « adaptés » leur évitant de déménager. L'Etat moderne qui a instauré l'auto contrôle de soi (Elias, 1985), et le gouvernement néo libéral qui responsabilise les individus contribuent à cette dynamique qui aliène les habitants les privant de lien avec leurs lieux de vie.

Joelle Zask (2016) a bien montré par de nombreux exemples comment le contact de la terre et de la végétation pouvait rapprocher les acteurs et faire progresser la démocratie.

Ainsi, le bonheur d'habiter n'est pas une équation à résoudre en fonction de besoins posés une fois pour toutes et auxquels les architectes seraient sommés de répondre. Car si le logement s'avère abriter correctement, s'il est bien équipé, offre une économie d'usage, une valeur sur le marché, une connectivité et une adaptabilité optimales, rien ne dit qu'il offrira une dimension hédonique, sera un tremplin pour la vie sociale et que ses habitants sauront se saisir de ses aménités. Non seulement les critères du confort ne sont pas hiérarchisables, mais ils sont modulables et négociables selon les valeurs des individus et leurs contextes sociaux.

Ainsi, la vulnérabilité résidentielle contemporaine ne se réduit ni à la pénurie de logement et à leur cherté, ni au manque d'équipements. Affranchir le bonheur d'habiter du confort nécessiterait de reconnaître l'appropriation de l'espace comme la dimension la plus synthétique de l'habitat résultant de rapports sociaux tendus entre

³ <https://vimeo.com/120580777>

⁴ En France depuis plus de vingt ans le rythme de renouvellement du parc n'est que de 1% par an pb police

voisins, propriétaires et locataire, copropriétaires et mitoyens. Quand, dans les villes denses, la crise du logement interdit aux plus pauvres de profiter complètement de l'espace où ils sont logés et de s'y installer symboliquement ; quand les habitants de bidonvilles et de taudis, locataires de chambres et d'hôtels meublés, cohabitants, ressentent des inquiétudes et des *stress résidentiels* considérables (Brummel, 1981); quand des ménages sont contraints par la précarité énergétique, quand les logements sont surpeuplés et inconfortables, ou situés dans des environnements hostiles, bruyants, pollués et inconfortables, quand la pérennité d'une installation d'habitat est menacée, quand règne l'assignation à résidence, le bonheur d'habiter est menacé.

Celui-ci est donc une question politique. Face aux inégalités sociales et spatiales, l'habitat qui ne peut offrir par ses qualités et son inscription physiques des opportunités aux individus (Sen, 2008) les prive de mieux s'inscrire dans leurs localités, de trouver un emploi, de contrôler leur environnement, de développer leurs capacités (Clapham, 2010, Coates, Anand, 2013). Les politiques du logement, fondées autrefois sur la promotion de la santé publique doivent aujourd'hui promettre beaucoup plus que des équipements supplémentaires pour promouvoir le Bonheur d'habiter.

BIBLIOGRAPHIE

Azarova, K. (2007). *L'appartement communautaire l'histoire cachée du logement soviétique*, Paris, Editions du sextant

Bachelard, G. (1957). *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, Bibliothèque de philosophie contemporaine.

Bourdieu, P. (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique précédé de Trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Droz, 269 p.

Brummel, A.C. (1981). A method for measuring residential stress, *Geographical analysis*, 13(3), 248-261

Chombart de Lauwe, P.H (1959). *Famille et habitation*, Sciences humaines et conceptions de l'habitation, Presses Universitaires de France

Clapham, D. (2010). Happiness, well-being and housing policy, *Policy et Politics*, 38(2), 253-67

Coates D., Anand, P. et Norris, M. (2013). Housing, happiness and capabilities: a summary of international evidence and models, *International Journal of Energy, Environment, and Economics*, 21(3).

Delumeau, J. et Lequin, Y. (1987). *Les malheurs des temps : histoire des fléaux et des calamités en France*. Paris : Editions Larousse.

Dreyfus, J. (2000). *La société du confort*. Paris : l'Harmattan.

Elias, N. (1985). *La société de cour*. Paris : Flammarion.

Engels, F. (1845). *La situation de la classe laborieuse en Angleterre. D'après les observations de l'auteur et des sources authentiques*. Paris : Éditions sociales, 1960

Fijalkow, Y. (1998). *La construction des îlots insalubres*, Paris, 1850-1945. Paris : l'Harmattan, Habitat et Sociétés.

Fijalkow, Y. (2011). *Sociologie du logement*. Paris : Repères, La Découverte.

Fondation Abbé Pierre, *Etat du mal logement*, Edition de 2016

Foucault, M. (2004). *Sécurité, territoire, population* (conférences 1977-78). Paris : Gallimard.

Gouyon, M (2006). *Une chambre à soi [SEP] un atout dans la scolarité ?* INSEE, Données sociales

Haumont, N. (2001). *Les pavillonnaires* (première édition 1966). Paris : l'Harmattan.

Lefebvre, H. (1974). *La production de l'espace*. Paris : Anthropos.



Le Goff, O. (1994). *L'invention du confort. Naissance d'une forme sociale*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.

Leroi-Ghourand, A. (1964). *Le Geste et la Parole*. Paris : Albin Michel.

Levinas, E. (1961). *Totalité et infini*. Paris : Le livre de poche.

Paquot, T., Younes, C. et Lussault M. (2007). *Habiter, le propre de l'humain*. Paris : La Découverte.

Perec, G. (1974). *Espèces d'espaces*. Paris : Editions Galilée.

Proshansky, H. M. (1978). The city and self-identity, *Journal of Environment and Behaviour*, 10, 57–83.

Sellier, H. (1943). Qu'est-ce que le logement normal, *Cahier du Musée Social*, 5-13.

Sen, A.K. (2008), 'The Economics of Happiness and Capability' in Bruni, Comim and Pugno (eds.) *Capability and Happiness*. New York : Oxford University Press.

Veenhoven, R. (1984). *Conditions of happiness*. Dordrecht : Springer.

Zask, J. (2016). La démocratie aux champs. *Du jardin d'Éden aux jardins partagés*. Paris : L'Harmattan

À propos de l'auteur

Après un parcours dans l'urbanisme opérationnel, Yankel Fijalkow poursuit des recherches sur « la ville qui va mal » et la régulation des normes d'habitat. Professeur de Sciences Sociales à l'ENSA Paris Val de Seine et chercheur au Centre de Recherche sur l'Habitat qu'il codirige, il a publié *Sociologie des villes* (5e édition 2017), *Sociologie du logement* (2e édition 2015), *Dire la ville c'est faire la ville. La performativité des discours sur l'espace urbain* (direction d'ouvrage en 2017).



Summary

The present article aims at going beyond the notion of comfort of living to embrace a wider notion of happiness of living. By interviewing individuals on their ways of living, their enjoyments and aspirations, the article distinguishes several component of happy living: a hedonic component, a cognitive component, a conformity component and a symbolic component. It concludes by pledging for policy towards happy-living.



Thomas Seguin

Autour d'une société des affects positifs¹

RÉSUMÉ

L'attention grandissante portée à la notion de bien-être, et de bonheur, provient sans nul doute d'une nouvelle conceptualisation de la pensée de la croissance. Progressivement la croissance post-matérialiste se substitue à la croissance matérialiste en ce que les déterminants qualitatifs et subjectifs de l'individualité deviennent prépondérants. Néanmoins, il ne faudrait pas non plus réitérer une vision cumulative simplement individualiste qui a été celle de la croissance mesurée de manière matérialiste, il conviendrait en effet de prendre en compte le bonheur d'un individu pris dans un environnement plus ample d'interactions sociales.

Situer le bonheur individuel en fonction des interactions sociales dans une réalisation du bonheur collectif constitue probablement un des défis majeurs d'une pensée du bonheur, reposant ainsi la vieille thématique sociologique de l'harmonie entre le milieu social et l'individu, ou plus proche de nous celle de l'émancipation. C'est en termes de « rapport » que nous pouvons imaginer une société du bonheur en suivant notamment les enseignements de Spinoza, Deleuze et Foucault.

L'individu n'existe en effet que dans un rapport avec son environnement élargi. Mais comment savoir ce qui est bon et ce qui est mauvais dans ces rapports aux êtres et aux choses ? Il s'agit de cheminer par la théorie des affects vers une adéquation ontologique du soi au rapport,

comme un pont entre l'ordre individuel, intime et collectif. C'est ainsi que nous pouvons délimiter les synergies ou notions communes, qui sont autant d'indicateurs du politique et de la régulation sociale.

Cette éthique du rapport nous aide à conceptualiser les affects positifs, ferments d'un sentiment de confiance. La connaissance même des affects de joie et de tristesse permet de transiter vers une définition du bonheur. Au fond la nature même de cette définition requiert de reposer la question de l'ontologie humaine. Mais l'ontologie qui émergerait à partir de tous ces ajustements relatifs ne saurait correspondre à une conception absolue du bonheur, elle donnerait cependant des clés pour saisir sa dimension qualitative au plus proche des relations humaines. Il importe donc de tracer la méthodologie qui nous permette de poser cette question dans une vision globale de la société.

MOTS-CLÉS

Affect ; Positivité ; Spinoza ; Bonheur ; Société.

1. L'HUMAIN ET SON ENVIRONNEMENT EXTERIEUR

Nous ne disposons plus aujourd'hui d'une vision unique du bonheur. Les sociétés ont évolué et en leurs seins nous avons différentes définitions du bonheur. Le sociologue Bauman a par exemple montré comment nous ne pouvons plus définir une vie unitaire considérée comme la vie bonne. C'est ce qu'Anthony Giddens a pu appeler « la politique de la vie » dans le sens de la relation individuelle au milieu. Dans ce qu'il nomme la société post-traditionnelle, les choix de vie se sont ouverts pour l'individu. Celui-ci ne peut

¹ La réflexion de cet article est inspirée du dernier livre de l'auteur *Politiques de la vie. La Nature au prisme du social* (L'Harmattan, 2017)

plus faire reposer son mode de vie sur une tradition forte. La politique de la vie concerne la constitution de la trajectoire réfléchie et organisée du sujet par rapport à son milieu (Giddens, 1991). Cette politique renvoie à un ordre de choix et/ou de classification des possibilités individuelles par rapport à un milieu donné. La politique de la vie définit alors l'organisation stratégique de la vie, c'est-à-dire le choix des actualisations de soi par rapport au milieu, selon plusieurs modalités. Les manières de vivre sont attachées à, et expriment, certains milieux spécifiques d'action. Les choix de vie sont des décisions qui sont immergées dans ces milieux, au détriment d'autres alternatives.

Giddens évoque ainsi une typologie des styles de vie par rapport à des « secteurs » qui sont des tranches d'espace et de temps parmi les activités d'ensemble d'un individu. Il indique que l'individu adoptera une série régulière et ordonnée de pratiques à l'intérieur de ces secteurs. Les formes des comportements sont tributaires de ces tranches, leurs cohésions perdurent dans le temps et l'espace à travers une forme élective. Giddens utilise le terme de « régime » pour définir ces secteurs dans le cadre de la politique de la vie qui sont des modes de discipline de soi mais, ne sont pas simplement constitués par l'ordre des conventions quotidiennes. Certes, ce sont des habitudes personnelles organisées, en grande partie, par les conventions sociales, et cependant, ils sont aussi formés par *des inclinaisons et des dispositions personnelles*.

Giddens remarque, par exemple, que le corps n'est pas une entité en soi, mais il s'expérimente plutôt comme un mode pratique de reproduction des situations et des événements extérieurs. Néanmoins, cette reproduction, ou pas, reste relative à une certaine forme de composition interne. Il y a dès lors, dans la construction individuelle, une composition fondamentale entre, d'une part, les influences

extérieures et, d'autre part, l'ordre interne (les inclinaisons et les dispositions personnelles).

Ce que nous voyons plus précisément dans ces orientations, c'est une pensée du *rapport de l'être à son extériorité*. Nous ne devons pas ériger une séparation trop hermétique entre le sujet et son milieu, l'individu et son environnement alors qu'il s'agit d'inclure l'extériorité dans l'intériorité, à partir de la notion de rapport. Nous faisons nôtres la conception d'Elias de l'humain en tant que *homo aperti* (Elias, 1970). L'homme est d'emblée ouvert sur l'extérieur. Tous les stimuli, tous les flux, toutes les interactions qu'ils rencontrent, le modifient, le transforment, et, en définitive, le convoquent en tant qu'homme de raison, et homme sensible. Et c'est d'autant plus vrai dans un monde de plus en plus interconnecté où les pouvoirs diffus de toutes sortes pénètrent la sphère intime.

Pour Comte, l'extériorisation de soi n'est pas assimilable à une *excentration de soi*, car, il semble qu'il faille, pour déterminer l'harmonie entre l'extérieur et l'intérieur, entre le milieu et soi, entre le monde et soi, se plonger dans une introspection intérieure, profonde. Auguste Comte cherchait à comprendre, dans les études vitales, l'« exacte connaissance de l'harmonie nécessaire entre l'être et le milieu » (Comte, 1851-1954, p. 663). Dans sa pensée, l'harmonie entre le milieu social et l'individu correspond au consensus des organes entre eux dans une anatomie biologique tel que cela se produit dans un organisme en bonne santé. Incorporer les rapports extérieurs dans la constitution de notre propre individualité et dans celle des groupes, voilà ce que peut apporter la sociologie du bonheur à cette question ontologique.



2. L'AFFECT COMME REVELATEUR

L'objet du système positif de Comte qui permet de définir les critères de l'harmonie, constitue *la théorie de l'affectivité et l'observation de ses perturbations* (Comte, 1951-1854, p.50). La morale découle de cette étude en ce que le sentiment représente le domaine essentiel de celle-ci, tant théorique que pratique, puisqu'il domine l'existence et dirige la conduite. Simmel suppose lui aussi que la société peut être regardée comme un réseau de phénomènes déterminés *qualitatifs* (Simmel, 1910-1911). Les relations individuelles à des états de choses se forment à partir de perceptions qualitatives, qui sont esquissées à même les êtres. Avant d'être des dimensions cognitives, ce sont aussi des motifs d'action. Jorion expose ainsi comment le sentiment, et son ordre qualitatif, est le lieu authentique de l'imbrication du collectif et de l'individuel. Nous ne pouvons, explique-t-il, faire l'économie du sujet humain et se contenter de n'envisager celui-ci que de manière "statistique" (statistique qui se résout en Mécanique statistique) sous la forme universelle de dispositifs au fonctionnement uniforme chez des individus s'identifiant à des machines "cognitives" » (Jorion, 1988). Il convient plutôt pour lui de substituer au couple Culture/cognition, le couple Structure/Sentiment, c'est-à-dire celui qui allie (et non "oppose") les ensembles collectifs structurés mais dynamiques, et le vécu singulier de ces structures par la personne (Idem). Pour Jorion, le sentiment est précisément l'émergence à la conscience du sujet des effets de la structure qui le constituent. En ce sens, il est une donnée semble-t-il plus signifiante que les statistiques sur le pouvoir d'achat. Outre le fait d'ancrer le bonheur dans sa subjectivité, le sentiment est de plus une variable dynamique. Deleuze s'inspire fortement de Spinoza pour montrer que l'individualité n'existe pas en propre. C'est à partir de la notion d'une « psychologie des états de consciences », ou ce que Deleuze

nomme à partir de Spinoza, une « typologie des modes d'existence immanents » (Deleuze, 1981, p. 34), que nous pouvons penser la relation de l'individu au monde. Cette immanence au sens deleuzien serait propre à un matérialisme radical ; le plan correspondrait à l'ensemble des subjectivités mises sur un même pied d'égalité dans leurs définitions propres du bonheur et dans leurs rapports concrets à leur environnement matériel et social, sans volonté a priori de les schématiser ou de leur donner forme unique dans une synthèse irrémédiable.

Le devenir doit se comprendre comme un mouvement, un processus dans lequel l'individu « émerge », un individu dont il faut analyser la concrescence, c'est-à-dire la faculté de l'individu comme entité à s'actualiser en fonction du milieu. L'étude de cette relation permet à nos yeux de penser la concrescence de l'individualité en termes d'individuation, favorisant la compréhension de l'agrégation des corps sociaux : c'est-à-dire de la constitution du groupe.

En définitive, une telle démarche permet un choix mieux informé sur les conditions de l'adéquation entre le sujet et le milieu ; les conditions de cet ajustement sont pour nous relatifs à l'harmonie, telle que la pense Comte, ou au bonheur.

3. L'ETHIQUE DU RAPPORT

Ce qui prévaut dans l'analyse, constate Foucault, « n'est rien d'autre que le rapport lui-même » (Foucault, 2001, p. 514). La notion de rapport est la pierre angulaire de l'herméneutique du sujet et de toute pensée du bonheur. Elle constitue, selon nous, une éthique essentielle qui va conditionner à la fois les technologies du soi (individuel) mais aussi le sens du politique (collectif).

Une grille de lecture se construit donc à travers la composition du rapport entre les

phénomènes extérieurs et les perturbations du soi. Cela concerne trois niveaux imbriqués entre eux : l'étude du soi, la nature ou la cause des phénomènes, et les effets extérieurs sur ce soi. Nous accédons à la connaissance des causes des phénomènes à partir de cette grille de lecture. C'est par la notion de rapport qu'il est possible de lier l'ordre individuel et intime d'une part, et l'ordre collectif et objectif, d'autre part, dans une détermination commune.

Par l'imbrication de l'intérieur (sujet) et de l'extérieur (milieu), Foucault cherche à mettre à jour « *l'adéquation ontologique du soi au rapport* » (Idem). L'éthique politique est déterminée à la fois par une praxis immanente, mais aussi et surtout, par une *théorie des affections*, qui permette d'aller vers la « meilleure affection », c'est-à-dire le meilleur rapport structure/sujet, collectif/individuel, intime/réel. En cela, cette définition du rapport peut se rapprocher de l'*habitus* et de la manière dont les individus peuvent analyser les rapports qu'ils entretiennent avec la structure des champs sociaux, dans leurs individualités mêmes et leurs *socius* (Bourdieu, 2002).

Cette tradition de pensée nous montre que l'être est profondément relationnel, à la différence de la tradition aristotélicienne qui étudie un être substantiel. L'être n'existe pas en soi, en propre. Dès lors il n'y a pas d'ontologie de l'être inaltérable, mais l'ontologie relève plutôt de l'ordre de la connaissance de soi, cette connaissance de soi ne se constituant que dans son rapport avec des phénomènes extérieurs, ce qui relève de l'ordre de la connaissance des effets.

La philosophie de Spinoza est un apport déterminant à une politique philosophique qui sache célébrer la vie et affermir le bonheur parce qu'elle représente une philosophie qui « dénonce tout ce qui nous sépare de la vie, toutes ces valeurs transcendantes tournées contre la vie » (Deleuze, 1981, p. 39). Cette

philosophie nous permet de penser l'individu en rapport avec le système social et d'élargir la compréhension du champ des interactions entre la sphère individuelle et la sphère sociale, afin de déterminer des éléments d'éthique.

La notion de « corps » recouvre ce qu'entend Spinoza par individu, mais cette notion comprend la dimension plus large de la *corporéité*, qui peut constituer toutes sortes d'acteurs humains et non-humains, des éléments à la fois matériels et non-matériels (psychique, idée, corporel, sensation).

Pour Spinoza, le corps en soi d'un individu n'existe pas, ce corps existe toujours dans un rapport qu'il s'agit d'étudier. Il est le produit d'une interaction. Nous ne connaissons, dit Spinoza, que les mélanges de corps. Nous ne nous connaissons nous-mêmes que par l'action des autres corps sur nous, et par les mélanges. Ainsi, si nous étudions ces rapports, nous découvrons notre identité, nous découvrons les « bonnes » compositions de notre rapport qui seront *in fine* les ferments de notre individualité. L'affection représente une affection du corps. C'est par sa prise en compte que nous comprendrons ce que sont les « meilleures » affections, c'est-à-dire les compositions qui augmentent notre puissance d'agir.

La puissance d'agir, ou force d'exister, c'est la capacité de persister dans notre être. Nous pouvons la comprendre comme une figure de l'accomplissement, de l'émancipation ou de l'épanouissement. Plus précisément, cela recouvre « la disponibilité adaptative » qui permet « l'ouverture des liens possibles entre les instances de la scène de l'agir (entre opérateur, acte, objectif, et horizon d'idéalité ou d'altérité) » (Bertrand, 2008). Rappelons que l'éthique de Spinoza, sa pensée du corps et de ses rapports, « cherche à acquérir une connaissance des puissances du corps pour découvrir *parallèlement* les puissances de



l'esprit », il s'agit « d'une découverte de l'inconscient, et d'un *inconscient de la pensée*, non moins profond que l'*inconnu du corps* » (Deleuze, 1981, p. 29).

4. LA VALENCE ECOLOGIQUE DE LA JOIE

Ce qui compte, nous explique Deleuze, c'est de savoir de quoi un corps est capable. Jusqu'où pouvons-nous être affectés, jusqu'à quel seuil ? Comment pouvons-nous composer ces rapports de l'extérieur avec notre moi intérieur, en augmentant notre puissance d'agir, notre bonheur ? Lorsque nous faisons une « rencontre » avec un autre corps, ce corps extérieur nous modifie, agit sur nous, se combine avec notre propre rapport, avec le rapport caractéristique de notre propre corps. Que se passe-t-il, et comment envisager ce qui est « bon » de ce qui est « mauvais » ? Deleuze souligne que pour Spinoza, « nous éprouvons de la joie lorsqu'un corps rencontre le nôtre et se compose avec lui, lorsqu'une idée rencontre notre âme et se compose avec elle » (Ibid., p. 30). Au contraire, nous éprouvons de la tristesse « lorsqu'un corps ou une idée menacent notre propre cohérence » (Idem). La conscience représente le sentiment continu de ce passage, qui nous amène à être témoin des variations, et à déterminer notre devenir en fonction des autres corps et des autres idées.

Lorsque nous faisons une mauvaise rencontre, cela veut dire que le corps qui se mélange au nôtre détruit notre rapport constituant, ou tend à détruire un de nos rapports subordonnés. Ce corps étranger ne remplit que « notre *pouvoir d'être affecté*, tout en nous séparant de notre *puissance d'agir*, en nous maintenant séparés de notre puissance » (Ibid., p. 41). Par conséquent, dans le cas d'une mauvaise rencontre, quand cela ne convient pas, que le rapport ne se compose pas avec le nôtre, « tout se passe comme si la puissance d'agir de ce corps s'opposait à notre puissance, opérant une soustraction, une fixation : on dit que notre

puissance d'agir est diminuée ou empêchée, et que les passions correspondantes sont de *tristesse* » (Idem).

Le mauvais, nous dit Deleuze en interprétant Spinoza, « c'est quand des parties extensives qui nous appartenaient sous un rapport sont déterminés du dehors à entrer sous d'autres rapports ; ou bien quand une affection nous arrive qui excède notre pouvoir d'être affecté » (Ibid. p. 59). Plus loin, il ajoute qu'il s'agit toujours d'« un groupe de parties qui sont déterminées à entrer sous d'autres parties et se comportent dès lors en nous comme des corps étrangers » (Ibid., p. 60). Ces affections de l'essence, qui sont des phénomènes apparents de destruction de soi « inhibent ou compromettent l'effectuation de nos rapports » (Ibid., p. 61). L'acte est associé à une image de la chose avec laquelle il *compose son propre rapport* : « Ce qui veut dire qu'un acte est mauvais chaque fois qu'il décompose directement un rapport, tandis qu'il est bon lorsqu'il compose directement son rapport avec d'autres rapports » (Idem). Voilà, en quelque sorte, une définition de l'éthique de la reliance (Morin, 2004) parce que l'étude du rapport lui-même ne peut se départir d'une évaluation éthique des conditions écologiques de l'individuation individuelle et collective. La reliance nous relie à ce qui est bon pour nous, sinon elle nous avilie et nous décompose. Le type de connexions que nous établissons doit donc être éthiquement envisagé dans l'écologie de nous-mêmes, et dans l'écologie de nos rapports avec notre environnement social, naturel, technique.

Deleuze distingue donc, avec Spinoza, deux sortes d'affection, en lien avec notre discussion sur l'adéquation ontologique du rapport au soi et l'agencement des corps sociaux. Il y a, tout d'abord, l'idée d'un effet qui compromet ou détruit notre propre rapport caractéristique et celui de la chose avec laquelle nous entrons en rapport, et, à l'inverse, il y a l'idée d'un effet qui

se concilie ou favorise notre propre rapport caractéristique, tout en favorisant les rapports de la chose avec laquelle nous entrons en contact. À ces deux types d'idées d'affection, expose Deleuze, correspond deux mouvements de variations de l'affect, dans un cas, ma puissance est augmentée, j'éprouve un affect de joie, dans l'autre cas, ma puissance d'agir est diminuée et j'éprouve un affect de tristesse (Deleuze, 1978).

5. LA CITOYENNETE DU BONHEUR

Deleuze explique que la variation continue sous la forme d'augmentation-diminution de la puissance d'agir ou de la force d'exister de quelqu'un s'effectue d'après les idées qu'il a, c'est-à-dire que la variation est déterminée par la conscience de ce passage ou de cette transition vécue. Cette conscience nous permet alors de comprendre les intensités et les seuils, pour nous comprendre en tant que corporéité, et composer, dans le même temps, les « meilleurs » rapports, ou les « meilleurs » affections de notre corporéité.

L'intelligence est la symbolisation de ce passage sensible. Si c'est en explorant les sentiments dans des situations données que nous accédons à l'économie de nos penchants en rapport avec le monde, l'intelligence nous permet de conscientiser la transition et de nous orienter ainsi vers la joie, plutôt que la tristesse. Ainsi, l'éthique de Spinoza conclut par cette maxime de sagesse : « La connaissance du bien et du mal n'est rien d'autre que l'affect de la Joie ou de la Tristesse, en tant que nous en sommes conscients » (Spinoza, 1677, p. 355). Il faut comprendre que l'émergence de la conscience de ces variations ouvre le chemin à une possible définition de son bonheur pour l'individu. Bien plus, un individu qui consciemment organise ses affections avec son environnement va en quelque sorte contribuer à une conscience sociale et favoriser ainsi une écologie collective des affections. C'est une sorte d'apprentissage

de soi qui est propre à la citoyenneté, mais c'est aussi une citoyenneté en acte parce qu'elle peut diffuser ou disséminer cette conscience des affections et des bons rapports. En soi, on peut parler de civilité comme le dit Etienne Balibar.

L'éthique de Spinoza est en effet également en lien avec une approche du politique et de l'ordre collectif. Un système démocratique doit favoriser la puissance d'agir, et la connaissance des effets, puis des causes. De la même manière que Spinoza, Bergson insistait sur les émotions créatives pour développer des morales ouvertes dans une société démocratique. Spinoza en appelle lui à une « joie active » qui nous rapproche du point de conversion, du point de transmutation d'un type d'affection qui diminue notre puissance d'agir à un type d'affection qui augmente notre puissance d'agir. Mais ce type de mouvement n'est pas sans lien avec sa conception politique de la démocratie et des sociétés ouvertes.

En ce sens, la joie active permet de nouer beaucoup plus de liens cognitifs et pratiques avec une multiplicité de phénomènes mais aussi une multitude de personnes. Ce sentiment est en effet une sorte de figure de la citoyenneté, dans la mesure où il symbolise notre passage graduel à un degré de perfection supérieur, plutôt que notre avilissement dans la tristesse, et sa dissémination politique et sociale. En un mot, la joie active nous permet de choisir, et de composer, avec le monde, notre propre individualité. Au contraire, la tristesse est l'instrument du pouvoir car elle constitue une dégradation de l'intellect et une réduction de l'ouverture corporelle à une certaine forme de socialisation.

Bien sûr, lorsque nous parlons de la « joie », nous ne parlons pas des joies et satisfactions éphémères qui peuvent être l'objet de l'instrumentalisation managériale ou du marketing. Deleuze et Guattari déconstruisent assez clairement la fausse joie créée par des



systèmes qui titillent l'individu, mais qui en fait creusent son insatisfaction, parce que cette fausse joie est vide, elle n'est pas faite de l'intensité nécessaire pour que la joie perdure et se lie à d'autres affects (Deleuze et Guattari, 1972). La fausse joie instrumentale gérée par nos systèmes de gouvernance relève plutôt d'une forme de soupape ou de compulsion, quelque chose comme le déversement d'un trop-plein dont on ne connaîtrait pas la cause. Il faut savoir distinguer cette fermeture ou ce recodage qui se déguise sous les habits de l'ouverture et de la libération.

Mais nous pouvons aussi parler dans les sociétés fermées d'une crispation cognitive, linguistique, psychique et corporelle. Lorsqu'il est affecté par la tristesse, l'individu se ferme aux autres, aux autres idées et aux autres personnes, il se ferme à l'ouverture de ses possibilités de vie, il se ferme, en définitive, à lui-même. Pour Deleuze, ce que veut dire Spinoza est très simple, la tristesse ne rend pas intelligent. C'est pour cette raison, selon lui, que les pouvoirs ont besoin que les sujets soient tristes. L'angoisse n'a jamais été un jeu de culture et d'intelligence, nous révèle Deleuze (Deleuze, 1978). Spinoza s'insurge ainsi contre « l'homme aux passions tristes ; l'homme qui exploite ces passions tristes, qui a besoin d'elles pour asseoir son pouvoir », il s'insurge contre « ceux-là qui savent briser les âmes au lieu de les fortifier » (Deleuze, 1981, p. 38). L'instrumentalisation de la crainte et de la culpabilité par la religion, de l'insécurité et de l'angoisse par le pouvoir politique, il existe par-là, affirme Deleuze, « un complot dans l'univers de ceux qui ont intérêt à nous affecter de passions tristes » (Deleuze, 1978).

D'une autre manière, Giddens stipule que l'angoisse provient d'une peur qui a perdu son objet à travers la formation inconsciente de tensions émotives, exprimant ainsi des dangers internes plutôt que des menaces externes (Giddens, 1991, p. 44). Pour nous, la cohésion

individuelle repose sur la conscientisation de cette tension émotive qui est produite par le jeu complexe de l'individualité en propre et des menaces externes, pensées comme agissant sur elle. C'est parce que les individus n'ont pas les capacités de conscientiser ces rapports qu'ils éprouvent une angoisse croissante dans leur propre individualité vis-à-vis du monde extérieur.

Le rôle du politique est de contribuer à ce que les individus retrouvent l'objet de leurs tensions émotives, en rapport avec les influences du milieu externe. Le politique doit apporter aux individus la capacité de composer leur individualité en adéquation avec le milieu. Nous passons alors de l'angoisse à la confiance, telle que la définit Giddens, c'est-à-dire un certain sens créatif, un désir d'inconnu, une préparation à embrasser de nouvelles expériences (Ibid. p. 41).

La philosophie sociale et politique, inspirée par Spinoza, n'est pas une méditation sur la mort, mais une méditation sur la vie. La société ne peut perdurer si elle se constitue en société de la mort, car elle se décomposera alors dans des mécanismes délétères. La politique doit affirmer la vie, en instituant une forme politique qui sache faire fleurir la vie, et non l'instrumentaliser dans ses appareils de pouvoir.

La société, pour Spinoza, est un état civil dans lequel un ensemble d'hommes compose ensemble leur puissance respective de manière à former un tout de puissance supérieure. Le contrat social est institué de telle sorte que les hommes renoncent à leur puissance au profit du Tout. Les hommes consentent à se laisser « déterminer » par des affections communes. Ce consentement n'a plus lieu d'être quand les affections communes sont celles de la crainte, de l'angoisse, de la tristesse. En effet, nous ne pouvons justement pas établir le commun lorsque nous consolidons la société sur des

affections qui décomposent nos propres rapports, paralysant notre puissance d'agir. Là est la définition de la confiance démocratique, celle aussi sûrement du vivre-ensemble, une cinétique sociale faite d'une certaine *positivité* des sentiments dans la sphère publique (ou plutôt l'impression qu'il vaut la peine de projeter sa puissance d'agir dans celle de l'état civil social).

Nous évoquons ici, certainement, la société de la peur, angoissant les consommateurs sur la pérennité de leur situation matérielle, angoissant les citoyens sur leur sécurité physique et la crainte du terrorisme. Le pouvoir fait ainsi de la peur une stratégie politique, le vecteur de sa politique sécuritaire et matérialiste au sens socio-économique, point d'ancrage vide de son éthique. Les systèmes sociaux et politiques qui sont basés sur l'envie, la jalousie et la colère (Rousseau) ou la peine, la tristesse, l'angoisse et la crainte (Spinoza) ne peuvent perdurer car ils installent, en leur sein, les germes de la division.

Dans les esprits de telles sociétés, ancrées dans des sentiments néfastes, nous observons non seulement une insatisfaction quant aux possibilités et opportunités sociales de vie, mais également une psychologie politique collective pessimiste, bloquant toute connexion ou configuration nouvelles. Comment composer et se lier aux autres si nous-mêmes nous nous sentons décomposés, paralysés, impuissants à nous comprendre, et donc impuissants à établir des rapports avec les autres, pour se comprendre en société ? Ces sociétés sont caractérisées par le fait qu'elles ne sont pas durables, elles ont, dans le même temps, manifestant cette non-durabilité, de récurrents problèmes de confiance.

6. LES RESONANCES DES NOTIONS COMMUNES

La singularité ne s'oppose pas au système social, elle en est la base, ce sont des singularités qui communiquent et s'adaptent entre elles pour fonder l'ordre collectif, pour s'y projeter. Or, pour que les singularités travaillent entre elles, trouvent des bases communes, et se projettent dans un système qui leur ressemblent puisqu'elles l'ont construit, plusieurs dispositifs entrent en compte.

Il nous semble que nous parvenons à cerner les « meilleures » résonances sur lesquelles construire le commun, si nous considérons le « commun » d'après la philosophie spinoziste. Les individus peuvent construire des notions communes qui sont des indications majeures sur le sens du politique et de sa régulation sociale. Le processus de l'ontogénèse qui vise la différence qualitative de la société décide du sens du politique comme tel, et nous indique les définitions du bonheur. En fin de compte, ce que nous cherchons dans ce processus, c'est de comprendre la nature même de ce que sera l'ontologie dans l'émergence du commun à partir des différences, à partir de toutes ces définitions du bonheur.

Le concept spinoziste de « notion commune » peut nous aider à saisir l'orientation de cette nature. Une notion commune, souligne Deleuze, est « l'idée de quelque chose de commun entre deux ou plusieurs corps qui conviennent » (Deleuze, 1981, p. 64). Ces corps « composent leurs rapports respectifs selon des lois, ils s'affectent conformément à cette convenance ou composition intrinsèque » (Idem). Si les notions communes partent du niveau individuel, elles n'en sont pas moins collectives, renvoyant toujours à une multiplicité. Elles sont des notions qui ne sont pas abstraites mais pratiques. Deleuze explique ainsi que les notions communes sont le lieu



d'une association où la puissance est augmentée, quand les rapports correspondant à deux corps se composent, les deux corps forment un ensemble de puissance supérieure, un tout présent dans ses parties.

Au lieu de faire la sommation de nos tristesses, Deleuze propose de prendre un point de départ local sur une joie. On forme alors ensuite une notion commune, on essaie de gagner localement, d'étendre cette joie tout en diminuant la portion respective des tristesses. L'analyse se focalise sur la portion respective d'une joie, en accumulant des notions communes qui renvoient à des rapports de convenance entre tel corps et tel autre. Il nous faut appliquer ensuite la même méthode à la tristesse, nous tenterons donc de former des notions communes par lesquelles on arrivera à comprendre de manière vitale en quoi tel et tel corps disconvient et non plus convient.

Dès lors, il est possible d'établir la liste des affects dont nous sommes capables. Les notions communes définissent « les êtres par leur pouvoir d'être affectés, par les affections dont ils sont capables, les excitations auxquelles ils réagissent, celles auxquelles ils restent indifférents, celles qui excèdent leur pouvoir et les rendent malades ou les font mourir » (Ibid. p. 65). Il faut chercher ce qu'il y avait de commun entre le corps qui m'affectait de joie et le mien. Puis, il convient d'étendre au maximum les notions communes vivantes, celles de joie, et de redescendre vers la tristesse, pour comprendre ce qui disconvient.

Les notions communes nous indiquent quels sont les rapports qui conviennent aux corps. En progressant par conglomérat de notions communes, sur une base locale, il est possible d'établir des notions communes pour la construction de l'ordre collectif. Ces conglomérats de notions communes sont autant de leviers pour augmenter la puissance d'agir individuel mais elles sont aussi les racines

de la fondation d'un système collectif. Elles nous offrent la base sur laquelle penser un système dans lequel l'individu désire s'inclure et renonce à sa puissance au profit du Tout. L'individu consent à se laisser « déterminer » par les affections communes car il compose avec les autres individus un Tout de puissance supérieure, et se projette ses besoins et ses intérêts dans ce nouveau collectif.

7. CONCLUSION

La politique de la vie laisse apparaître le pouvoir constituant de l'affectivité, en tant qu'il forme le collectif, en tant qu'il articule l'ordre individuel et l'ordre collectif, l'ordre intime et l'ordre réel. C'est ainsi que s'établissent les notions communes, qui sont autant d'architectures socio-psychique, socio-psycho-biologique, socio-physico-politique de la gouvernance de nos sociétés. Cela peut donc être aussi un travail politique, un « travail de la vie » diminuant la portion de tristesse et augmentant la portion de la joie (Deleuze, 1978). Une émotion est toujours impliquée dans une situation.

C'est à partir de l'étude des phénomènes, de leurs effets, sur un corps social qui conscientise ses affections, tout en conscientisant sa nature, que nous pouvons définir les thèmes affectivo-émotionnels comme physico-biologiques, qui guideront les décisions concernant l'adéquation de tel ou tel phénomène avec le corps social, c'est-à-dire principalement d'après ses réactions.

La formation des États doit être un processus expérimental, parce que les conditions d'action et d'investigation comme de connaissance changent constamment, l'expérience doit être constamment recommencée, l'État doit toujours être « redécouvert ». Nous n'avons aucune idée de ce que l'histoire nous apporte.

BIBLIOGRAPHIE

Bertrand, G. (2007). L'émotion éthique : de J.-J. Rousseau à R. Antelme. *Actes Sémiotiques* [en ligne], 110. URL <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/2463>>

Bourdieu, P. (2002). *Questions de sociologie*. Paris : Minuit.

Comte, A. (1851-1854). *Système de politique positiviste, ou Traité de Sociologie instituant la religion de l'humanité, Tome I*, Paris : Au siège de la Société positiviste, 1929.

Comte, A. (1851-1854). *Système de politique positive, Tome III*, Au siège de la Société positiviste, 1929. Cité dans Kremer-Marietti A. (1998). Auguste Comte et l'éthique de l'avenir. *Revue Internationale de philosophie*, 1, 7.

Deleuze, G. Guattari F. (1972). *L'Anti-Œdipe, Capitalisme et Schizophrénie, Tome I*. Paris : Minuit.

Deleuze, G. (1978). « Spinoza 24/01/78 », Site Internet *Le Terrier*, Les cours et conférence de Gilles Deleuze à l'Université de Vincennes. URL <<http://www.le-terrier.net/deleuze/01spinoza24-01-78.htm>>

Deleuze, G. (1981). *Spinoza, Philosophie pratique*. Paris : Minuit.

Elias, N. (1970). *Qu'est-ce que la sociologie ?* La Tour d'Aigues : L'Aube, 1991.

Foucault, M. (2001). *L'herméneutique du sujet : cours au collège de France, 1981-1982*. Paris : Gallimard.

Giddens, A. (1991). *Modernity and Self-identity, Self and Society in the Late Modern Age*. Londres : Polity Press.

Jorion, P. (1988). Les nervures du chaos ou une physique sociale de Durkheim à Lacan. *Synapse*, 44, 30-40.

Morin, E. (2004). *Éthique, La méthode, Tome VI*. Paris : Seuil.

Simmel, G. (1910-1911). How is Society Possible? *American Journal of Sociology*, Vol. 16.

URL <<http://socserv.mcmaster.ca/econ/ugcm/3ll3/simmel/society>>

Spinoza, B. (1677). *Éthique*. Paris : Flammarion, 1993.



À propos de l'auteur

Docteur en sociologie de l'université Paul Valéry de Montpellier, Thomas Seguin est également diplômé de l'Institut d'études européennes de Bruxelles et de l'Institut d'études politiques de Grenoble. Spécialiste du courant de pensée postmoderne, il s'attache à déployer cette théorie contemporaine dans ses différents champs d'application philosophique, sociologique et politique. Ses recherches portent plus spécifiquement sur les représentations véhiculées dans les théories postmodernes et notamment dans quelle mesure ces théories renouvellent la conception de la modernité, et sa pratique.



Summary

This article taps into the philosophical heritage of Spinoza and followers to understand the political conditions of collective well-being. Looking at the individualities as the basis of collectivity, it pledges for a consequentialist way of considering well-being, by evaluating the affective results of political intervention.

Stefano Bartolini et Francesco Sarracino

Heureux pour combien de temps ?
Comment le capital social et la
croissance économique influencent le
bien-être subjectif¹.

Traduit de l'anglais par Vincent de Coignac

RÉSUMÉ

Quels sont les éléments qui permettent de prédire l'évolution du bien-être subjectif ? Dans cet article, nous mettons en lien les évolutions du bien-être subjectif avec celles du capital social et du PIB. Nous montrons qu'à moyen ainsi qu'à long terme, le capital social est un bon prédicteur du bien-être subjectif. À court terme, cette corrélation est moins évidente, les variations du capital social ne permettent de prédire qu'une faible partie de celles du bien-être subjectif. Le PIB suit le mouvement inverse, confirmant ainsi le paradoxe d'Easterlin : le PIB est corrélé de façon plus forte au bien-être à court terme qu'à moyen terme, tandis qu'à long terme cette corrélation disparaît.

MOTS-CLÉS

Capital social ; croissance ; paradoxe d'Easterlin ; court-terme ; long-terme.

1. INTRODUCTION

Le début des années 1970 a vu émerger des critiques de la croissance économique. L'argument selon lequel l'augmentation des émissions polluantes et l'exploitation des

ressources naturelles mondiales imposées par l'industrialisation n'étaient pas tenables sur le long terme (Meadows et al. 1972) fut l'un des points d'appui de ces critiques. À la même période, est apparue une autre vague de critiques de la croissance, initiée par des économistes tels que Galbraith, Scitovsky, Hirsch ou encore Hirschmann, qui mirent en question le lien de cause à effet entre le revenu et le bien-être. Cette vague de critiques n'eut cependant pas une importance suffisante pour l'inscrire durablement dans la théorie économique.

Easterlin (1974) fonda sa théorie sur la (non) relation entre croissance économique et bien-être subjectif à partir de l'analyse de données empiriques sur le bien-être subjectif ('Subjective Well-Being' – SWB) ou bonheur. Easterlin prouva que sur le long terme, l'augmentation des revenus n'avait pas de grande influence sur le bonheur. Cette théorie a reçu une attention grandissante depuis les années 1990 et a eu de façon plus générale un impact majeur dans la refonte du paradigme socio-économique, qui mettait traditionnellement l'accent sur le revenu comme condition principale du bien-être humain. Si cette critique n'a pas reçu autant d'écho que la critique environnementaliste, elle a cependant contribué à la révision des statistiques nationales qu'entreprennent de plus en plus les instituts officiels.

L'absence de corrélation entre le revenu et le bonheur moyens au cours du temps – désormais connu sous le nom de paradoxe d'Easterlin – s'explique notamment par les théories du « tapis roulant positionnel » ou du « tapis roulant hédonique ».

Selon les économistes, ces deux types de « tapis roulant » conditionnent les aspirations financières, qui, à leur tour, contrebalancent

¹ Cet article est paru en 2014 sous le titre "Happy for how long? How social capital and economic growth

relate to happiness over time" dans la revue *Ecological Economics* n°108 (p. 242-256)



l'effet positif des revenus en hausse (voir par ex. Stutzer 2004). Ces théories présupposent que le bien-être subjectif est négativement corrélé au niveau d'aspiration salariale des individus. Ces aspirations peuvent dépendre du groupe de référence ou des revenus précédents de chacun. La comparaison à un groupe de référence est liée à la théorie du *tapis roulant positionnel*, qui met en avant les comparaisons salariales et statutaires entre individus dans les sciences économiques et sociales (voir par ex. Veblen, 1899 ; Duesenberry, 1949). La comparaison aux revenus précédents renvoie à la théorie du *tapis roulant hédonique*, qui est en ligne avec la théorie de l'adaptation (voir par ex. Frederick et Loewenstein, 1999).

La théorie de l'adaptation présuppose que les changements de conditions de vie (par exemple, des conditions économiques) ont un effet temporaire sur le bien-être. Ni une prospérité grandissante ni un rapport prolongé aux difficultés n'ont d'impact durable sur le bien-être. Ce modèle s'applique également au niveau macro, par exemple au niveau national (Blanchflower, 2009).

Selon la théorie de la comparaison sociale, ce qui compte en termes de satisfaction est la position de l'individu au sein d'un groupe défini de personnes considérées par l'individu comme dignes de respect et sources d'inspiration. Ces personnes constituent le « groupe de référence » (voir par ex. Falk and Knell, 2004 ; Layard et al., 2009 ; Di Tella et al., 2010 ; Ferrer-i Carbonell, 2005 ; Diener et al., 1993). Ainsi, l'amélioration globale des revenus induite par la croissance économique peut conduire à une augmentation négligeable du bien-être subjectif moyen puisque les pertes et gains se compensent. Un grand nombre d'études menées à petite échelle accréditent la théorie de l'adaptation aussi bien que celle de la comparaison sociale (Clark et al. 2008).

Il convient de souligner que l'essence du paradoxe d'Easterlin vient du conflit entre les

échantillons représentatifs et les séries longitudinales. En effet, les données micro-économiques montrent que les individus avec un revenu plus élevé que les autres présentent un niveau de bien-être subjectif plus élevé, quelle que soit la période considérée. Les analyses sectionnelles montrent également que les pays avec un PIB plus élevé par habitant enregistrent de plus hauts niveaux de bien-être subjectif (Deaton, 2008 ; Stevenson et Wolfers, 2008 ; Inglehart, 2010 ; Easterlin et Angelescu, 2009 ; Frey et Stutzer, 2002). Mais qu'en est-il des séries chronologiques ? Ces dernières méritent une attention particulière puisqu'elles sont plus à même que les analyses sectionnelles d'apporter une réponse à ce qui intéressent les gens : « dans quelle mesure l'augmentation de revenu (au-delà des niveaux de revenus déjà atteints) peut-elle augmenter le niveau moyen de bonheur ? C'est une question qui porte sur les liens entre séries chronologiques » (Layard et al., 2009, p.1). Le manque de relation entre le revenu et le bonheur se trouve dans les séries chronologiques.

Aujourd'hui, de nombreuses publications ont démontré l'hétérogénéité des séries chronologiques portant sur le bien-être subjectif selon le pays où l'on se trouve. (Stevenson et Wolfers, 2008 ; Inglehart, 2010). Il est avéré que lors des dernières décennies, le bien-être subjectif s'est accru dans certains pays et a diminué dans d'autres, à des rythmes différents. Par exemple, le bien-être subjectif a augmenté dans les pays d'Europe de l'Ouest alors qu'il a légèrement diminué aux États-Unis. Le paradoxe d'Easterlin sous-tend que la croissance économique ne prédit pas les changements internationaux des séries chronologiques du bien-être subjectif.

En résumé, le message principal qui ressort des études sur le bonheur, l'absence d'influence de la croissance économique sur le bien-être, justifiée par des théories et de nombreuses preuves empiriques, a contribué à une méfiance grandissante quant à l'utilisation du PIB

comme indicateur du bien-être ou du progrès. De plus en plus d'intellectuels pensent qu'il est temps de concentrer les efforts que nos sociétés contemporaines dédient au PIB à des politiques de croissance économique basées sur « autre chose », du moins en partie. De nombreux candidats potentiels ont été mis en avant pour endosser le rôle de cette « autre chose » : la tolérance, la liberté politique, la religion, la santé, le capital social, l'environnement (Inglehart, 2010 ; Deaton, 2008 ; Vemuri et Costanza, 2006 ; Abdallah et al., 2008 ; Kahneman et al., 2004 ; OECD, 2011 ; Diener et Tov, 2012).

Cependant, le fait d'ajouter ou pas des indicateurs autres que le PIB (position soutenue par exemple par l'OCDE et la commission Sarkozy (Stiglitz et al., 2009)) voire même le remplacer complètement (voir par ex. Layard, 2005) demeure une pierre d'achoppement, même si ces désaccords sont confinés au sein d'un consensus émergeant autour d'un rôle plus limité du PIB à l'avenir.

Cependant, certaines études remettent en cause le message envoyé par les études sur le bonheur. Dernièrement, le paradoxe d'Easterlin a été remis en cause par deux publications de Stevenson et Wolfers (2008) ainsi que Sacks et al. (2010). Dans leurs journaux, particulièrement suivis, ils ont utilisé la même approche que celle d'Easterlin et ses collègues, sur la base d'une analyse bivariée, mais ils sont parvenus à des conclusions opposées. Ils ont trouvé que PIB et bien-être subjectif étaient positivement et significativement corrélés au cours du temps. Le désaccord entre Easterlin et ses collègues, d'une part, et Stevenson et Wolfers d'autre part provient essentiellement de l'horizon temporel des études. L'échantillon choisi par Stevenson et Wolfers incluait des séries à court terme et à long terme. Selon Easterlin et Angelescu (2009) et Easterlin et al. (2010), le désaccord découle de la difficulté à faire la distinction entre le court et le long terme. En effet, Easterlin et ses

collègues ont montré que le PIB influençait le bien-être subjectif à court terme, mais que cette corrélation disparaissait à long terme. Ce résultat est en adéquation avec les études précédentes affirmant que le bien-être subjectif et le PIB suivent les mêmes évolutions durant les périodes de croissance et de déclin (Di Tella et al. 2001).

Lors d'une étude récente, Clark (dont nous parlerons plus tard) (voir aussi Clark et Georgellis, 2013) a mis en avant une seconde critique du message traditionnel des études sur le bonheur. Selon Clark, les alternatives possibles au PIB pourraient également ne pas être corrélées au bonheur sur le long terme. Clark soutient que les chercheurs ont mis l'accent sur le lien entre revenu et bien-être, découvrant ainsi que l'adaptation et la comparaison des revenus sont pertinents pour expliquer cette corrélation. Au contraire, très peu d'efforts ont été fournis pour comprendre si les différences sociales et l'adaptation sont pertinents dans les études portant sur le lien entre bien-être subjectif et les alternatives au PIB. Clark (voir suite) s'est penché sur les quelques articles portant sur ce sujet et il en a conclu qu'il existe des preuves de comparaisons sociales et/ou d'adaptation en lien avec le chômage, les mariages, divorces, veuvage, naissance du premier enfant, licenciements, santé, capital social et religion. Dans certains cas, comme celui du capital social, ces preuves paraissent faibles. Clark (voir suite) invite à une certaine prudence et à davantage de recherches avant de se précipiter vers « autre chose » que le PIB sans s'assurer que cet « autre chose » ne soit sujet aux mêmes limitations.

Pour résumer, les voix contestatrices actuelles viennent semer le trouble sur le message principal (à savoir les limites du PIB) envoyé par les études sur le bonheur. En effet, s'il s'avère que le PIB est un bon prédicteur du bien-être subjectif et que les critères alternatifs sont sujets à des limitations comparables, par exemple l'adaptation et les comparaisons



sociales, alors tout cela pousserait à une certaine prudence quant au remplacement partiel ou total du PIB comme indicateur de bien-être et de progrès.

Le présent article va au contraire dans le sens du maintien du message traditionnel envoyé par les économistes du bonheur, c'est-à-dire une réaffirmation des limites du PIB comme indicateur de progrès. Puisqu'il a été prouvé que le bien-être subjectif est plus fortement corrélé au capital social qu'au PIB, sur le long et le moyen terme, cela suggère que la place centrale occupée par le PIB doit être repensée et que celle du capital social devrait s'accroître (Helliwell, 2011 ; Rogers et al., 2010 ; Bartolini, voir ensuite).

L'OCDE (2001, p.41) donne une définition du capital social (CS) alignée sur celle de Putnam (2000), comme étant « les groupes qui nous unissent de par les normes communes, les valeurs, et la compréhension facilitant la coopération à l'intérieur des groupes ou entre eux ». De nombreux articles scientifiques ont apporté la preuve que le capital social est intimement lié au bien-être subjectif dans les analyses transversales (voir les études pionnières de Helliwell (2001, 2006) et Helliwell et Putnam (2004 ; voir aussi Bruni et Stanca, 2008, Becchetti et al., 2008 et Bartolini et al., 2013). Becchetti et al. (2009) ont fait une étude de causalité, à partir d'informations récoltées en Allemagne, prouvant que le capital social exerce une forte influence sur le bien-être subjectif. La relation positive existant entre la religiosité et le bien-être subjectif pourrait provenir du capital social, comme le suggère Lim et Putnam (2009), qui ont trouvé que les personnes croyantes sont plus satisfaites de leur vie parce qu'elles ont régulièrement l'occasion d'assister à des cérémonies religieuses et de tisser des liens au sein de leurs congrégations.

Cependant, l'existence d'un lien transversal n'implique pas l'existence d'une corrélation à

travers le temps. Après tout, le contraste entre les analyses transversales et les séries chronologiques à long terme constitue l'essence même du paradoxe d'Easterlin. Comme l'a noté Clark à juste titre, on pourrait retrouver ce contraste pour n'importe quel facteur influençant le bien-être subjectif. Cependant, la persistance du lien entre le bien-être subjectif et les facteurs qui l'influencent demeure l'une des questions à éclaircir. Et plus particulièrement, à notre connaissance, le seul corrélat du bien-être auquel ont été appliquées les techniques utilisées par Stevenson, Easterlin et ses compères pour mettre en relation les séries chronologiques est le PIB. En ce qui concerne le capital social, nous tentons de combler ce fossé.

Nous apportons la preuve du lien entre le bien-être subjectif et le capital social en étudiant leur corrélation à court, moyen et long terme. En utilisant des séries chronologiques provenant du WVS/EVS et ESS, nous appliquons la même méthodologie bivariée qui a été utilisée pour prouver la relation entre le bien-être subjectif et la croissance (Stevenson et Wolfers, 2008 ; Sacks et al., 2010 ; Easterlin et Angelescu, 2009 ; Easterlin et al., 2010). Le résultat est que les variations du capital social prédisent en grande partie celle du bien-être subjectif à moyen et long terme, et que ce lien faiblit à court-terme.

De plus, nous apportons de nouvelles preuves du lien entre le bien-être subjectif et le PIB à moyen et à court terme. Le PIB suit une évolution contraire à celle du capital social puisque son importance s'accroît avec la réduction de la durée des séries chronologiques. Plus précisément, le PIB n'influence pas le bien-être subjectif à long terme, il devient important à moyen terme et cette importance croît à court terme. Nos résultats suggèrent donc, conformément à ce que prétendent Easterlin et ses collaborateurs, qu'il est important de distinguer les différentes périodes d'études des séries chronologiques,

puisque les résultats dépendent du laps de temps étudié.

Cette preuve est en phase avec les deux notions selon lesquelles le revenu est sujet à l'adaptation et aux comparaisons sociales et avec l'idée qu'à l'inverse, le capital social n'en dépend pas. Même s'il est possible qu'il y ait certaines relations fallacieuses et/ou la présence d'endogénéités qui inciteraient à la prudence pour interpréter ces résultats, il semble bien que la route vers le bonheur durable emprunte d'avantage le chemin du capital social que celui de la croissance économique. Cette thèse semble au moins être valable pour les pays développés, qui représentent la majorité de notre échantillon.

L'article est organisé comme suit : la section 2 expose les données, alors que la section 3 aborde l'aspect méthodologique. La section 4 présente les résultats et la section 5 la conclusion.

2. Données

Les pays présents dans notre échantillon sont ceux pour lesquels nous disposons de séries chronologiques sur le capital social, et ces derniers sont peu nombreux. Nos principales sources d'information sont les bases de données du WVS/EVS (*World Values Survey / European Values Study*) et du ESS (*European Social Survey*). Lors de l'analyse de la relation des variations entre capital social, PIB et bien-être subjectif à long terme, nous avons utilisé les données du WVS/EVS. Pour l'étude à moyen et court terme nous avons opté pour les données de l'ESS.

2.1 *World Values Survey* et *European Values Study*

La base de données WVS/EVS offre un large recueil d'enquêtes réalisées dans plus de 80 pays représentant ensemble plus de 80% de la population mondiale. Cette base de données fournit des informations sur les variables économiques, sociales et culturelles, en

sondant des échantillons représentatifs à chaque fois. En particulier, la base de données recèle d'informations sur les « croyances individuelles en termes de politique, d'économie, de religion, de société, d'éthique, de finances personnelles, de famille, de relations sociales, de bonheur et de satisfaction ». Les informations ont été collectées lors de six périodes différentes (1980-84 ; 1989-93 ; 1994-99 ; 1999-2004 ; 2005-2007 ; 2008-2009) pour un total de plus de 400 000 observations couvrant une période d'une trentaine d'années.

Cependant, la présente étude se focalise sur un échantillon plus petit de 27 pays et regroupant un total de 169 000 observations. Cette restriction est due au nombre réduit de séries chronologiques incluant les variables évoquées précédemment et présentant donc un intérêt pour notre étude. L'horizon temporel à partir duquel nous parlons de long terme est de 15 ans.

Notre échantillon se limite à l'étude des pays pour lesquels au moins 3 études de données sont disponibles pour le bien-être subjectif et le capital social. Ce choix a été fait pour réduire les risques que les variables pertinentes soient influencées par des chocs liés à une vague en particulier ou des erreurs de mesures. Ce choix est un compromis entre n'utiliser que deux études, ce qui maximiserait le risque mentionné précédemment, et en utiliser quatre ou plus, ce qui réduirait considérablement notre échantillon.

De plus, notre échantillon ne comprend pas les économies de transition parce que lors des premières années de transition vers le capitalisme, le choc économique, culturel et institutionnel est si grand qu'il affecte vraisemblablement le bien-être subjectif bien au-delà de la façon dont il pourrait être influencé par le capital social ou le PIB. L'inclusion des données récoltées à l'aube de cette transition, qui ont de grandes chances d'être influencées par ces éléments perturbateurs, peuvent conduire à des



conclusions hasardeuses. Ainsi, le besoin d'étudier la relation de nos variables à travers le temps dans des conditions stables nous a obligé à exclure les économies de transition pour l'analyse à long terme.

Le bien-être subjectif dans le WVS/EVS est observé à travers la réponse à deux questions : la première porte sur le sentiment général de bonheur et la seconde porte sur la satisfaction de vie de la personne interrogée. Plus spécifiquement, la première variable dépend de la réponse à la question suivante « De façon générale, vous diriez que vous êtes 1. Très heureux ; 2. Plutôt heureux ; 3. Pas très heureux ; 4. Pas du tout heureux ». Cette variable a été codée pour que la réponse « très heureux » corresponde à la valeur la plus élevée, quatre, et que la catégorie « pas du tout heureux » corresponde à la valeur la plus faible, un.

La seconde mesure du bien-être subjectif est la satisfaction de vie. Cette variable est évaluée grâce à la question « De façon générale/Tout bien considéré, à quelle hauteur êtes-vous satisfait de votre vie en général ces derniers temps ? ». Les réponses possibles varient sur une échelle de 1 à 10, le 1 étant la plus petite valeur correspondant à « insatisfait » et la plus grande à « satisfait ».

Les deux variables proxy au bien-être subjectif (bonheur et satisfaction de vie) ne sont pas toujours évaluées lors d'une même série. Ainsi, notre analyse est basée sur des sous-ensembles de la base de données qui regroupent conjointement les deux variables de substitution du bien-être subjectif à la fois ainsi que celles du capital social. À l'inverse, la disponibilité des données mesurant le PIB n'a posé aucun problème.

Nous avons mesuré le capital social individuel en observant la réponse des participants quant à leur implication dans différents groupes et associations. Pendant les entretiens, les personnes étaient interrogées sur leur implication ou non en tant que membre d'un

certain groupe ou d'une certaine association. Les listes contenaient différents groupes religieux, culturels, sportifs, professionnels et bien d'autres types d'associations. Nous avons créé une variable dichotomique en prenant 1 comme valeur si la personne interrogée déclare faire partie d'au moins l'un de ces groupes ou associations et 0 dans le cas contraire.

Enfin, nous avons inclus les données traitant du PIB par habitant (moyenne de 2000\$) provenant des Indicateurs Mondiaux de Développement (World Development Indicators en anglais, WDI). De même, nous avons utilisé le logarithme du PIB pour prendre en considération la relation non linéaire entre le bien-être subjectif et le PIB (Easterlin et al., 2010 ; Sacks et al., 2010).

2.2 European Social Survey

Lors des calculs des variations à court et moyen termes, nous avons recours aux données ESS. Pour réduire l'horizon de temps de notre analyse nous pouvions en principe diviser notre période d'observation au niveau des données WVS/EVS en de sous-périodes plus courtes séparées par un certain laps de temps entre chaque vague. Cependant, dans notre échantillon WVS/EVS, le laps de temps entre deux plages de données est très irrégulier, allant de 1 à 14 ans. Par conséquent, pour les données WVS/EVS, il n'est pas possible d'attribuer les variations entre deux plages de données à l'horizon de temps (court, moyen ou long terme). Le fait d'avoir des données à intervalle régulier est le point clé nécessaire pour identifier quel horizon de temps est étudié par ces intervalles.

Ainsi, lors du calcul des variations à moyen et long terme, nous avons utilisé les données de l'ESS pour lesquelles l'horizon temporel ne dépassait pas 6 ans, période que l'on peut raisonnablement considérer comme moyen terme. De plus, il est possible de calculer les changements sur le court terme en divisant cette période de 6 années d'observations en

plusieurs sous-périodes, les plus courtes possibles, définies par l'intervalle de temps entre deux plages de données consécutives. Dans la base de données ESS, cette période est de 2 ans pour la quasi-totalité des pays. Nous avons ainsi divisé les séries chronologiques disponibles dans l'ESS en intervalles biannuels pour chaque pays et nous avons analysé les différences entre deux plages de données pour chaque variable séparément. Ces intervalles biannuels sont assez courts pour être considérés comme relevant du court terme.

Cependant, ce choix a un coût : l'ESS ne fait état d'activités associatives que pour 2 années (2002 et 2004), ce qui s'avère être trop peu pour nos objectifs, alors qu'elle présente des séries chronologiques au sujet de la confiance sociale sur toute la période. Cela nous oblige à considérer la confiance sociale comme élément de substitution au capital social dans l'ESS. Ce changement dans la mesure du capital social vient mettre en question la comparabilité des résultats à long terme avec ceux obtenus pour des durées plus courtes. Pour fournir la preuve au sujet de cette comparabilité des résultats nous avons vérifié la cohérence des estimations à moyen terme de l'ESS avec celles du WVS/EVS. Il est possible de faire des estimations à moyen terme avec le WVS/EVS à condition de garder dans l'échantillon uniquement les plages de données dont la durée est comprise en 3 et 6 ans. Cependant, ce test est relativement approximatif parce que le nombre d'observations aurait triplé si les enquêtes WVS/EVS étaient réalisées à intervalle régulier, par exemple tous les 5 ans. Le nombre d'observations n'augmente que légèrement lorsqu'on passe du long terme au moyen-terme, le nombre de pays diminuant de 27 à 19. Ainsi, l'échantillon de pays disponibles pour l'analyse à moyen-terme dans le WVS/EVS diffère quelque peu de celui utilisé pour l'analyse à long terme.

L'ESS (*European Social Survey* ou Enquête Sociale Européenne) a été réalisée pour la 1^{re} fois

en 2002 et depuis, elle a été conduite régulièrement tous les deux ans, en 2004, 2006 et 2008. L'ESS a été conçue pour observer l'interaction entre les institutions et les attitudes, les croyances et les comportements des Européens. Cette caractéristique fait de l'ESS une source d'information utile pour la présente étude puisqu'elle fournit des informations, parmi d'autres, au sujet du capital social et du bien-être pour un échantillon assez large de pays sondés à intervalle régulier au cours du temps. Cependant, du fait de sa dimension uniquement européenne, il fournit des informations sur un plus petit nombre de pays (à peu près 30) comparé au WVS/EVS.

On dénombre 24 pays dans l'échantillon actuel regroupant à peu près 153 800 observations. Ce dernier est constitué de pays d'Europe occidentale, d'économies de transition d'Europe de l'Est, de la Turquie et d'Israël. Dans le cas présent, nous avons inclus les économies en transition dans notre échantillon ESS parce que les premières enquêtes datent de plus de 10 ans après le choc institutionnel. Cette période est vraisemblablement assez longue pour minimiser l'importance de l'impact de la chute du socialisme sur nos variables. Enfin, nous avons éliminé la Bulgarie, Chypre, l'Italie, le Luxembourg et la Russie parce que ces pays n'ont été sondés qu'en 2002 et 2004, ce qui est insuffisant pour réaliser une étude à moyen-terme.

Comme pour le WVS/EVS, le questionnaire de l'ESS inclut des questions sur le bonheur et la satisfaction de vie. La formulation de la question sur la satisfaction de vie est identique à celle posée dans le WVS/EVS. La seule différence est que la réponse doit être donnée sur une échelle allant de 0 à 10 au lieu de 1 à 10 (0 signifiant « particulièrement insatisfait » et 10 signifiant « extrêmement satisfait »).

La formulation de la question sur le bonheur diffère légèrement de celle posée dans le



WVS/EVS (« de façon générale, à quel point diriez-vous que vous êtes heureux ? »), et les réponses possibles vont de 0 (« particulièrement malheureux ») à 10 (« particulièrement heureux »), au lieu de l'échelle de Likert allant de 1 à 4 dans le WVS/EVS.

Comme indiqué précédemment, dans l'ESS, la seule mesure disponible en lien avec le capital social pour toute la période étudiée est la confiance sociale. Plus précisément, la confiance est mesurée par les réponses à 3 questions. Les personnes interrogées évaluent leur perception au sujet de trois choses différentes : premièrement le degré de confiance que l'on peut attribuer à la plupart des personnes, deuxièmement le fait de savoir si les gens profitaient d'eux et enfin s'ils essayaient plutôt d'aider les autres ou de penser plutôt à eux. La réponse à chacune des 3 questions variait sur une échelle de 0 à 10, dans laquelle la valeur la plus basse correspondait au moins bon jugement et la plus grande au meilleur jugement.

Au vu des similitudes entre ces trois questions, que ce soit en termes de formulation ou de signification, nous avons mené une analyse des facteurs pour vérifier s'ils pouvaient ou non se substituer à un concept latent. Nous avons d'abord réalisé cette analyse sur l'échantillon global (voir Tableau D.14), et ensuite nous avons analysé l'échantillon par plage de données (voir Tableau D.15). Dans les deux cas, les coefficients de saturation semblent indiquer que les trois variables reflètent globalement le même concept fondamental que nous avons nommé confiance sociale. Ainsi, dans nos analyses régressives, nous avons utilisé l'indice de confiance sociale obtenu en réalisant la moyenne de ces facteurs d'analyse.

Finalement, nous avons utilisé la forme logarithmique du PIB par habitant (moyenne de 2000 dollars) provenant des Indicateurs de Développement Mondial (*World Development Indicators* en anglais).

3. Stratégie Empirique

Les précédents travaux empiriques traitant de la relation entre la croissance économique et le bien-être subjectif au cours du temps sont basés sur des régressions bivariées réalisées à partir de mesures globales du bien-être subjectif et des revenus par habitant (Stevenson et Wolfers, 2008 ; Sacks et al., 2010 ; Easterlin et Angelescu, 2009 ; Easterlin et al., 2010). Notre préoccupation première étant de s'interroger sur la relation entre le capital social et le bien-être subjectif au cours du temps, une stratégie qui vient naturellement à l'esprit est d'adopter la même approche bivariée, où, bien entendu, nous remplaçons le capital social par le PIB dans notre modèle de régression de référence (voir les Équations (3) et (4)). De plus, nous avons tenté d'exploiter le potentiel des séries chronologiques au sujet du capital social et du PIB pour prédire les variations du bien-être subjectif au cours du temps.

À partir de ces objectifs, nous avons développé notre stratégie empirique en trois parties : i) nous avons calculé les tendances des variables proxy du capital social, du PIB et du bien-être subjectif ; ii) nous avons réalisé des régressions bivariées des tendances du bien-être subjectif avec celles du capital social et celles du logarithme du PIB par habitant séparément. Dans le second cas, cette méthode a été utilisée pour reproduire, au sein de nos échantillons, ce qui a été réalisé lors de précédentes études sur la relation entre le bien-être subjectif et le PIB au cours du temps ; iii) nous avons réalisé des régressions trivariées du bien-être subjectif à partir des tendances du logarithme du PIB et du capital social pour justifier d'éventuelles corrélations hasardeuses.

Ce risque ne doit d'ailleurs pas être sous-estimé. En effet, les différents écrits traitant de la croissance économique et du capital social mettent en avant la relation vraisemblable entre ces deux notions sur plusieurs points (Knack et Keefer, 1997 ; Roth, 2009 ; Zak et

Knack, 2001). Par exemple, Putnam et al. (1993) ont montré que le capital social peut favoriser la croissance économique de plusieurs façons. Inversement, et depuis de nombreuses années, de nombreux articles montrent la diminution de capital social avec l'augmentation de la croissance économique (Polanyi, 1968 ; Hirsch, 1976) (voir aussi Bartolini et Bonatti (2008)). Ce qu'implique la potentielle relation entre PIB et capital social, c'est que les corrélations bivariées avec le bien-être subjectif peuvent être entachées de corrélations fallacieuses. Cependant, nos découvertes suite à notre analyse trivariée semble écarter cette éventualité.

3.1. Estimation des tendances

Nous avons calculé les tendances à court et long terme pour les différentes variables proxy du capital social et du bien-être subjectif par régression sur une variable temporelle contenant toutes les années durant lesquelles la variable d'étude a été mesurée (Easterlin et Angelescu, 2009 ; Easterlin et al., 2010). Les tendances sont calculées séparément pour chaque pays. Le coefficient de la variable temporelle donne une estimation moyenne de la variation annuelle pour la variable concernée.

Du fait de la variété du nombre d'indicateurs du capital social et du bien-être subjectif, notre méthodologie de régression varie selon la nature de la variable étudiée : dans le cas d'une variable dichotomique (i.e. l'appartenance à des groupes ou associations), nous avons opté pour un modèle probit avec des erreurs-types robustes sur les effets marginaux. L'équation qui en résulte est la suivante :

$$\Pr(\text{Proxy}_{ij}=1|\beta\Phi\text{ANNEE}_{ij})=\Phi(\beta_j.\text{ANNEE}_{ij}+\mu_{ij}) \quad (1)$$

Où Φ est la fonction de répartition d'une loi normale centrée réduite. L'indice j représente les différents estimateurs du capital social et du bien-être subjectif, tandis que le i correspond

aux individus. Les effets marginaux des coefficients sont ensuite calculés.

Dans le cas d'une variable dépendante ordonnée prenant des valeurs discrètes (i.e. sentiment de bonheur ou satisfaction dans la vie) il est conseillé d'appliquer des modèles probit ou logit ordonnés (Ferrer-i Carbonell, 2005). Cependant, il a été prouvé à maintes reprises que dans de telles circonstances, l'utilisation d'un modèle OLS équivaut à ces alternatives techniques en termes de signe et de signification des coefficients (Ferrer-i Carbonell et Frijters, 2004 ; Blanchflower, 2009). De plus, les modèles OLS possède un avantage important : ils permettent une comparaison directe entre variables explicatives issues de plusieurs régressions. C'est pourquoi nous avons opté pour le modèle OLS suivant :

$$\text{Proxy}_{ij}=\alpha+\beta_j\text{ANNEE}_{ij}+\mu_{ij} \quad (2)$$

La même équation est utilisée pour calculer la variation de l'index de confiance sociale (dans l'ESS) et du logarithme du PIB par habitant.

Lors des études précédentes, d'autres méthodes ont été mises en place pour calculer la croissance économique. Easterlin et Angelescu (2009) et Easterlin et al. (2010) ont utilisé le taux de croissance du logarithme du PIB, alors que Stevenson et Wolfers (2008) et Sacks et al. (2010) ont opté pour la différence entre le logarithme du PIB entre le début et la fin de la période. Les deux méthodes négligent quelque peu les variations du PIB entre le début et la fin de l'année dans les séries chronologiques. Le problème de ce choix est que l'information intermédiaire est mise de côté, augmentant ainsi les risques que la variation du PIB soit affectée par les biais de chaque plage de données dues aux chocs et/ou aux erreurs de mesure. Notre estimation de la variation annuelle du logarithme du PIB minimise ce risque parce qu'il prend en compte l'information intermédiaire.



Pour calculer les variations à court terme, nous avons découpé notre période d'observation en sous-périodes les plus petites possibles, définies par les intervalles entre deux plages de données consécutives (voir Section 2). Cet exercice est réalisable uniquement dans le cas des intervalles réguliers présents dans la base de données ESS. Dans ce cas, nous avons tout simplement calculé la variation de la variable étudiée dans l'intervalle déterminée par deux plages consécutives.

De plus, il est admis que le bien-être subjectif est influencé par de nombreuses variables macro et micro économiques qui peuvent affecter le lien entre les variables étudiées (voir, par exemple, Di Tella et MacCulloch, 2008).

Pour tester la solidité de nos estimations face à la confusion induite par ces facteurs, nous avons estimé les variations en incluant également toute une panoplie de variables sociodémographiques de contrôle. Parmi elles, l'âge, l'âge au carré, le genre, le statut marital, la situation professionnelle et le nombre d'années de scolarité.

Les variations de nos variables à long, moyen et court terme ont été calculées en appliquant l'équilibre initial fourni par le WVS/EVS ou l'ESS.

3.2 Analyses bivariées et trivariées

Pour vérifier la corrélation entre les variations du bien-être subjectif et du capital social ou du PIB à, respectivement, long, moyen et court terme nous avons réalisé des régressions linéaires bivariées avec de fortes erreurs-types. Nous avons considéré les deux modèles suivants :

$$SWB_j^{tendance} = \alpha + \beta.CS_j^{tendance} + \mu_j \quad (3)$$

$$SWB_j^{tendance} = \alpha + \beta.lnGDP_j^{tendance} + \mu_j \quad (4)$$

Où SWB_{trend} , SC_{trend} et $lnGDP_{trend}$ correspondent aux variations prévues du bien-être subjectif, capital social et PIB calculé auparavant ; μ désigne le terme d'erreur et l'indice j renvoie aux différents pays. Pour permettre la comparaison des coefficients au sein des modèles de régression, nous avons utilisé des variables standards. Ces dernières sont standardisées en leur retirant d'abord leur moyenne et les divisant ensuite par leur écart type.

Il faut bien noter que notre méthode est différente de celle utilisée par Easterlin et ses collègues. Leur méthode a été de mesurer les variations à court terme du bien-être subjectif et du logarithme du PIB et de la considérer comme « l'écart de la valeur actuelle par rapport à la valeur tendancielle à chaque instant », définissant ainsi le court terme comme un écart aux tendances à long terme. Contrairement à Easterlin et ses collègues, notre méthode nous permet de comparer directement les coefficients à court terme avec ceux à long terme des Équations (3)-(5).

Pour écarter l'éventualité selon laquelle nos régressions bivariées sont le résultat de corrélations fallacieuses, nous avons également réalisé différentes régressions trivariées pour lesquelles nous avons mis en lien les variations du bien-être subjectif avec celles du capital social en même temps que celles du PIB. Par conséquent, nous avons testé le modèle linéaire comprenant de fortes erreurs-types qui apparaît comme une équation trivariée :

$$(5) \quad SWB_j^{tendance} = \alpha + \beta_1.lnGDP_j^{tendance} + \beta_2.CS_j^{tendance} + \mu_j$$

Où l'unique différence avec l'Équation (3) est qu'elle comporte une troisième donnée prenant en compte les variations du logarithme du PIB. Enfin, nous avons testé la validité des résultats découlant de l'Équation (5) en utilisant les

tendances calculées en contrôlant les variables individuelles et sociodémographiques.

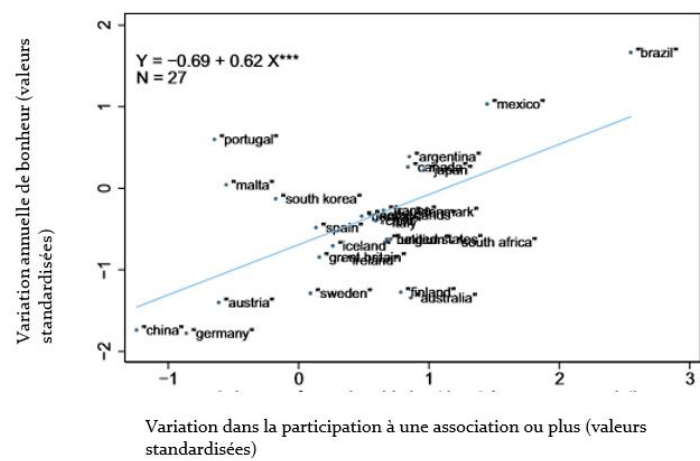


Figure 1a. Corrélation long-terme entre le sentiment de bonheur et le capital social

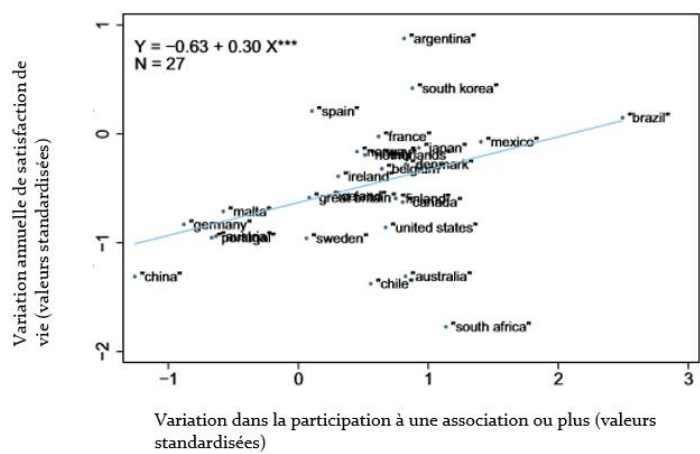


Figure 1b. Corrélation long-terme entre le sentiment de satisfaction de vie et le capital social

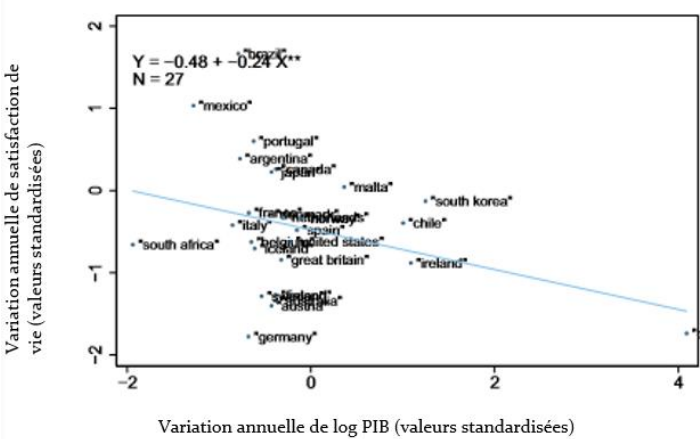


Figure 2a. Corrélation long-terme entre le sentiment de bonheur et le log PIB

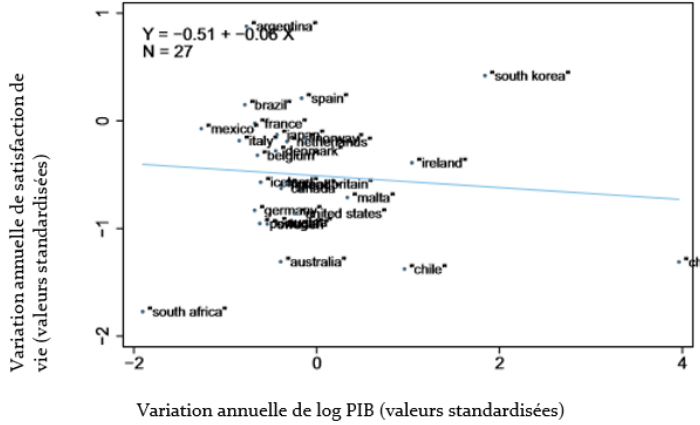


Figure 2b. Corrélation long-terme entre le sentiment de satisfaction de vie et le log PIB

4. Résultats

4.1 À long terme (15 ans)

À long terme, les variations de satisfaction de vie et de bonheur sont fortement et positivement corrélées aux évolutions du capital social (voir Graphiques 1a et b). L'augmentation d'une unité d'écart type au niveau des variations de l'appartenance à un groupe correspond à une augmentation de 0,62 point dans l'évolution du bonheur et de 0,30 point dans la variation de la satisfaction dans la vie.

Les Graphiques 2a et b nous montre que lorsque l'on remplace le capital social par le PIB, les évolutions à long terme ne sont pas corrélées à celles de la satisfaction dans la vie, et elles sont significativement et négativement corrélées à celles du bonheur.

Tableau 1. Régressions tridimensionnelles des tendances des proxys du bien-être subjectif sur les tendances du capital social et du PIB (variables standardisées)

	Bonheur	Satisfaction de vie
Participation à un groupe ou une association	0.608** (2.19)	0.330** (3.58)
Log PIB	-0.0100	0.0447



	(-0.07)	(0.35)
Constante	-0.690** (-3.88)	-0.634* (-6.87)
Observations	27	27
R2 ajusté	0.302	0.087

t statistiques entre parenthèses

*P<0.10

**P<0.05

*** p<0.001

Les résultats découlant de l'analyse trivariée viennent grandement confirmer la conclusion de l'analyse bivariée (voir Tableau 1). L'ampleur et l'importance des coefficients du capital social restent similaires à ceux obtenus suite à l'analyse bivariée. La seule exception concerne la corrélation négative à long terme entre le bonheur et le PIB, qui s'avère être non-significative.

Selon Stevenson et Wolfers (2008), les échantillons de plusieurs pays du WVS/EVS ne sont pas représentatifs de la population totale. Cependant, comme indiqué en G, nos résultats sont robustes pour les autres pays. Et ils le sont également pour tous les résultats obtenus suite à l'étude avec les variables sociodémographiques de contrôle.

Ce qu'il faut retenir de l'analyse à long terme est que le capital social est un bon prédicteur du bien-être subjectif. En ce qui concerne le PIB, nos résultats vont dans le sens du paradoxe d'Easterlin.

4.2 À moyen terme (3 à 6 ans)

Easterlin et Angelescu (2009) et Easterlin et al. (2010) affirment que le lien entre le bien-être subjectif et le PIB varie si l'on recentre le débat sur des périodes plus courtes.

Les résultats sur le lien entre le bien-être subjectif et le capital social varient-ils également si l'on se place à plus court terme ? Nous avons tenté de répondre à cette question en concentrant notre analyse plutôt sur le moyen et le court terme plutôt que sur le long

terme. Pour les raisons déjà évoquées dans la Section 2, nous avons commencé par une analyse des données de l'ESS avant de nous pencher sur la base de données WVS/EVS pour donner une analyse approximative de la comparabilité des résultats en utilisant différentes mesures du capital social.

En ce qui concerne nos estimations à moyen terme, l'écart observé entre les premières et les dernières données disponibles est d'au moins 6 ans pour la plupart des pays de l'échantillon. Pour l'Autriche, l'Estonie, la Slovaquie et l'Ukraine, nous ne possédons que 3 plages de données sur les quatre normalement disponibles. Pour ces pays, l'intervalle de temps maximum est de 4 ans.

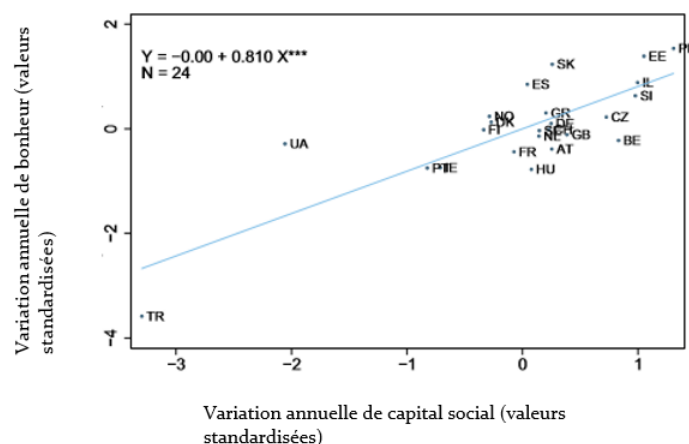


Figure 3a. Corrélation long-terme entre le sentiment de bonheur et le capital social

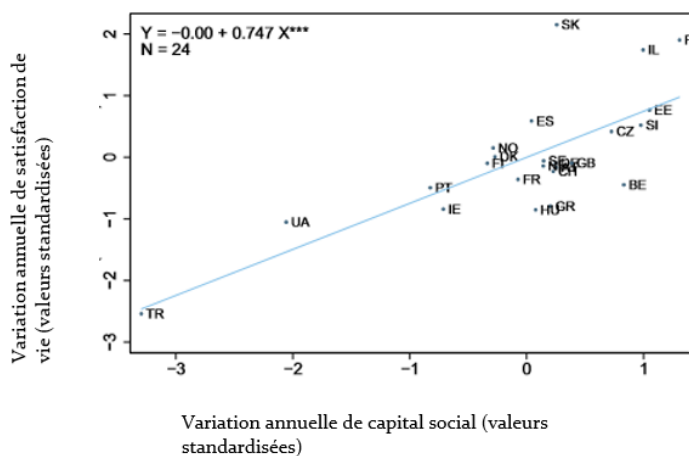


Figure 3b. Corrélation long-terme entre le sentiment de satisfaction de vie et le capital social

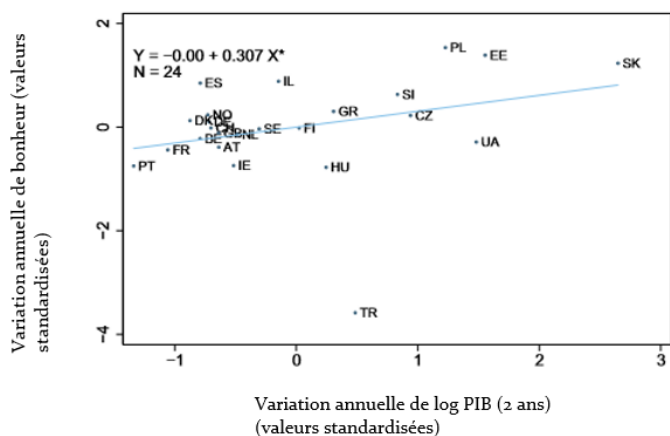


Figure 4a. Corrélation long-terme entre le sentiment de bonheur et log PIB

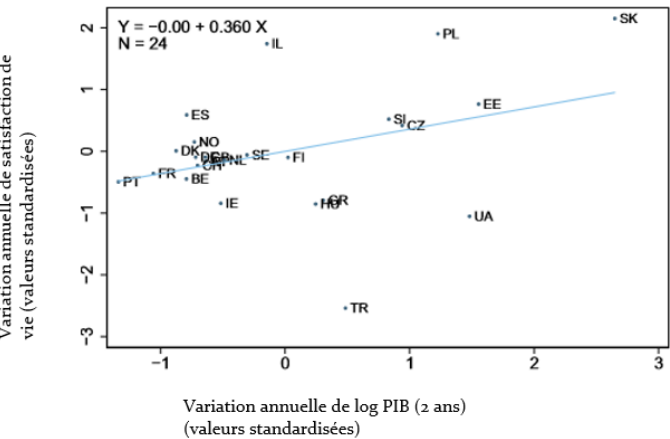


Figure 4b. Corrélation long-terme entre le sentiment de vie et log PIB

À moyen terme, nous avons trouvé qu’il existait une corrélation bivariée positive entre les variations du bien-être subjectif et l’indice de confiance sociale. Les Graphiques 3a et b résument graphiquement ce résultat.

Les coefficients sont significatifs pour les régressions réalisées pour la satisfaction de vie et le bonheur. Une variation d’une unité de l’écart type de l’indice de confiance sociale correspond à une augmentation de 0,81 point et de 0,75 point respectivement dans la variation du bonheur et de la satisfaction dans la vie. La position de la Turquie dans le diagramme de dispersion, qui apparaît comme une observation aberrante, peut jeter un certain doute sur le fait que l’inclusion de ce pays est à l’origine de nos résultats. Pourtant, ce n’est pas le cas. Même si l’on ne prend pas en compte la

Turquie, les coefficients restent importants et significatifs.

En ce qui concerne le PIB, les Graphiques 4a et b montrent que le coefficient du PIB devient positif et peu signifiant pour le bonheur, alors qu’il reste insignifiant pour la satisfaction dans la vie.

Tableau 2. Régressions tridimensionnelles des changements de variations en bien-être subjectif sur les indexes de confiance social et de PIB (variables standardisées)

	Bonheur	Satisfaction de vie
Indexe de confiance sociale	0.797*** (4.03)	0.731*** (8.06)
Variations en log PIB (2 ans)	0.568*** (4.69)	0.323*** (4.73)
Constant	-7.96 e -10 (-0.00)	5.56 e -10 (0.00)
Observations	24	24
R2 ajusté	0.702	0.630

t statistiques entre parenthèses

*P<0.10
 **P<0.05
 *** p<0.001

Ce dernier coefficient s’avère être significatif (à 10%) dans nos régressions trivariées, lorsque l’importance du coefficient du bonheur augmente de 5%. Les deux coefficients conservent une importance similaire à celle observée lors de l’analyse bivariée (voir le Tableau 2).



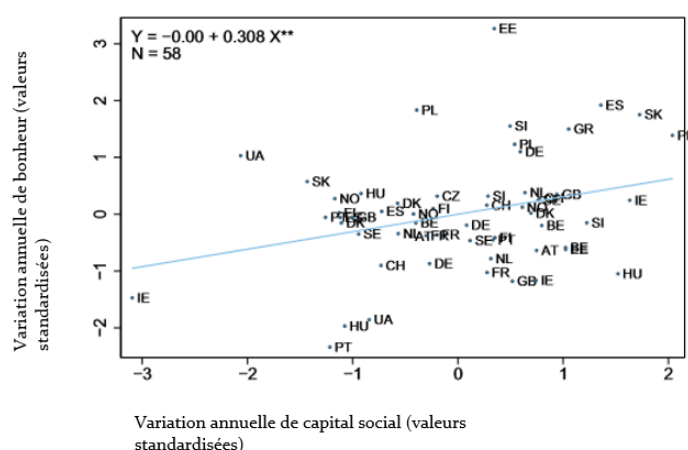


Figure 5a. Corrélation entre les changements court terme de bonheur et de capital social

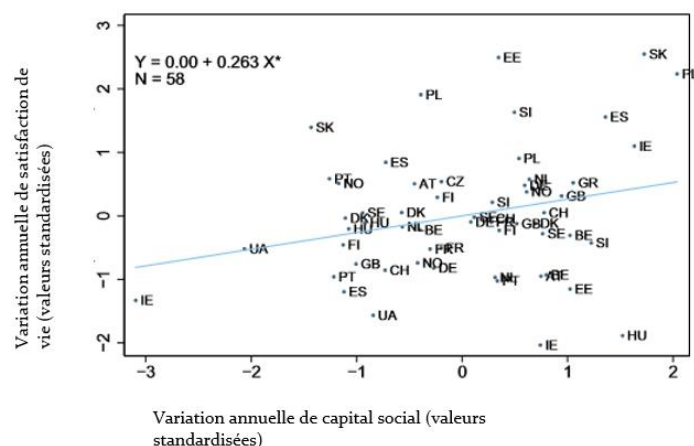


Figure 5b. Corrélation entre les changements court terme de satisfaction de vie et de capital social

Lorsque l'on prend en compte les variations du capital social, les analyses trivariées confirment les résultats des régressions bivariées, que ce soit pour l'ampleur des coefficients (0,79 pour le bonheur et 0,73 pour la satisfaction dans la vie) ou pour leur forte importance.

Les coefficients du capital social s'avèrent être non seulement plus de 2 fois plus importants que ceux du PIB mais aussi plus significatifs d'un point de vue statistique. Il est intéressant de noter que l'ampleur mais aussi l'importance des coefficients du capital social et du logarithme du PIB sont similaires lors des régressions sur le bonheur et la satisfaction dans la vie.

Ces résultats restent valables lorsque l'on exclut les pays comme la Turquie de notre échantillon. Néanmoins, dans ce cas, l'importance des coefficients est moindre, mais cela est probablement dû à la taille réduite de l'échantillon (16 pays).

De plus, les liens que nous avons établis sont confirmés par l'analyse à moyen terme que nous avons réalisée en utilisant les activités associatives comme mesure du capital social et la base de données WVS/EVS (voir Tableau 3). La principale différence dans le cas présent concerne la satisfaction dans la vie puisqu'ici, le coefficient du capital social est non significatif. Cependant, de précédentes études ont remis en question la fiabilité des données sur la satisfaction de vie présentes dans le WVS/EVS (Stevenson et Wolfers, 2008). Mais les chiffres sur le bonheur sont en adéquation avec ceux de l'ESS : les évolutions des activités associatives sont positivement et significativement corrélées à celles du bonheur et la croissance économique devient plus pertinente. Dans le dernier cas, le coefficient demeure non significatif, mais sa valeur augmente fortement et la borne inférieure de l'intervalle de confiance n'est que faiblement négative. Les résultats énoncés restent fiables même avec l'inclusion des variables individuelles et sociodémographiques de contrôle.

En conclusion, les résultats à long et moyen terme ne diffèrent pas en ce qui concerne le capital social, qui se présente donc comme un bon prédicteur du bien-être subjectif dans les deux cas. Nos résultats varient pour le PIB, dont la capacité prédictive n'est fiable que pour l'analyse à moyen terme.

4.3. À court terme (2 ans)

L'image dépeinte par les analyses à long et moyen terme mettant en avant les corrélations faibles voire inexistantes entre les variations du bien-être subjectif et du PIB et les liens forts entre bien-être subjectif et capital social, est

complètement remise en question par l'analyse à court terme.

Les données de l'ESS nous ont permis de réduire la longueur de nos plages de données pour pouvoir se focaliser sur les liens entre nos variables étudiées lors des variations biannuelles.

Les Graphiques 5a et b montrent qu'à court terme le bonheur, au même titre que la satisfaction dans la vie, est positivement et significativement corrélé à l'indice de confiance sociale. Il est important de souligner que l'importance et l'ampleur des coefficients de confiance sociale sont bien plus faibles et moins significatifs que lors de l'analyse à moyen terme, que ce soit pour les régressions du bonheur ou de la satisfaction dans la vie.

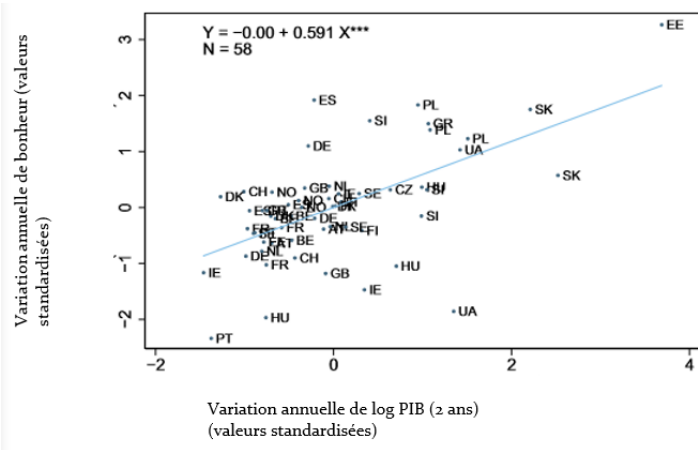


Figure 6a. Corrélation entre les changements court terme de bonheur et de log PIB

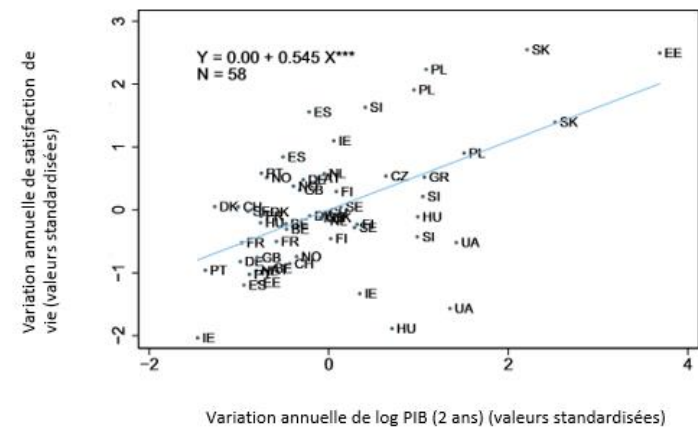


Figure 6b. Corrélation entre les changements court terme de satisfaction de vie et de capital social

Les Graphiques 6a et b nous apportent la confirmation des résultats obtenus précédemment dans différentes études. À court terme, les variations du bien-être subjectif, évalué à travers le bonheur ou la satisfaction dans la vie, sont largement et significativement corrélées aux variations à court terme du PIB. Les coefficients sont particulièrement élevés au seuil de significativité de 1% : une augmentation d'un point au niveau de l'écart type du logarithme du PIB conduit à une augmentation de 0,59 point au niveau du bonheur et de 0,54 au niveau de la satisfaction dans la vie.

En somme, l'analyse bivariée nous amène à penser que lorsque l'on écourte la période étudiée, la corrélation entre bien-être subjectif et capital social s'affaiblit. Mais d'autre part, la corrélation entre bien-être subjectif et PIB est fortement renforcée.

Les régressions trivariées viennent conforter ce résultat. Dans le Tableau 4, la première colonne montre l'importance des coefficients, positifs, du capital social et du PIB. Contrairement à ce que l'on observe lors de nos analyses à plus court terme, le coefficient du logarithme du PIB est presque 2 fois plus élevé que celui du capital social. L'augmentation d'un point de l'écart type du logarithme du PIB entraîne une augmentation de 0,57 point du bonheur, tandis que les variations de la confiance sociale ne sont associées qu'à une augmentation de 0,25 point. Ce résultat est encore plus frappant si l'on regarde la deuxième colonne du Tableau 4. En effet, lors des régressions sur les variations de la satisfaction dans la vie avec celles respectivement du capital social et du PIB, le coefficient de confiance sociale n'est pas significatif, bien que positif, alors que le coefficient du PIB reste particulièrement important (0,52) et significatif à 1%.

Pour résumer, nous avons pu prouver que les variations du capital social au cours du temps, calculées à travers l'appartenance à un groupe



et la confiance sociale, sont de forts prédicteurs de l'évolution du bien-être subjectif. Cependant, ce lien diminue lorsque l'on réduit l'horizon temporel, c'est à dire lorsque l'on passe d'une perspective à moyen ou long terme à un horizon à plus court terme. Lorsque l'on étudie les évolutions sur une période de 15 ans ou plus, les changements du capital social sont fortement corrélés avec le bien-être subjectif, alors que la croissance économique ne possède aucun pouvoir prédictif notable, comme l'ont très justement souligné Easterlin et ses collègues.

La valeur et les différents niveaux d'importance des coefficients sont extrêmement stables lorsque l'on passe d'un modèle à l'autre et que l'on suit un modèle bien établi : en passant d'une perspective à moyen terme vers un horizon à court terme, les coefficients de variation du capital social sont pratiquement divisés par 3. De la même façon, les coefficients du PIB sont eux doublés. En d'autres termes, nos résultats nous amènent à penser qu'à court terme, les fluctuations du PIB sont intimement liées à celles du bonheur. Cependant, ce lien s'atténue à moyen-terme, jusqu'à disparaître à long terme. Ces résultats restent valables lorsqu'on inclut les variables sociodémographiques de contrôle.

CONCLUSIONS

De nombreuses publications au niveau micro économique viennent appuyer l'idée selon laquelle le capital social est corrélé au bien-être subjectif. Néanmoins, l'existence d'une corrélation sectionnelle n'implique pas forcément l'existence d'une corrélation entre les différentes évolutions. Le capital social est-il également un prédicteur du bonheur au cours du temps ? Les différentes études se focalisent en général sur la relation temporelle entre PIB et bonheur, mais ne passe que très rapidement sur la question du capital social. Le but de notre recherche est de comparer les évolutions du

PIB et du capital social comme prédicteurs des évolutions du bien-être subjectif. Plus précisément, nous avons réalisé des régressions bivariées et trivariées des évolutions du bien-être subjectif avec celles du capital social et/ou du PIB, en utilisant une méthodologie semblable à celle utilisée par Stevenson et Wolfers (2008), Sacks et al. (2010), Easterlin et Angelescu (2009) et Easterlin et al. (2010). Nous avons analysé trois horizons temporels différents : le long, le moyen et le court terme.

Pour l'étude à long terme, notre source d'information est le WVS/EVS et en ce qui concerne le moyen et le court terme, nous avons utilisé les données de l'ESS. Ces bases de données fournissent des séries chronologiques comparables sur le capital social et le bien-être subjectif pour de nombreux pays du monde (WVS/EVS) ou d'Europe (ESS). L'une des limites majeures de notre étude est le manque de séries chronologiques concernant le capital social. Les bases de données disponibles nous ont permis de travailler uniquement sur deux mesures du capital social : les activités associatives et la confiance. En particulier, nous avons dû grandement nous appuyer sur l'activité associative moyenne comme mesure du capital social, alors que dans l'ESS nous avons établi un indice de confiance sociale basé sur les réponses aux trois questions portant sur la loyauté, l'honnête et la générosité. En d'autres mots, les limites des séries chronologiques au sujet du capital social ne nous permettent pas de considérer les mêmes mesures sur le long terme d'une part et sur le moyen et court terme d'autre part. Cependant, on peut noter que les corrélations à moyen terme entre l'activité associative et le bien-être subjectif au sein du WVS/EVS confirment les résultats découlant des études réalisées à partir de l'ESS sur la confiance sociale et le bien-être subjectif. Enfin, dans chacune des bases de données, le bien-être subjectif peut être évalué à travers le bonheur et la satisfaction dans la vie.

Nos résultats suggèrent que l'importance de l'horizon temporel de l'analyse est cruciale. Nous avons constaté que les évolutions du bien-être subjectif à long terme (15 ans) et moyen terme (6 ans) peuvent être en grande partie prédites par les évolutions des substituants du capital social. Néanmoins, à court terme (2 ans), le capital social semble avoir une importance moindre. En effet, les variations à court terme du capital social ne permettent de prévoir qu'une faible part des variations du bien-être subjectif, si l'on compare à l'analyse réalisée à moyen terme. Les coefficients s'avèrent être jusqu'à 3 fois plus faibles et moins significatifs que ceux de l'analyse à moyen terme. Le PIB suit le chemin inverse par rapport aux substituants du capital social : c'est à dire que la corrélation du PIB avec le bien-être subjectif est faible à moyen terme mais forte à court terme. En effet, les coefficients trouvés suite aux régressions réalisées à court terme sont presque deux fois plus importants et plus significatifs que ceux de l'analyse à moyen terme. De plus, la corrélation entre le PIB et le bien-être subjectif est deux fois plus importante que celle entre le PIB et la confiance sociale, alors qu'à moyen terme, ce rapport s'inverse. Lorsque l'on se place à long terme, nos résultats viennent confirmer le paradoxe d'Easterlin : la croissance économique ne conduit pas à une augmentation du bien-être. Nos résultats sont robustes et invariables à des valeurs aberrantes et à l'ajout de variables sociodémographiques de contrôle dans l'étude des tendances.

En théorie, il est possible que nos résultats ne dépendent pas des corrélations entre les différentes tendances, mais de variations aléatoires des personnes sondées à l'origine des relations entre bien-être subjectif et capital social. Par exemple, l'échantillon choisi lors d'une année peut apporter des résultats plus positifs que celui choisi l'année suivante. Cette positivité se manifesterait non seulement en termes de niveau moyen de bien-être subjectif,

mais aussi en termes de niveau moyen de capital social qui serait alors plus élevé. Il y aurait alors un double impact sur nos corrélations. De l'autre côté, le PIB est mesuré en utilisant une autre source d'informations, et n'est donc pas assujéti au problème précédemment cité. Ainsi, la méthode utilisée se trouve biaisée dans le sens d'une plus forte relation entre capital social et bien-être subjectif qu'entre PIB et bien-être subjectif. Cependant, il n'y a aucune raison de croire que cet éventuel biais soit plus marqué à long terme qu'à court ou moyen terme. Autrement dit, ce biais n'invalide pas notre étude puisqu'il n'a pas d'influence sur nos principaux résultats qui portent sur les différences entre les différents horizons temporels étudiés.

En bref, le lien entre bien-être subjectif et PIB tend à disparaître au cours du temps. Inversement, le lien entre le capital social et le bien être semble se tisser progressivement au cours du temps. Ce résultat est compatible avec l'idée selon laquelle le revenu est sujet à l'adaptation et aux comparaisons sociales et avec celle selon laquelle, à l'inverse, le capital social n'est pas assujéti à ces phénomènes.

BIBLIOGRAPHIE

Abdallah, S., Thompson, S., Marks, N., (2008). Estimating worldwide life satisfaction. *Ecol.Econ.* 65, 35-47.

Abdallah, S., Mahony, S., Marks, N., Michaelson, J., Seaford, C., Stoll, L., Thompson, S., (2011). *Measuring Our Progress*. New Economics Foundation, London.

Allison, P., (2001). *Missing Data*. SAGE University Paper 136.

Bartolini, S., (2014). *Manifesto for Happiness: Shifting Society From Money to Well-being*. Pennsylvania University Press, (forthcoming).

Bartolini, S., Bonatti, L., (2008). Endogenous growth, decline in social capital and expansion



- of market activities. *J. Econ. Behav. Organ.* 67 (3), 917–926.
- Bartolini, S., Bilancini, E., Pugno, M., (2013). Did the decline in social connections depress Americans' happiness? *Soc. Indic. Res.* 110, 1033–1059.
- Becchetti, L., Pelloni, A., Rossetti, F., (2008). Relational goods, sociability and happiness. *Kyklos* 61, 343–363.
- Becchetti, L., Giachin Ricca, E., Pelloni, A., (2009). The 60es turnaround as a test on the causal relationship between sociability and happiness. *Econometrica Working Papers* wpo7, Econometrica.
- Blanchflower, D.G., (2009). International evidence on well-being. Measuring the Subjective Well-being of Nations: National Accounts of Time Use and Well-being. *National Bureau of Economic Research, Inc.*, p. 155–226 (NBER Chapters).
- Blanchflower, D., Oswald, A., (2008). Is well-being U-shaped over the life cycle? *Soc. Sci. Med.* 66, 1733–1749.
- Bruni, L., Stanca, L., (2008). Watching alone: relational goods, television and happiness. *J. Econ. Behav. Organ.* 65 (3–4), 506–528.
- Clark, A., (2014). Happiness, habits and high rank: comparisons in economic and social life. In: Bartolini, S., Bruni, L., Porta, P. (Eds.), *Policies for Happiness*. Oxford University Press (forthcoming).
- Clark, A.E., Georgellis, Y., (2013). Back to baseline in Britain: adaptation in the British Household Panel Survey. *Economica* 80, 496–512.
- Clark, A., Frijters, P., M.A., S., (2008). Relative income, happiness and utility: an explanation for the Easterlin paradox and other puzzles. *J. Econ. Lit.* 46 (1), 95–144.
- Deaton, A., (2008). Income, health, and well-being around the world: evidence from the Gallup World Poll. *J. Econ. Perspect.* 53–72.
- Di Tella, R., MacCulloch, R., (2008). Gross national happiness as an answer to the Easterlin paradox? *J. Dev. Econ.* 86 (1), 22–42.
- Di Tella, R., MacCulloch, R., Oswald, A., (2001). Preferences over inflation and unemployment: evidence from surveys of happiness. *Am. Econ. Rev.* 91 (1), 335–341.
- Di Tella, R., Haiklen-De New, J., MacCulloch, R., (2010). Happiness adaptation to income and to status in an individual panel. *J. Econ. Behav. Organ.* 76, 834–852.
- Diener, E., Tov, W., (2012). National accounts of well-being. *Handbook of Social Indicators and Quality of Life Research*. Springer, p. 137–157.
- Diener, E., Sandvik, E., Seidlitz, L., Diener, M., (1993). The relationship between income and subjective well-being: relative or absolute? *Soc. Indic. Res.* 28, 195–223.
- Dolan, P., Peasgood, T., White, M., (2008). Do we really know what makes us happy? A review of the economic literature on the factors associated with subjective well-being. *J. Econ. Psychol.* 29, 94–122.
- Duesenberry, J., (1949). *Income, Savings and the Theory of Consumer Behaviour*. Harvard University Press, Cambridge, MA.
- Easterlin, R.A., (1974). Does economic growth improve the human lot? Some empirical evidence. In: David, P.A., Reder, M. (Eds.), *Nations and Households in Economic Growth*. Academic Press, Palo Alto, New York, p. 89–125.
- Easterlin, R.A., Angelescu, L., (2009). Happiness and growth the world over: time series evidence on the happiness–income paradox. *IZA Discussion Papers* 4060. Institute for the Study of Labor (IZA).
- Easterlin, R.A., McVey, L.A., Switek, M., Sawangfa, O., Zweig, J.S., (2010). The happiness–income paradox revisited. *Proc. Natl. Acad. Sci.* 107, 1–6 (<http://www.pnas.org/content/early/2010/12/08/1015962107.full.pdf+html>).
- Falk, A., Knell, M., 2004. Choosing the joneses: endogenous goals and reference standards. *Scand. J. Econ.* 106 (3), 417–435.
- Ferrer-i Carbonell, A., 2005. Income and well-being: an empirical analysis of the comparison income effect. *J. Public Econ.* 89 (5–6), 997–1019.
- Ferrer-i Carbonell, A., Frijters, P., 2004. How important is methodology for the estimates of the

determinants of happiness? *Econ. J.* 114 (497), 641–659.

Frederick, S., Loewenstein, G., (1999). Hedonic adaptation. In: Kahneman, D., Diener, E. (Eds.), *The Foundations of Hedonic Psychology*. Russell Sage.

Frey, B., Stutzer, A., (2002). What can economists learn from happiness research? *J. Econ. Lit.* 40, 402–435.

Helliwell, J., (2001). *Social capital, the economy and wellbeing. The Review of Economic Performance: The Longest Decade: Canada in the 1990s*. Centre for the Study of Living Standards, Ottawa, Canada.

Helliwell, J., (2006). Well-being, social capital and public policy: what's new? *Econ. J.* 116, 34–45.

Helliwell, J., (2011). Institutions as enablers of wellbeing: the Singapore prison case study. *Int. J. Well-being* 1, 255–265.
<http://dx.doi.org/10.5502/ijw.vii2.7>.

Helliwell, J.F., Putnam, R.D., (2004). The social context of well-being. *Philos. Trans. R. Soc. Lond. Ser. Biol. Sci.* 359, 1435–1446.

Hirsch, F., (1976). *Social Limits to Growth*. Harvard University Press, Cambridge, Mass.

Inglehart, R.F., (2010). Faith and freedom: traditional and modern ways to happiness, in International differences in well-being. In: Diener, E., Kahneman, D., Helliwell, J. (Eds.), Oxford University Press, chapter 12, 2010, p. 351–397.

Kahneman, D., Krueger, A., (2006). Developments in the measurement of subjective wellbeing. *J. Econ. Perspect.* 20, 3–24.

Kahneman, D., Krueger, A.B., Schkade, D., Schwarz, N., Stone, A., (2004). Toward national well-being accounts. *Am. Econ. Rev.* 429–434.

Knack, S., Keefer, P., (1997). Does social capital have an economic payoff? A cross-country investigation. *Q. J. Econ.* 112, 1251–1288.

Layard, R., 2005. *Happiness: Lessons From a New Science*. New York: Penguin.

Layard, R., Mayraz, G., Nickell, S., (2009). Does Relative Income Matter? Are the Critics Right?

SOEPpapers on Multidisciplinary Panel Data Research 210. *The German Socio-Economic Panel (SOEP)*, DIW Berlin.

Lim, C., Putnam, R., (2009). *Praying alone is no fun: religion, social networks and subjective well-being*. Mimeo.

Meadows, D.H., Meadows, D.L., Randers, J., Behrens, W.W., (1972). *The Limits to Growth*. New York: Universe Books.

OECD, (2001). *The evidence on social capital. The Well-being of Nations: The Role of Human and Social Capital*. OECD, Paris, p. 39–63.

OECD, (2011). *How's life? Measuring Well-being*.

Polanyi, K., (1968). *The Great Transformation*. Boston: Beacon.

Powdthavee, N., (2010). *The Happiness Equation: The Surprising Economics of Our Most Valuable Asset*. Icon Books, London.

Putnam, R., (2000). *Bowling Alone: The Collapse and Revival of American Community*. Simon and Schuster.

Putnam, R., Leonardi, L., Nanetti, R., (1993). *Making Democracy Work: Civic Traditions in Modern Italy*. Princeton, New Jersey: Princeton University Press.

Rogers, S., Halstead, J., Gardner, K., Carlson, C., (2010). Examining walkability and social capital as indicators of quality of life at the municipal and neighborhood scales. *Appl. Res. qual. life* <http://dx.doi.org/10.1007/s11482-010-9132-4>.

Roth, F., (2009). Does too much trust hamper economic growth? *Kyklos* 62, 103–128.

Sacks, D.W., Stevenson, B., Wolfers, J., (2010). Subjective well-being, income, economic development and growth. *NBER Working Papers* 16441. National Bureau of Economic Research, Inc.

Schafer, J., (1997). *Analysis of Incomplete Multivariate Data*. Chapman and Hall/CRC, CRC Press Company.

Schafer, J., (1999). NORM: multiple imputation of incomplete multivariate data under a normal model. Technical Report. Version 2.



Schimmack, U., Krause, P., Wagner, G., Schupp, J., (2010). Stability and change of wellbeing: an experimentally enhanced latent state-trait-error analysis. *Soc. Indic. Res.* 95, 19–31.

Schneider, L., Schimmack, U., (2009). Self-informant agreement in well-being ratings: a meta-analysis. *Soc. Indic. Res.* 94, 363–376.

Schwarz, N., Strack, F., (1999). Reports of subjective well-being: judgmental processes and their methodological implications. In: Kahneman, D., E.D., Schwarz, N. (Eds.), *Wellbeing: The Foundations of Hedonist Psychology*. New York: Russell Sage Foundation.

Stevenson, B., Wolfers, J., (2008). Economic growth and subjective well-being: reassessing the Easterlin paradox. *NBER Working Papers* 14282. National Bureau of Economic Research, Inc.

Stiglitz, J., Sen, A., Fitoussi, J., (2009). *Report by the commission on the measurement of economic performance and social progress*. <http://www.stiglitz-sen-fitoussi.fr/en/index.htm>.

Stutzer, A., (2004). The role of income aspirations in individual happiness. *J. Econ. Behav. Organ.* 54 (1), 89–109.

Stutzer, A., Frey, B., (2012). Recent developments in the economics of happiness: a selective overview. *Recent Developments in the Economics of Happiness: A Selective Overview. IZA Discussion Paper*.

Van Reekum, C., Urry, H., Johnstone, T., Thurow, M., Frye, C., Jackson, C., Schaefer, H., Alexander, A., Davidson, R., (2007). Individual differences in amygdala and ventromedial prefrontal cortex activity are associated with evaluation speed and psychological well-being. *J. Cogn. Neurosci.* 19, 237–248.

Veblen, T., (1899). *The Theory of the Leisure Class*. New York: MacMillan.

Vemuri, A.W., Costanza, R., (2006). The role of human, social, built, and natural capital in explaining life satisfaction at the country level: toward a National Well-being Index (NWI). *Ecol. Econ.* 58, 119–133.

Wanous, J., Hudy, M., (2001). Single-item reliability: a replication and extension. *Organ. Res. Methods* 4, 361–375.

Zak, P., Knack, S., (2001). Trust and growth. *Econ. J.* 295–321.

À propos des auteurs

Stefano Bartolini est professeur d'économie politique et sociale à la faculté de Sienne et Lauréat du prix UNESCO Stein Rokkan pour les sciences sociales. Bartolini pointe le paradoxe d'une « société de l'avoir » dans laquelle l'accès aux biens de consommation est supposé nous rendre heureux alors même qu'il détériore sensiblement le lien social. Sans pour autant promouvoir la décroissance, Bartolini prône « la qualité de l'expérience relationnelle » afin de réconcilier croissance et bien-être, en s'appuyant sur un ensemble de propositions issues d'expériences encourageantes relatives aux domaines tels que l'éducation, la santé ou encore la politique de la ville.



Francesco Sarracino est économiste à Statec, l'office des statistiques du Luxembourg, et un membre associé du réseau scientifique du laboratoire de Recherche en comparaisons sociales, à la *Higher School of Economics* en Russie. Son travail consiste à identifier les politiques pour mettre la croissance économique compatible avec le bien-être des individus et le développement durable. Ses recherches se concentrent sur les pays développés et se basent sur des analyses infra et internationales.



Summary

What predicts the evolution over time of subjective well-being? We correlate the trends of subjective well-being with the trends of social capital and/or GDP. We find that in the long and the medium run social capital largely predicts the trends of subjective well-being. In the short-term this relationship weakens. Indeed, in the short run, changes in social capital predict a much smaller portion of the changes in subjective well-being than over longer periods. GDP follows a reverse path, thus confirming the Easterlin paradox: in the short run GDP is more positively correlated to well-being than in the medium-term, while in the long run this correlation vanishes.



Neil Thin

Sociologie positive et empathie appréciative : Histoire et perspectives¹

Traduit de l'anglais par Charles Sellen

RÉSUMÉ

Cet article explore les contributions de la sociologie (et des disciplines voisines telles que l'anthropologie, les politiques publiques et les études culturelles) aux travaux de recherche sur le bien-être depuis les Lumières jusqu'à ce jour. Les penseurs avant le 20^e siècle, dont les œuvres ont posé les bases des sciences sociales, prenaient le thème du bonheur au sérieux, comme un enjeu central de leurs recherches. Au cours du siècle dernier, les sociologues ont réalisé d'importantes contributions pour comprendre le bonheur, bien que l'absence de cette thématique des manuels, des encyclopédies et des colloques suggère qu'elle n'a jamais été centrale dans les courants dominants. Le rôle de la sociologie dans les recherches sur le bonheur pourrait être considérablement renforcé à travers des approches plus systématiques et explicites, en particulier suivant des méthodes qualitatives. Celles-ci se développeront sans doute prochainement, à mesure que la discipline converge avec les autres sciences sociales (notamment la psychologie et l'économie) qui ont déjà réalisé de grands progrès en convainquant le grand public et les responsables politiques qu'un sujet aussi évanescent que le bonheur puisse être analysé et évalué d'une manière à la fois éclairante et scientifiquement robuste. Une *focale bonheur* (« happiness lens ») est souhaitable si l'objectif

est de renforcer les contributions de la sociologie à la compréhension et à l'essor de sociétés harmonieuses et de vies épanouies. Cette focale pourrait compléter l'approche « pathologiste » avec une certaine « positivité », elle insisterait sur les efforts emprunts d'empathie pour respecter la subjectivité du moi, et viendrait promouvoir le holisme et l'analyse du cycle de vie.

MOTS-CLÉS

Bonheur, Bien-être, Progrès social, Empathie, Subjectivité, Positivité, Sciences sociales.

1. POSITIVITE, BIENS SOCIAUX ET BONHEUR SOCIAL

Parmi les chercheurs intéressés par les dimensions sociales du bonheur, il est devenu conventionnel ces dernières années de déplorer la faible contribution que les sociologues ont faite à l'étude du bonheur (Schuessler et Fisher, 1985; Abbott, 2006; Haller et Hadler, 2006; Kosaka, 2006; Veenhoven, 2008; Stebbins, 2009; Kroll, 2011; Bartram, 2012). Ces plaintes sont compréhensibles mais pas entièrement justifiées sans apporter davantage d'éclaircissements. La sociologie en général a certainement semblé réfractaire à faire du bonheur (ou des concepts connexes comme le bien-être, l'épanouissement et la qualité de vie) une thématique majeure et transverse, pas même un sous-domaine de spécialisation. Par contraste avec la psychologie, l'économie et la philosophie, les autres sciences humaines et sociales ont fait un écho limité à l'engouement public croissant pour les sciences du bonheur. La sociologie qualitative (comprise au sens large pour inclure l'anthropologie socioculturelle et les études culturelles) s'est

¹ Cet article est paru en 2014 sous le titre « Positive Sociology and Appreciative Empathy: History and

Prospects » dans la revue *Sociological Research Online*, 19 (2) 5

montrée particulièrement silencieuse sur le sujet du bonheur.

Dans les premières analyses systématiques des contributions de l'anthropologie aux études sur le bonheur, nous avons affirmé (Thin, 2005) que le romantisme et le relativisme moral partisan (anti-moderne ou anti-occidental, mais favorable à tous les autres courants culturels) a inhibé le développement de toute focale systématique sur le bonheur dans l'anthropologie du 20^e siècle. Dans une résurgence d'intérêt toute récente, quatre revues de littérature anthropologiques sur le bonheur se sont rapidement succédées (Corsin Jimenez, 2008; Mathews et Izquierdo, 2008; Berthon, 2009; Selin et Davey, 2012), mais de même qu'en sociologie, il reste un long chemin à parcourir avant que ne soit acceptée dans le milieu académique l'attention systématique à une expérience de vie positive.

Peu de temps après, Veenhoven (2006) a proposé d'appliquer cette même critique à la sociologie. On pourrait raisonnablement s'attendre à ce que l'anthropologie ait davantage de choses à dire sur le bonheur que la sociologie : bien que ces deux disciplines aient émergé de critiques déclinistes des maux de la modernité, de nombreux anthropologues étaient motivés plus positivement pour explorer le bonheur dans des contextes non occidentaux et préindustriels. Pourtant l'examen anthropologique sérieux du bonheur n'a jamais émergé au 20^e siècle et, malgré sa critique des carences de la sociologie du bonheur, Veenhoven a aussi prétendu que « les recherches sur la qualité de vie ont grandement bénéficié de la discipline sociologique », soulignant sa prééminence dans les travaux sur les indicateurs sociaux et dans les études sur le vieillissement épanoui, la psychologie du bien-être, la santé (Veenhoven, 2007, p.54). Le facteur clivant semble se trouver entre d'une part la sociologie quantitative (qui a apporté de nombreuses contributions explicites aux travaux sur le bonheur et la qualité de vie tout

au long du 20^e siècle) et d'autre part la sociologie qualitative (ethnographique, narrative, interprétative, analytique) et l'anthropologie, dont les contributions furent plus sporadiques et moins explicites. Depuis les années 1930, les sociologues quantitativistes occupent la place centrale du mouvement des indicateurs sociaux, qui en dépit de biais pathologiques initiaux a été au cœur de l'expansion contemporaine de la science du bonheur.

On peut présumer que tous les sociologues s'accorderaient à espérer que leur discipline contribue au bonheur et au progrès social. En dépit de débats au long cours sur la promotion wébérienne d'une science sociale libérée des jugements de valeur, on s'attend en général à ce que les sociologues aient des valeurs et soient socialement progressistes. Selon une définition récente : « pour le sociologue humaniste, la sociologie est l'étude des moyens de rendre le monde meilleur. Le fondement clé est que les gens comptent » (Du Bois et Wright, 2002, p.5). Ces auteurs affirment que la valeur centrale vers laquelle la sociologie devrait orienter ses efforts est « le bien-être humain [...] ce qui est bon pour les gens » (p.32). Même les sociologues qui ne pensent pas leurs travaux en termes « humanistes » conviendraient sûrement qu'il est important pour la sociologie d'apporter une forme de contribution à la compréhension et à la promotion du progrès. Et si « les gens comptent » véritablement, ils importent non seulement comme objets d'interrogation mais aussi (et surtout) comme des agents expérimentateurs subjectifs et des évaluateurs de leurs propres conditions de vie. Pourtant le bonheur, ou plus généralement le bien-être, semble être traité dans la plupart des écrits sociologiques ayant des implications politiques comme un sujet « de bon sens » ne méritant pas l'attention critique minutieuse dont bénéficient d'autres sujets (Bartram, 2012, p.16-17).



La plupart des sociologues conviendraient sans doute que l'approche pathologiste a prédominé jusqu'ici dans la culture de la sociologie moderne². La manière standardisée d'être « progressiste » en tant que sociologue est de souligner la souffrance et les vicissitudes sociales en espérant les alléger. Cette démarche pathologiste est bien sûr d'une importance vitale et bien intentionnée, et elle peut dessiner un chemin pour aider les gens à vivre adéquatement dans des sociétés décentes. Mais il y a des différences notables entre les standards minimaux et une qualité sociale véritablement bonne ; si nous souhaitons développer de meilleures sociétés, nous devons apprendre autant des bons exemples que des mauvais. Ainsi qu'Orwell l'écrivit dans son essai *Why Socialists Don't believe in Fun* [Pourquoi les socialistes ne croient pas au divertissement] (1943), « l'incapacité de l'humanité à imaginer le bonheur sauf sous la forme du soulagement, soit des efforts soit des douleurs, pose aux Socialistes un sérieux problème ».

Afin de poursuivre des objectifs fortement positifs, ou non minimalistes, la recherche socialement « positive » prend en considération les biens sociaux et la construction sociale du bonheur. Une attention systématique à la compréhension et à la promotion des biens sociaux (c'est-à-dire des qualités désirables d'une société véritablement bonne) demeure assez rare en sociologie et dans les politiques sociales appliquées. La recherche sociologique qui n'est pas neutre dans ses aspects descriptifs ou analytiques a eu tendance à étudier comment les processus sociaux et les institutions inhibent le bonheur. La sociologie, les disciplines abordant les politiques sociales ou le travail social, ainsi que l'anthropologie culturelle ont toutes été réticentes à développer

l'analyse systématique de la manière dont la société rend le bonheur possible (Thin, 2012, p. 8-9). La planification et la prise de décisions à portée sociale ont été conduites à l'échelle mondiale largement en l'absence de critères positifs de progrès social, et par conséquent sans un éventail transparent de critères pour fixer des objectifs, justifier des plans, ou évaluer des réussites (Herrmann, 2007; Thin, 2002).

Depuis les années 1990, la croissance rapide du mouvement de « psychologie positive » et l'émergence concomitante d'une communauté académique du bonheur ont été strictement confinés aux disciplines de la psychologie, de l'économie et (dans une moindre mesure) aux sciences de gestion et d'organisation. Etant donné l'essor rapide de l'attention portée au bien-être et aux biens sociaux positifs dans les médias, les politiques publiques et même la comptabilité nationale, il apparaît inévitable que les autres sciences sociales tracent à leur tour leurs propres voies pour s'intéresser « positivement » à la facilitation sociétale du bien-être.

Dans la rubrique « Qu'est-ce que la sociologie ? », le site Internet de la British Sociological Association [URL] indique dans la première phrase que : « la sociologie est l'étude de la manière dont la société est organisée et de la manière dont nous faisons l'expérience de la vie » [souligné par nous]. Ce propos est chargé de promesses pour la promotion d'une empathie humaniste. Cependant, dès les premières lignes le texte mentionne la pauvreté, la criminalité, les paniques morales, la déviance et le comportement antisocial comme des exemples indicatifs des phénomènes sociaux pris en considération. Cela donne l'impression d'une inquiétude plutôt qu'une empathie

² Le lecteur qui douterait de cela peut regarder quelques textes introductifs à la discipline, les résumés des thèmes de recherche des universitaires, ainsi que les listes de lecture communiquées aux étudiants, afin de mesurer non seulement la prépondérance de

thématiques manifestement pathologiques comme la criminalité, la pauvreté, l'exclusion sociale, mais également la manière dont des enjeux potentiellement positifs – comme le pouvoir, le genre, l'éducation, la santé, la santé mentale, la vie familiale – tendent à être traités sous un angle pathologique

appréciative et ouverte. Par contraste, l'American Sociological Association affiche une page « Qu'est-ce que la sociologie ? » qui évite scrupuleusement toute allusion à des pathologies sociales et sa ligne de conduite nous informe que la mission de l'ASA est de « servir le bien public ». Là encore cela appelle la positivité de manière prometteuse. Pourtant, la description de l'ASA [URL] n'inclut aucune mention d'aucun intérêt sur la manière dont les gens se sentent ou comment ils évaluent leurs vies et leurs sociétés. Cela confirme la perception de nombreux sociologues que l'expérience émotionnelle a été laissée orpheline d'une théorie sociologique (Hochschild, 1964, p.280; Williams et Bendelow, 1998: xv). Quel espoir y aurait-on de comprendre le bien public si l'on n'explore pas systématiquement les sentiments et les perceptions de la population ?

Comprendre ces deux tendances – la prédominance du pathologisme et l'étonnante négligence du point de vue des gens eux-mêmes sur leurs expériences – fournit la clé pour comprendre pourquoi si peu de sociologues trouvent un intérêt académique explicite dans l'étude du bonheur. Nous devons par conséquent explorer les voies suivant lesquelles, sans perdre les bénéfices importants du regard pathologiste et de l'objectivité scientifique, les sociologues pourraient aussi englober la positivité et l'empathie appréciative.

2. SOCIOLOGIE POSITIVE ET BONHEUR SOCIAL

Que pourrions-nous donc inclure dans une approche de « sociologie positive » ? Il y a eu deux sortes très différentes de propositions pour une nouvelle « sociologie positive » ces dernières années. En premier lieu, Liu a invité la discipline à devenir plus positive, dans le sens d'un optimisme confiant sur la capacité de la discipline à formuler des explications et des prédictions pertinentes (Liu, 1996). Devançant

les assertions formelles du mouvement de « psychologie positive », Liu n'a pas mentionné l'orientation de cette science positiviste revitalisée vers l'étude du bonheur. Elle confère au terme « positif » la signification d'une confiance dans les apports factuels à la connaissance, comme dans l'ouvrage *Cours de philosophie positive* (1853/2000) d'Auguste Comte. En bref, elle défend un retour au sens de « positif » tel que Comte l'a fait connaître, plutôt que dans le sens d'un bonheur, dont Comte prétendait qu'il était la finalité de cette science positiviste.

En 2009, Stebbins a lancé un appel en faveur de la sociologie positive depuis la sociologie du loisir, en se basant explicitement sur l'inspiration du mouvement de psychologie positive et définissant la nouvelle sous-discipline qu'il propose comme « l'étude de ce que les gens font pour organiser leurs vies de telle manière que celles-ci deviennent, en concomitance, fortement gratifiantes, satisfaisantes et épanouissantes (2009:xi). Cette signification nouvelle du terme « positive », post-1900, renvoie aux « biens » : les aptitudes, les processus sociaux, ou les choses qui nous sont bénéfiques. Le bonheur n'est pas le seul de ces biens. Il peut y avoir une valeur intrinsèque des « biens irréductiblement sociaux » tels que la justice, la paix, la sagesse collective et la solidarité (Taylor, 1990/1995). Si la sociologie positive devient à la mode, il est probable qu'émergent des travaux plus systématiques sur les biens communs essentiels, qui ne réduisent pas ceux-ci à leur rôle instrumental de facilitation du bonheur. Mais tous contribuent en effet au bonheur, et l'étude de la facilitation sociale du bonheur est un point de départ idoine pour commencer à promouvoir la sociologie positive. Stebbins appuie explicitement son effort pionnier en complément à l'approche « principalement centrée sur les problèmes » de la sociologie « dominante » (2009:xi).



2.3 Nous entendons ici démontrer que, bien que les contributions explicites de la sociologie au bonheur et les travaux sur la qualité sociale ont été jusqu'à présent principalement « positivistes » (fondés sur des enquêtes chiffrées et auto-administrées sur le bonheur, la satisfaction globale de sa vie [life satisfaction], et la satisfaction dans chacun des compartiments concrets de la vie [domain satisfaction]), la nouvelle sociologie positive devra impérativement promouvoir les approches qualitatives et interprétatives de la positivité. La sociologie positive met particulièrement l'emphasis soit sur les biens sociaux (c'est-à-dire sur les bonnes qualités sociales) soit sur le bonheur, ou sur les deux à la fois. La sociologie focalisée sur les méfaits ne peut être qualifiée de « positive » suivant cette définition, bien que cela n'implique pas bien entendu que la recherche sur les pathologies sociales ne soit pas vitale pour faciliter le progrès social.

Cet article se focalise sur la recherche sociologique sur le bonheur. Pour définir cela, il nous faut combiner deux éléments : une focale sociologique et une focale liée au bonheur. La focale sociologique suppose de porter attention aux contextes socioculturels – comment les institutions, les relations, les codes culturels, et l'apprentissage social influence le bonheur ou facilite l'expérience ou la compréhension du bonheur. Il s'agit là d'un prérequis minimum, et en ce sens il n'est pas nécessaire d'être sociologue pour adopter une perspective sociologique. Une définition plus ambitieuse insisterait sur l'application explicite de la théorie sociologique, par exemple en employant les concepts durkheimiens de solidarité, ou les concepts marxistes de classe ou d'aliénation dans l'analyse des facteurs sociaux affectant le bonheur.

Le « bonheur » a acquis une signification foncièrement psychologique liée au bien-être subjectif, englobant l'expérience de bons sentiments aussi bien qu'une autoévaluation

réflexive ou « cognitive » de la vie d'un individu, prise dans son ensemble. De nombreux chercheurs sur le bonheur avancent également que leurs travaux prennent en compte largement les bienfaits de la vie, dont les expériences psychologiques positives et les autoévaluations ne forment qu'une partie. Pour cette compréhension élargie, les mots de « bien-être » ou « épanouissement » sont moins susceptibles de porter à confusion. Il convient de distinguer quatre aspects de la « focale bonheur » : positivité, respect pour la subjectivité, holisme, et perspective de vie (ces quatre qualités ensemble résultant idéalement en une cinquième, appelée « transparence éthique ») (Thin, 2012). Parmi celles-ci, les deux premières sont les prérequis minimaux de base, et les deux suivants pourraient être vue comme des ajouts plus ambitieux. La totalité de ces facettes du bonheur sont en quelque sorte socialement construits et par conséquent deviennent des sujets appropriés pour l'enquête sociale (Baltatescu, 1998). Même les sentiments qui sont vécus dans l'intimité et « à l'état brut » sont compris et communiqués suivant des manières apprises d'autres personnes et de répertoires culturels.

La matrice présentée dans le tableau 1 est proposée en guise d'outil analytique simplifié pour appréhender la variété des engagements et intersections entre la sociologie et les études sur le bonheur. La « sociologie positive » tout entière ne se focalise pas sur le bonheur, puisqu'il est possible d'analyser les biens sociaux sans prendre en compte la dimension subjective. De plus, une large part de la recherche sociologique porte sur une subjectivité principalement pathologique, avec un fort biais relatant des expériences pénibles. La sociologie du bonheur s'intéresse à l'expérience subjective des biens sociaux. Par exemple, une enquête simple sur les aspects sociaux de la satisfaction au travail pourrait rendre compte de la plus modeste diversité de la sociologie du bonheur, dans la mesure où elle

impliquerait d'explorer la subjectivité positive en se référant au contexte socioculturel. Une approche pleinement « maximaliste » supposerait une recherche plus sophistiquée, peut-être en appliquant les théories sociologiques des classes, de l'aliénation, et de l'identité sociale pour analyser la satisfaction professionnelle au regard d'autres sphères de la vie (famille, loisirs...) et au regard du rôle des codes/facteurs culturels dans les récits de vie probants/porteurs de sens. Pour certains objectifs de recherche, l'approche minimaliste pourra suffire, mais le potentiel entier de la sociologie positive sera pleinement révélé en combinant toutes les dimensions de la « focale bonheur » avec l'application sophistiquée des théories sociologiques.

Tableau 1. Les différentes approches sociologiques du bonheur

Matrice d'analyse des approches sociologiques du bonheur		
	Focale bonheur minimale	Focale bonheur maximale
Focale sociologique minimale	Analyse de la subjectivité positive en référence au contexte socioculturel (<i>par exemple comment la famille et les amis influencent la satisfaction professionnelle ?</i>)	Analyse holistique de la subjectivité positive et dans une perspective de vie, en référence au contexte socioculturel (<i>par exemple comment les interactions entre les satisfactions professionnelle et relationnelle sont-elles modulées par l'appartenance de classe et les conceptions culturelles du travail ?</i>)
Focale sociologique maximale	Recours explicite à la théorie sociologique pour explorer la subjectivité positive (<i>par exemple comment la recherche sur les dimensions sociales de la satisfaction professionnelle enrichit nos théories des relations de classes ?</i>)	Recours explicite à la théorie sociologique pour analyser de manière holistique la subjectivité positive et dans une perspective de vie (<i>par exemple dans quelle mesure les expériences d'aliénation ou d'implication au travail modifient-elles le sens de l'identité de classe ? Comment ces expériences interagissent-elles avec les récits de vie et avec la qualité de la vie de famille ?</i>)

Le terme « bonheur » ne renvoie pas ici à une réalité substantielle (nos autoévaluations sont bien trop élusives et ambiguës pour cela), mais plutôt aux conversations que nous avons à propos de la bonté de la vie – pas seulement

l'appréciation des bons sentiments, mais aussi la justification, l'anticipation, et le partage de nos évaluations sur la façon dont les gens mènent une vie bonne (en suivant une logique prudentielle à leur égard). Les conversations sur le bonheur facilitent ce qui peut être appelé l'empathie appréciative : elles nous rendent « appréciatifs » en dirigeant notre attention vers la positivité (en portant un intérêt systématique aux biens sociaux et au progrès social) et nous rendent « empathiques » en nous conduisant à porter attention à la subjectivité personnelle d'autrui (Thin, 2012:xiv).

Dans la recherche sociale, le bonheur importe de manière descriptive (il s'agit d'une thématique centrale dans la compréhension quotidienne des différences entre les gens et les expériences). De manière analytique, il importe également car le bonheur et sa poursuite sont des causes importantes et des résultats des processus sociaux. Il importe enfin de manière évaluative, car il est central (mais pas toujours explicite) à la justification des façons de faire des choses et à l'évaluation de la manière dont les choses vont. Si la recherche sociale est inadéquate lorsqu'elle est dépourvue d'analyse du bonheur, l'inverse est également vrai : les chercheurs spécialisés sur le bonheur dans d'autres disciplines devraient prendre en compte la manière dont le bonheur est socialement construit. Le bonheur est facilité, exprimé, poursuivi, et inhibé dans des contextes socioculturels particuliers. La recherche sur le bonheur requiert la participation de toute la gamme des sciences sociales. En un mot, la sociologie et les travaux de recherche sur le bonheur ont besoin l'un de l'autre.

Il semble que les études systématiques de la facilitation sociale du bonheur pourraient clairement jouer un rôle clé dans la sociologie. Tous les êtres humains dépendent largement de la société pour atteindre le bonheur : depuis les premières enquêtes sur le bonheur, les bonnes connections sociales ont régulièrement



été prééminentes parmi les facteurs corrélés au bonheur auto-déclaré (Maddox, 1982, p.78; Ferriss, 2010:xiv). De plus, notre expérience et notre compréhension du bonheur sont socialement construites. Le bonheur est intellectuellement inconcevable, sans parler de savoir si l'on est heureux ou non, en dehors des récits sur le bonheur transmis par la culture, et des relations sociales qui nous permettent d'exprimer ce bonheur et d'en faire l'expérience intersubjective.

Il est aisé de rapporter des lieux communs plausibles pour expliquer comment la société permet l'épanouissement humain. En pratique, cependant, nous nous laissons guider par des théories populaires souvent implicites à propos de la société et du bonheur, qu'il conviendrait de corriger au moyen de recherches empiriques. La sociologie et l'anthropologie du XXe siècle se sont développées à l'encontre de théories populaires triomphantes à propos des vertus de la modernité occidentale. De nos jours, il apparaît que les sociétés modernes, en particulier celles qui autorisent une ample liberté, la paix, la démocratie, et le respect des choix individuels, ont de facto rendu possible le bonheur dans des proportions saisissantes, au moins si l'on s'en réfère aux auto-déclarations mesurées (Helliwell et Want, 2012; Diener et al, 2013). La sociologie « pessimiste » et l'anthropologie « romantique » sont à cet égard assez mal préparées pour appréhender l'actuelle vague globale d'autoévaluations enthousiastes issues des sociétés se modernisant : « Durkheim pensait que la dé-modernisation restaurerait le bonheur. Pourtant les données suggèrent plutôt que les gens sont plus heureux dans les sociétés modernes » (Glatzer, 2000, p.504). La reconnaissance du progrès social, sans parler de son analyse systématique, n'a clairement pas été prééminente dans la sociologie depuis le XIXe siècle (Best, 2001; Thin, 2002).

3. LA POSITIVITE SOCIALE AVANT LE XXE SIECLE

Aucun des textes fondateurs de la sociologie datant du XIXe siècle n'a omis de placer le bonheur au centre des préoccupations. En 1824, William Thompson a initié le mouvement en publiant *Une enquête sur les principes de la répartition des richesses la plus propice au bonheur humain* [An Inquiry into the Principles of the Distribution of Wealth Most Conducive to Human Happiness]. Dans cette redoutable critique socialiste du capitalisme qui ouvrait la voie à la théorie marxiste de la valeur par le travail, Thompson proposait que les « amis des classes industrielles » développent une « nouvelle science et un art de créer de la joie », se déclarant lui-même explicitement un adepte de la philosophie utilitariste de Mill et Bentham. Auguste Comte, inventeur des termes de « sociologie » et de « positivisme », entendait faire du positivisme la science qui promouvrait le bonheur – un fait qui fut ensuite plus ou moins écarté de l'histoire des sciences sociales (Plé, 2000, p.427).

Dès les premières années des Lumières, des spéculations théoriques ont eu lieu à propos de la possibilité de quantifier le bonheur. Cela résulterait à notre époque en une domination des travaux de recherche « numérophiles » sur le bonheur. En 1726, Francis Hutcheson a tracé la voie à la philosophie utilitariste avec son affirmation audacieuse suivant laquelle la morale devrait conduire au « plus grand bonheur du plus grand nombre de personnes ». Bayes, le mathématicien à l'esprit théologique, dont on se souvient aujourd'hui comme un fondateur clé des statistiques modernes, publia en 1731 son traité *Bienveillance divine*, ou, une tentative de prouver que la principale finalité de la divine providence et du gouvernement est le bonheur de ses créatures. Avant les années 1790, John Sinclair avait publié son *Tableau statistique de l'Ecosse* en 21 volumes, dans lequel il inventait le terme moderne de « statistiques » et fondait un nouveau système de

comptabilité nationale. L'objectif des statistiques, disait-il, était de déterminer « la quantité de bonheur » d'une nation dans la perspectives de son amélioration (Sinclair 1798, vol 20, p.13).

Lui-même et Malthus, qui observait comment la croissance de la population pouvait affecter le bonheur (Malthus, 1798/1826), utilisa le concept principalement pour rendre compte des conditions de vie plutôt que pour renvoyer à la psychologie. Marx, cependant, a développé une approche plus socio-psychologique. Il a discuté régulièrement le bonheur et le malheur dans la plupart de ses œuvres, s'accordant sur l'idée plutôt abstraite du bonheur comme la réalisation potentielle par l'humanité de son « être générique » dont les institutions sociales nous aliènent souvent. La religion, par exemple, a offert à ses fidèles seulement un « bonheur illusoire » devant être opposé à leur « attentes d'un véritable bonheur » (1844a, Introduction). Il affirme de manière décisive que « l'activité consciente et libre est l'essence du genre humain » et que « l'activité de vie consciente distingue l'homme de l'activité vitale du règne animal » (1844b, p.31). Ici, Marx anticipe les mouvements du « potentiel humain » et de « l'accomplissement/la réalisation de soi » qui ont émergé de la psychologie des années 1960 et qui ont conduit au mouvement de psychologie positive.

L'œuvre de Spencer, *Social Statics* (1851) mentionnait dans son sous-titre Les conditions essentielles au bonheur humain, et faisait plus de 100 références au bonheur. Plus tard, et de manière plus optimiste que Marx ou Spencer quant à l'ingénierie sociale, le texte fondateur de Lester Ward, *Sociologie dynamique* (1883/1911), était fondé entièrement sur des principes utilitaristes et promouvait la facilitation sociale du bonheur comme un aspect fondamental de la discipline. Il faut en particulier souligner sa vision que l'évolution naturelle est dépourvue d'objectif, et par conséquent moins pertinente pour le bonheur

humain qu'une planification sociale intelligente et orientée.

4. DURKHEIM ET L'AVENEMENT DU PESSIMISME SOCIAL

Il a souvent été relevé que le bonheur était central dans l'œuvre de Durkheim (Challenger, 1995, p.165; Vowinckel, 2000; Neves, 2003). Dans tous ses textes incontournables, Durkheim analysa les relations entre les forces sociales et le bonheur. Le premier chapitre du deuxième livre de *La division du travail* (1893/1984) était intitulé : « Le progrès de la division du travail et du bonheur ». Il s'est opposé avec force à l'optimisme post-Lumières : l'augmentation de la productivité et des conditions de vie améliorées ne se traduisaient pas automatiquement en un progrès social et psychologique. Il a établi un scepticisme antimoderniste qui dominerait la sociologie du XXe siècle. Pour lui, toute nouvelle forme de plaisir apporté par la modernité était susceptible d'être contrebalancé par de nouvelles formes de souffrance. Recherchant les preuves irréfutables/tangibles du « bonheur moyen » des populations, il fit l'erreur simpliste de supposer que cela pourrait être révélé comme un fait social par le taux de suicide (1893/1984, p.192).

Le pessimisme social de Durkheim s'est renforcé dans *Le Suicide* (1897), et la graine fut ainsi plantée pour qu'on associe pendant longtemps la sociologie avec un scepticisme antimoderniste et avec un certain déclinisme en Europe et en Amérique du Nord. Cela étant, il reconnut tout de même comme un fait social que la plupart des gens dans le monde semblent être satisfaits de leurs vies quelles que soient leurs conditions de vie. En rejoignant Rousseau, Waitz et leurs semblables dans une admiration quasi-béate du bonheur supposé des « peuples primitifs », il a également contribué à la tradition anthropologique d'observation et de célébration naïve des formes variées de



bonheur que la civilisation était réputée avoir perdues.

Dans les années 1940, Wright Mills avait déjà suggéré l'étiquette « Pathologistes sociaux » pour les sociologues des Etats-Unis : l'enjeu de la sociologie était d'étudier des « problèmes » interprétés/perçus comme autant de déviations d'une normalité vaguement idéalisée comme stable et rurale (1943, p.165-180). Plus tard, dans son introduction remarquée à *The Sociological Imagination*, Mills prétendit que la pensée sociologique consistait à rapprocher des trajectoires biographiques personnelles avec des enjeux sociaux plus généraux, en faisant attention aux contextes historiques mouvants. Pourtant, à la fin de la décennie « qui-n'a-jamais-été-si-bonne », il prétendit que la tendance psychologique la plus pertinente était la confusion se propageant au rythme du changement social et culturel (1959, p.8). « Le bien-être », dit-il, se produit lorsque les gens ne sentent pas leurs valeurs menacées, et était improbable en cette « époque de difficultés et d'indifférence » (Mills, 1959, p.11-12). Mills a rendu ridicule l'idée de conduire des études sociologiques empiriques du bonheur comme le proposait Lazarsfeld : les sociologues devraient interpréter « l'avènement de l'homme aliéné » et s'ils observaient une quelconque forme de bonheur ils feraient mieux de s'inquiéter que des forces sociales ne les pas transformés en « robots enjoués et obéissants » (Mills 1959, p.60-171). Le pessimisme culturel était également promu par l'œuvre *Sane Society* de Fromm, qui allait à l'encontre du nouvel optimisme de l'Europe d'après-Guerre en affirmant dogmatiquement que « le monde au milieu du XXe siècle est mentalement plus malade qu'il ne l'était au XIXe siècle » (1955, p.102).

Encore aujourd'hui, même lorsqu'ils se focalisent supposément sur les biens communs, l'épanouissement, et la « société saine », les chercheurs en sciences sociales tendent à se percevoir eux-mêmes comme des « théoriciens

sociaux critiques » qui étudient les maux sociaux de telle façon qu'ils puissent « transformer les arrangements sociaux qui brident l'épanouissement humain » (Cooke 2006, p.7-9). Bien sûr, aucun n'affirmerait en âme et conscience que la société est en général mauvaise pour nous. En effet, une faille importante dans les sciences sociales est l'optimisme implicite attaché à l'essence bénéfique/la vertu présumée des valeurs culturelles et des relations sociales. Si la science sociale pathologiste adopte une approche de « l'hygiène sociale » (partant du principe que le bonheur provient de l'élimination des maux sociaux), le revers de la médaille est l'hypothèse répandue (parmi les adaptativistes romantiques, les fonctionnalistes, et autres marxistes) que le mal provient de la perte ou de l'absence de valeurs culturelles plutôt que de la face sombre de processus culturels et sociaux (Edgerton, 1992; Alexander, 2003, p.114-115). Si la société moderne a promu l'aliénation ou l'anomie, par exemple, ces concepts impliquent également que la source des maux n'est pas la société elle-même mais la perte des significations et des attaches traditionnelles, et le détachement entre l'individu et la société qui en résulte. En effet, lorsque le sociologue positif Corey Keyes a conçu un ensemble d'indicateurs de « bien-être social » il a supposé que l'optimisme à propos de la condition sociale était un signe de santé mentale, indépendamment du fait que la société en question fut bénigne ou non (1998, p.123). De manière semblable, un très grand nombre d'études des bienfaits du « capital social » et du « soutien social » ont tout simplement utilisé ces concepts vagues pour servir de catégories pour la bonne société, lorsqu'en fait de nombreuses sortes de liens sociaux, incluant des relations apparemment « soutenantes », sont clairement néfastes pour la santé et le bien-être (Putzel, 1997; Pahl, 2003).

Cette sorte de polarisation entre d'un côté les bonnes choses et de l'autre les mauvaises

semble analogue à l'ambiguïté des environmentalistes, pour qui les « problématiques environnementales » sont par essence des pathologies en quête d'un remède, mais qui traitent également « l'environnement » (tout comme « la nature ») comme une entité par essence bénéfique – quelque chose que les êtres humains seraient bien avisés d'éviter de perturber. De manière similaire, l'attention des chercheurs et des militants des sciences sociales est accaparée par le défi consistant à comprendre les maux sociaux dans l'optique de les éradiquer. Mais dès lors que la fracture sociale et le désengagement sont perçus comme les problèmes centraux, il est trop facile de s'en remettre à de naïfs espoirs sur les bienfaits d'un retour aux biens sociaux qui ont été perdus ou fragilisés – tels que la solidarité, le capital social, la culture traditionnelle ou les valeurs familiales.

Il se fait clairement besoin de critères qui nous permettraient d'être nuancés et transparents dans notre évaluation des bienfaits et méfaits sociaux. Ainsi que Bulmahn l'évoque : « aux temps de Durkheim et Weber, parler d'ambivalence de la modernité signifiait mettre en lumière ses aspects obscurs ; de nos jours nous devons nous rappeler de ses succès » (Bulmahn, 2000, p.392). Ce qui se produit, en pratique, c'est que les bienfaits sociaux sont laissés-pour-compte tandis que toute l'attention des universitaires et des praticiens est consacrée à l'analyse et la lutte contre les maux. Etrangement, même les sociologues qui font le choix de catégories à la résonance positive comme « le plaisir », « le bien-être », « la santé mentale » ou « le bonheur », ont tendance à écrire principalement sur les pathologies et à faire peu de (voire aucun) cas des recherches contemporaines sur le bonheur. L'ouvrage de Ferguson, *La science du plaisir* (1990) contient trois chapitres portant ostensiblement sur « le bonheur », mais aucun d'entre eux ne prend la peine d'analyser ce concept, ni de mentionner les travaux

académiques sur le sujet, hormis quelques citations de philosophes antérieurs au XXe siècle. La promesse d'une approche « sociologique » semble prendre la forme de références occasionnelles aux contextes « capitaliste » et « moderne » dans lesquels ces philosophes ont produit leurs textes. Les autres parties du livre sont organisées, étonnamment, autour des rubriques « amusement », « plaisir » et « excitation », à charge pour le lecteur de deviner à tâtons ce que ces termes signifient et en quoi ils se rapportent au bonheur.

L'ouvrage *Handbook of the Sociology of Mental Health* d'Aneshensel et Phelan, en dépit de son titre, porte « sur les personnes qui souffrent » et se trouve tellement focalisé sur l'analyse sociale de la « psychopathologie » que même sa réédition ignore les tendances récentes s'appuyant sur des approches « positives » de la santé mentale (1999/2013, p.13). Cela est vrai également de l'ouvrage *A Sociology of Mental Health et Illness* (2005) de Rogers et Pilgrim, malgré leur effort manifeste de distinguer les approches positives et négatives des conditions mentales. La compilation à orientation politique de Bradshaw (2002), *The Well-being of Children in the UK*, est quasi-exclusivement focalisée sur la pauvreté, l'injustice et la souffrance, en dépit de son titre et de l'illustration de couverture montrant des enfants souriants (l'édition 2011, cependant, reflète l'esprit du temps en ajoutant un nouveau chapitre sur le bonheur). Les 600 pages de l'ouvrage d'Hermalin, *The Well-being of the Elderly in Asia* (2002), ne contiennent aucune référence au bonheur. Même le livre de Kosaka, *A Sociology of Happiness* (2006), est principalement centré sur des thématiques comme la souffrance, les inégalités, la violence, la surveillance intrusive de l'Etat. L'ouvrage de Sara Ahmed, *The Promise of Happiness*, est une parodie presque comique d'un scepticisme anti-bonheur, dont la mission déclarée est « de tuer la joie [...] afin de faire place à la vie » (2010, p.20). Quant au livre d'Ehrenreich, *Smile or Die*



(2009), une critique tragicomique et semi-autobiographique de l'optimisme culturel nord-américain, il est le chantre de la tradition pessimiste en sociologie et demeure probablement la critique la plus largement citée de la psychologie positive.

5. LA SOCIOLOGIE A LA PREMIERE PERSONNE DU SINGULIER : L'HUMANISME INTERPRETATIF CONTRE LA QUANTIFICATION POSITIVISTE

Le pessimisme culturel n'est pas propice à l'étude du bonheur social, mais Mills et Fromm ont au moins défendu l'idée, héritée de Weber, que les sociologues devraient s'intéresser systématiquement à l'expérience individuelle et à la facilitation sociale de la production de sens. Ils ont adopté le pessimisme de Durkheim mais ont résisté à son antipathie pour le psychologisme et la subjectivité. Malgré l'attention évidente qu'il porta aux sentiments personnels dans *Le Suicide* et dans *Formes élémentaires*, élaborées plus avant dans *Règles de la méthode sociologique* (1895/1982), Durkheim a développé une distinction obsessionnelle et complètement irréaliste entre la société et les mentalités individuelles. La « vision de l'intérieur » était donc reléguée aux psychologues pour une bonne part du XXe siècle.

Etrangement, un antipsychologisme similaire a prévalu au sein de l'anthropologie sociale britannique malgré le fort intérêt de Malinowski pour la psychologie et ses exhortations dès le début de son texte fondateur *Les Argonautes du Pacifique occidental*, incitant les anthropologues à essayer de comprendre le bonheur et les motivations individuelles (1922, p.25). L'empathie appréciative interculturelle a, en théorie, été placée au cœur de l'anthropologie. On trouvera peu d'étudiants en anthropologie ou en sociologie d'un quelconque pays qui ne se sont pas vus encouragés inlassablement à faire

des rapprochements entre leurs enquêtes et leurs propres expériences de vie. Pourtant l'analyse explicite des expériences des gens et des évaluations de vie est si rare dans chacune des disciplines que cette approche doit être spécifiée en tant que « anthropologie de l'expérience », « sociologie phénoménologique » ou « sociologie positive », comme s'il s'agissait de sous-disciplines de spécialistes ou d'approches excentriquement/bizarrement innovantes.

L'intérêt porté par Weber aux approches humanistes et interprétatives de l'expérience subjective représente une autre source importante d'inspiration pour les chercheurs en sciences sociales qui rejettent la croyance irréaliste de Durkheim en la dichotomie entre sociologie et psychologie. Il a consacré bien moins d'attention au bonheur que ne le firent les autres pères fondateurs de la sociologie, et ses influences sur les perspectives d'une sociologie du bonheur furent équivoques. Il contribua à faire en sorte que les sociologues s'intéressent à la façon dont les facteurs sociaux et culturels soient intériorisés dans le vécu personnel, et à l'importance de cette production de sens intérieure dans l'évolution des institutions et des comportements. Il est, par conséquent, une figure centrale dans l'analyse sociale des valeurs et du sens de la vie, et à cet égard il peut être vu comme un père fondateur de la sociologie du bonheur. D'un autre côté, en insistant sur le fait que la sociologie elle-même devrait être « indifférente aux valeurs », il a sans doute dissuadé de nombreux sociologues d'entreprendre des travaux incontestablement imprégnés de valeurs, comme l'observation de la construction socioculturelle du bonheur. Il a rejeté l'idée que la science sociale devrait être édifée dans l'objectif de promouvoir le progrès social et le bonheur (Allen, 2004, p.135), et il légua un solide héritage de pessimisme culturel quant aux effets de la modernité (Seidman, 1983).

La sociologie du XXe siècle a pris un tournant humaniste et biographique avec la publication de Thomas et Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America* (1918/1927). Ces auteurs, cherchant à explorer l'expérience de la société à travers les récits de vie des individus, se lamentaient dans leur introduction à propos du manque tragique/préjudiciable de recherche systématique sur le bonheur (p.84). Pourtant dans leur livre, malgré de nombreuses références passagères/ au bonheur dans les extraits de lettres personnelles, on ne décèle aucune tentative d'édifier une analyse systématique du bonheur. Jusqu'à la fin du siècle, bien que la recherche biographique ait fleuri en sociologie et en anthropologie, l'hypothèse par défaut demeura que les récits de souffrance et de lutte étaient dignes d'un plus grand intérêt que ceux relatifs au bonheur (Bertaux et Kohli, 1984; Grima, 1992).

La sociologie de l'expérience émotionnelle individuelle décolla véritablement avec le travail pionnier de Hochschild sur la gestion des émotions des agents de bord, annonçant ainsi une nouvelle ère de la sociologie des émotions (1983). Mais la persistance du pathologisme est nette dans son œuvre. Plutôt que d'attirer notre attention sur les satisfactions et sur les bienfaits personnels et sociaux de la gestion des émotions, elle l'oriente sur l'injuste exploitation commerciale et patriarcale des émotions féminines. Les sociologues et les anthropologues ont l'habitude commune d'utiliser la « subjectivité » comme un synonyme de « souffrance ». Les textes sociologiques et anthropologiques sur « l'émotion » et « la subjectivité » cherchent rarement à broser des portraits nuancés des expériences personnelles et des évaluations provenant de l'intérieur en général ; ils tendent plutôt à relater des mauvaises expériences et des évaluations négatives (Barbalet 1998, 2002; Biehl et al., 2007).

Une large part de la recherche sociale, explicite et systématique, sur le bonheur a été conduite

sous la forme d'enquêtes quantitatives. Bien que les travaux empiriques sur ce sujet aient seulement récemment retenu l'attention des médias et des gouvernements, les analyses sociologiques empiriques sur le bonheur remontent aux années 1920-1930, lorsque des études sur la satisfaction dans l'emploi (Mayo, 1933/2003) ou le bonheur conjugal (Burgess et Cottrell, 1939) ont ouvert la voie à de futures investigations sur la satisfaction de vie. Les théories de Ward sur le bonheur ont reçu une abondante couverture sous la forme d'un chapitre résumé dans le manuel de Park et Burgess, *Introduction to the Science of Sociology* (1921), bien qu'à cette époque l'idée de mesurer des satisfactions partielles dans les différents secteurs de la vie ait été à peine effleurée, sans parler de mesurer le bonheur global lui-même. L'œuvre de Burgess a inspiré des travaux postérieurs sur le bonheur conjugal par Lazarsfeld et Rosenberg dans les années 1940-50, et leur permit d'annoncer avec confiance qu'il était envisageable de fournir des mesures fiables du bonheur (Lazarsfeld et Rosenberg, 1955, p.270-274).

Bien que la sociologie du bonheur ait consisté seulement en des études occasionnelles de la satisfaction conjugale ou professionnelle jusque dans les années 1960, il est possible d'affirmer que sur les deux rives de l'Atlantique ce sont les sociologues, davantage que les psychologues ou les économistes, qui contribuèrent le plus à établir la science du bonheur des années 1960 aux années 1990. Aux Etats-Unis, l'ouvrage de Cantril *Pattern of Human Concerns* (1965), devint le texte inspirateur d'une nouvelle science de la mesure du bonheur, et fut suivi par la fondation de la revue *Social Indicators* par Alex Michalos en 1974, la publication par Campbell, Converse et Rogers de *The Quality of American Life* (1976) et par Andrews et Withey de *Social Indicators of Well-Being* (1976) qui confirmèrent la crédibilité d'une démarche scientifique de mesure du bonheur déjà mature. Le bonheur et



la satisfaction sectorielle devinrent des thématiques clefs au sein du mouvement des « indicateurs sociaux » (Carley, 1981; Johnson et Carley, 1981), prêtant un degré de positivité à un ensemble de préoccupations par ailleurs fortement teintées de pathologisme. C'est aussi dans les années 1970 que les travaux sociologiques investiguèrent les problématiques de la classe, de la race, du mariage, et du travail sous l'angle du bonheur et de la satisfaction de vie (Glenn et Weaver 1979, 1981; Witt et al. 1980; Thomas et Hughes 1986). En Europe, deux monographies sociologiques sur le bonheur parurent dans les années 1980 : *Happiness, Lifestyle and Environment* (1982) de Maddox et *Conditions of Happiness* (1984) de Veenhoven. Aucune d'entre elles n'a touché une large audience à l'époque, bien que Veenhoven s'apprêta à devenir le héraut de la recherche sur le bonheur en Europe. Peu après, l'Institut pour la Recherche sur le Bonheur fut fondé à Vallendar (Allemagne), par le sociologue Alfred Bellebaum qui exerça sans doute une influence cruciale sur les nombreux sociologues et économistes du bonheur s'exprimant aujourd'hui en langue allemande (Bellebaum 1994, 2002, 2010).

La recherche sociologique positiviste s'est poursuivie comme une composante de la science du bonheur empirique (Yang, 2008; Schnittker, 2008; Firebaugh et Schroeder, 2009), mais n'est pas encore devenue une branche significative de la sociologie dominante. Ces études empiriques peuvent sûrement être qualifiées de « sociologie du bonheur » dans le sens où elles sont à la fois positives et dans une certaine mesure respectueuses de la subjectivité. Néanmoins, enquêter au moyen d'auto-questionnements chiffrés, forcément réducteurs, est un chemin éloigné des avancées que nous attendons sur le plan de l'empathie. Les auto-évaluations sur le bonheur (ou son absence) nous informent sur les anticipations (ce que les gens attendent,

espèrent, recherchent ou redoutent), les expériences actuelles et les souvenirs. L'empathie est notre viatique/itinéraire pour jauger l'expérience subjective de nos semblables. Les enquêtes d'auto-évaluation sont incapables, quant à elles, de fournir un accès direct à l'expérience subjective : elles sont inéluctablement intersubjectives et situationnelles (Davidson 2001: chapitres 1-3). Dans le futur, les recherches sur le bonheur social devront enrichir notre compréhension des auto-évaluations en appréciant l'importance morale et épistémologique des échanges intersubjectifs, grâce à une « deuxième personne », par lesquels les gens (y compris les sociologues) tentent d'atteindre une précision empathique en imaginant ce qui se produit dans l'esprit de leurs semblables.

L'internalisme – c'est-à-dire la reconnaissance de la réalité et de l'importance d'une conscience phénoménologique, combinée à une attention portée systématiquement à l'être et à l'expérience personnelle, par l'introspection et l'empathie envers autrui – a longtemps été l'une des thématiques clefs de la modernité, mais curieusement n'a pas toujours été reconnue comme un aspect nécessairement central de l'étude des réalités sociales et mentales (Lauer, 1958; Zahavi, 2005; Farkas, 2010). En effet, l'idée même d'un « sujet » humain autonome a fait l'objet de controverses pendant des décennies en sociologie et dans les disciplines et mouvements connexes tels que les études culturelles, le féminisme et le postmodernisme. Nombreux sont les penseurs sociologistes qui ont essayé de diverses manières de « nier » l'existence ou l'importance du sujet, tout en retombant inévitablement dans une sorte de reconnaissance de l'expérience subjective (Boyne, 2001). De fait, la genèse et l'essor des études contemporaines sur le bonheur a ironiquement coïncidé avec une époque où l'abstraction phénoménologique et postmoderniste (particulièrement incarnée par des intellectuels persuasifs isolés dans une tour

d'ivoire) ont fièrement déclaré l'avènement d'une nouvelle ère de « post-individualisme » ou de « post-subjectivité » (Dallmayr, 1981; Terada, 2001) voire même de « culture post-émotionnelle » (Mestrovic, 1997; Vester, 1999).

En partie, ces arguments ont porté sur la théorie de l'*agency* et les relations entre les pensées individuelles et les structures ou processus sociaux. Ils ont aussi porté sur le souhait des sociologues de distinguer leurs approches de celles du psychologisme. Le dénigrement/la minimisation ou le déni sociologique de la subjectivité pourrait par conséquent être dû à une croyance que les sociologues devraient éviter les perspectives personnelles. Pourtant, comme l'affirme un sociologue phénoménologue, « l'approche phénoménologique n'est pas psychologiste », et dans tous les cas « le psychologique est inséparable du social dans la vie réelle » (Wagner, 1983, p.3). De surcroît, faire un effort pour apprécier et comprendre l'expérience subjective est en soi une démarche complexe et intersubjective, qui n'offre aucun accès privilégié « en coup d'œil » à la réalité de l'expérience personnelle (Varela et Shear, 1999, p.2). Même si nos expériences semblent se produire à l'intérieur de nos cerveaux, elles existent en fait également à l'extérieur – non seulement dans les autres parties de nos corps mais surtout dans les rencontres interpersonnelles, et au sein de contextes socioculturels.

En d'autres termes, afin d'observer la manière dont les processus sociaux et les esprits des individus interagissent, les sociologues comme les psychologues ont besoin de recourir à des approches phénoménologiques qui mobilisent l'empathie pour essayer de se rapprocher au plus près de la compréhension de la manière dont la réalité est vécue depuis des perspectives différentes. On peut donc aller jusqu'à affirmer que l'empathie n'est pas seulement une capacité cruciale pour conduire des recherches, mais aussi une façon importante pour la

sociologie de contribuer à la qualité du tissu social et du bonheur individuel. Si nous œuvrons réellement à promouvoir l'amour et la compréhension dans la « civilisation de l'empathie » (Rifkin 2010), nous pourrions être grandement aidés par une recherche qui véhiculerait la connaissance des différentes manières dont les mêmes réalités externes sont vécues intérieurement. En tant qu'individus, nous pouvons apprendre à « vivre mieux » à la fois dans un sens moral (être plus compatissants/empathiques) et dans un sens prudentiel (l'empathie profite à l'empathique, car par cette attitude et les actes qui en découlent nous permettons à nos âmes/notre moi de fusionner jusqu'à un certain point avec celles/celui d'autrui) (Hodges et al., 2011). A contrario, une emphase excessive sur les réalités externes « objectives » et mesurables telles que la santé, la propriété, l'appartenance de classe, la richesse matérielle et les droits, peut inhiber la compréhension empathique en substituant le bien-être objectif au bien-être subjectif.

De nos jours, le bonheur renferme une signification profondément psychologique, incluant les expériences plaisantes et une variété d'autres valeurs mentales telles que la sensation du devoir, l'estime de soi et le sens. Tandis que dans le passé (et cela est toujours le cas dans l'actuelle bureaucratie anglophone du Bhoutan, par exemple) le terme a souvent été utilisé pour refléter un ensemble plus vaste de conditions de vie objectives, que nous nommons désormais « bien-être » et « qualité de vie », la plupart des locuteurs anglophones à notre époque n'ont plus besoin de préciser que par le mot « bonheur » ils désignent le « bonheur subjectif ». Les philosophes ont longtemps insisté sur l'importance du bonheur psychologique, et la plupart admettent qu'il n'est pas le seul bienfait que nous poursuivons. Au contraire, il apparaît évident que c'est une valeur si importante qu'aucune description du bien-être ou d'une qualité de vie ne s'approche



d'une adéquation morale, ou seulement descriptive, sans prendre attentivement en compte la subjectivité. Cela signifie qu'on essaye d'éprouver de l'empathie pour des gens en éludant leur capacité à se réjouir et la façon dont se déroulent leurs vies.

CONCLUSION

Abraham Maslow, une source d'inspiration majeure de la psychologie positive, nous explique que son humanisme psychologique fut inspiré par la théorie de l'anthropologue/sociologue Ruth Benedict portant sur la manière dont la société place en synergie le bonheur et la vertu en tirant des rétributions personnelles d'un comportement pro-social [c'est-à-dire altruiste] (Maslow, 1971/1993, p.135,p.191). On peut affirmer que la facilitation des relations sociales est le thème le plus important dans la recherche sur le bonheur, pourtant cette œuvre procède d'un apport minime des sociologues. Aujourd'hui, seule une petite minorité de ceux qui font profession de se spécialiser dans l'étude du bonheur sont des sociologues ou des anthropologues sociaux. Dans l'un des plus récents méta-recueils d'articles sur le bonheur, seuls deux auteurs sur plus d'une centaine (Veenhoven et Keyes) sont des sociologues, et aucun d'eux ne contribue aux chapitres sur « la société » et « les relations » (David et al., 2013). Ce recueil a été dirigé par des psychologues, mais même lorsque le sociologue Keyes a assemblé sa récente anthologie sur Le bien-être mental – un texte intentionnellement dirigé vers la promotion des approches socio-épidémiologiques – il a sélectionné 25 psychologues et chercheurs en santé mais aucun sociologue (Keyes, 2013). Nous ne sommes pas non plus simplement confrontés à un problème de dissimulation de la sociologie du bonheur sous d'autres rubriques : deux revues de littérature majeures sur la « qualité de vie » ont établi qu'en dépit des rôles centraux de sociologues américains dans le développement d'enquêtes sociales, la

discipline académique de la sociologie est demeurée largement indifférente/étrangère au concept de qualité de vie (Schuessler et Fisher, 1985; Ferriss, 2004).

Il est toujours possible aujourd'hui de valider un cursus pluriannuel dans l'enseignement supérieur en sociologie, en politique sociale ou en anthropologie, sans jamais avoir à lire un texte ou écrire une dissertation ni sur le bonheur ni sur le progrès social. Peu d'encyclopédies, de précis ou de manuels introductifs dans l'une ou l'autre de ces disciplines n'accorde davantage d'attention à ces sujets qu'un bref survol. En bref, la préoccupation la plus essentielle de l'humanité a été marginalisée dans chacune de ces disciplines, et cela rend la recherche en sciences sociales moralement moins transparente qu'elle ne devrait l'être. Ainsi que Du Bois et Wright l'affirment, la psychologie humaniste depuis les années 1960 a recherché en vain la compagnie de la sociologie humaniste, qui pourrait analyser systématiquement comment la société permet aux humains de s'épanouir. Au lieu de cela, « la sociologie de nos jours continue de se focaliser sur les problèmes plutôt que sur les solutions et sur la bonne santé de la société » (Du Bois et Wright, 2002, p.10). Même le concept prometteur et enthousiasmant de « capital social », d'abord introduit aux par le réformateur social états-uniens Hanifan il y a près d'un siècle (1916) et ravivé par le sociologue Coleman dans les années 1980 (Coleman, 1988), s'est révélé bien moins populaire parmi les sociologues que parmi les économistes et les politistes (Svendsen, 2009, p.4).

Dans leurs vies personnelles, la plupart des chercheurs en sciences sociales sont sans aucun doute sensibles au plus haut point à leur propre bonheur et à la manière dont ils peuvent contribuer à l'avènement de progrès sociaux, mais cela ne transpire pas de leurs travaux académiques. L'attention systématique portée au progrès social est advenue dans les années

1990 avec les notions de « qualité sociale » et de « bien-être social » (Bach et Rioux, 1996; Beck et al., 1997; Thin, 2002; Lin et al., 2001; Gasper, 2011; Abbott, 2012; Yee et Chang, 2012). Dans les politiques publiques et la pratique de l'entreprise privée, le concept de « valeur sociale » est devenu extrêmement influent dans certains pays comme le Royaume-Uni et les Etats-Unis (Jordan, 2008; Cox, Bowen et Kempton, 2012). Peu d'enseignants-chercheurs se réclament cependant de ce registre.

Le bonheur, qui peut être vu comme la plus importante et la plus fascinante des aptitudes humaines, apparaît dans des contextes sociaux et culturels particuliers (Haller et Hadler, 2006:171). On apprend à le décrypter à travers les répertoires culturels et les interactions sociales. Tout comme l'âme et l'esprit en général, le bonheur est vécu comme s'il jaillissait momentanément dans nos têtes, mais cela est une illusion égocentrique car l'action réelle est répartie à travers le temps et l'espace, parmi une multitude d'acteurs. Comme c'est le cas avec les perceptions sensorielles et cognitives, de même nos émotions, nos dispositions évaluatives et nos valeurs sont réparties et interactives. Le bonheur est un produit d'une imagination culturelle, d'une construction sociale, il est discuté, comparé, raconté de manière interactive, et il est hautement contagieux. Nous pouvons certes mesurer des auto-évaluations, mais nous sommes incapables de mesurer directement le bonheur parce qu'il n'est pas une entité tangible. Non plus qu'une propriété du cerveau de la personne interrogée : l'appréciation de sa vie pourrait sembler une pure construction psychologique, d'un point de vue interne, mais nous développons ces facultés et dispositions lorsque nous sommes en interaction avec autrui. Notre sensation d'être heureux (ou pas) et que nos vies sont bonnes (ou mauvaises) surgit d'un ensemble d'interactions complexes entre les cerveaux, les corps, les contextes

socioculturels et les environnements physiques.

La sagesse populaire, tout comme la psychologie positive, peut traiter le bonheur comme une chose existant dans la tête des gens, et pouvant par conséquent être « exprimée » justement et directement à travers des auto-évaluations. Mais il est essentiel que les chercheurs en sciences sociales insistent sur une dimension complémentaire du bonheur, comme un phénomène socio-écologique, décentralisé et en émergence. A ce stade, les travaux sur le bonheur et leurs traitements médiatiques ou leurs applications politiques ont été dominés par une métaphore essentialiste, considérant le bonheur comme une donnée mesurable. Les analyses et les enquêtes sous-jacentes tendent à traiter les auto-évaluations comme des preuves relativement peu problématiques de ce qui se produit à l'intérieur de la tête des gens, extrait par des experts de manière appropriée. L'étude des émotions, de la même manière, utilise le concept « d'expression » comme si l'expérience émotionnelle se produisait dans le cerveau des gens avant d'être confessée extérieurement. La métaphore barométrique du bonheur comme une sorte de niveau de bien-être dans les cerveaux des individus, et les métaphores dérivées de l'extraction et de l'expression, ne sont qu'une façon parmi d'autres d'envisager le bonheur. D'autres approches importantes sont assez différentes, l'abordant sous l'angle de conversations et de récits qui sont socialement et culturellement enracinés et qui peuvent seulement être appréhendés à travers les interactions et l'analyse qualitative.

Les travaux sur le bonheur demeureront donc fortement handicapés jusqu'à ce que les sociologues et anthropologues apportent leurs méthodes, leurs approches analytiques, et leurs connaissances pour peser sur la construction sociale et culturelle du bonheur. A contrario, la sociologie et l'anthropologie resteront grossièrement/fâcheusement biaisées et



dépourvues d'empathie si elles persistent à ignorer le besoin d'études systématiques de la manière dont les gens vivent des vies véritablement bonnes dans des sociétés véritablement bénéfiques.

L'argument le plus solide pour développer de nouvelles formes d'investigation explicite du bonheur en sociologie et en politiques publiques, cependant, est qu'en faisant cela, nous gagnerons en transparence – pour nous-mêmes et pour autrui – sur ce qui guide véritablement notre boussole morale. La sociologie a toujours été une discipline moralisante, visant non seulement à décrire les institutions et processus sociaux mais aussi à critiquer leurs manquements en suggérant des pistes d'amélioration. A ce stade, ces critiques ont été fondées sur des logiques déontologiques plutôt que causales ou corrélatives. Ce que cela signifie, c'est que les inégalités et les maux sociaux sont perçus comme mauvais simplement parce que nous savons qu'ils sont mauvais, plutôt que parce que nous avons établi la preuve démontrant qu'ils conduisent à davantage de souffrance et moins de bonheur que cela ne serait le cas dans une société mieux organisée.

Une dernière question valant la peine d'être abordée est de savoir si nous avons besoin de sous-disciplines spécifiques de la « sociologie du bonheur » et de « l'anthropologie du bonheur ». En cette nouvelle époque d'information abondante, et circulant librement, les collaborations transdisciplinaires et les échanges de connaissances deviennent de plus en plus faciles. S'il le souhaite, tout sociologue, tout anthropologue peut immédiatement entrer en relation avec des chercheurs sur le bonheur issus d'autres disciplines. Pourquoi donc devraient-ils s'inquiéter au sujet du fait que leurs disciplines d'origine prennent au sérieux les travaux sur le bonheur ? Nous pensons pour notre part qu'étant donné l'immense diversité de méthodes et de thématiques dans la recherche

sur le bonheur, toutes les branches de la recherche sur le bonheur nécessitent une double stratégie : approfondir la transdisciplinarité d'un côté, tout en essayant de l'autre côté de faire en sorte que leurs disciplines d'origine respectives ne continuent pas à avoir l'air sottes et isolées en rejetant les travaux sur le bonheur. Cette dernière tâche est un défi pour les sociologues comme pour les anthropologues, mais l'une et l'autre de ces disciplines a beaucoup à gagner à montrer à leurs consœurs qu'elles ont, après tout, d'importantes contributions à apporter à la compréhension du bonheur.

BIBLIOGRAPHIE

- Abbott, P. et Wallace C. (2012). Social quality: a way to measure the quality of society. *Social Indicators Research* 108,1: p. 153-167. [doi://dx.doi.org/10.1007/s11205-011-9871-0]
- Ahmed, S. (2010). *The Promise of Happiness*. Duke University Press.
- Alexander, J.C. (2003). *The Meanings of Social Life: A Cultural Sociology*. Oxford University Press.
- Allen, K. (2004). *Max Weber: A Critical Introduction*. London: Pluto.
- American Sociological Association [accessed 15.3.13] What is sociology? <<http://www.asanet.org/about/sociology.cfm>>.
- Andrews, F.M. et S. B. Withey (1976). *Social Indicators of Well-Being*. New York, Plenum Press. [doi://dx.doi.org/10.1007/978-1-4684-2253-5]
- Aneshensel, Carol S., et Phelan, J.C. (1999/2013). *Handbook of the Sociology of Mental Health*. 2nd Ed. Dordrecht: Springer.
- Bach, M. et Rioux, M.H. (1996). Social well-being: A framework for quality of life research. In R. Renwick, I. Brown et M. Nagler (eds) *Quality of Life in Health Promotion and Rehabilitation*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Baltatescu, S. (1998). Influence of subjective factors on the perception of quality of life. *Calitatea Vietii [Quality of Life]* 9, 3-4: p. 269-277

- Barbalet, J. (1998). *Emotion, Social Theory and Social Structure*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Barbalet, J. [ed] (2002). Special Issue: Emotions and Sociology. *Sociological Review Monographs* 50,1.
- Bartram, D. (2012). Elements of a sociological contribution to happiness studies: social context, unintended consequences, and discourses. *Social Compass* 6,8: p. 644-656. [doi://dx.doi.org/10.1111/j.1751-9020.2012.00483.x]
- Bayes, T. [pseudonym: John Noon] (1731). *Divine Benevolence, or, an attempt to prove that the principal end of the divine providence and government is the happiness of his creatures*. London: John Noon.
- Beck, W., Van der Maesen, L. et Walker, A. (1997). *The Social Quality of Europe*. Bristol: The Policy Press.
- Bellebaum, A. (ed.) (1994). *Vom guten Leben. Glücksvorstellungen in Hochkulturen (On the good life: Notions about happiness in great cultures of the past)*. Berlin: Akademie Verlag.
- Bellebaum, A. (Ed.) (2002). *Glücksforschung. Eine Bestandsaufnahme (Research on happiness. A compilation)*. Konstanz: UVK Verlagsgesellschaft.
- Bellebaum, A. et Hettlage, R. (2010). *Glück hat viele Gesichter: Annäherungen an eine gekonnte Lebensführung. [Happiness has many faces: approximations to a smart life]*. Wiesbaden: Verlag für Sozialwissenschaften
- Bertaux, D., et Kohli, M. (1984). The life story approach: a continental view. *Annual Review of Sociology* 10: p. 215-237. [doi://dx.doi.org/10.1146/annurev.so.10.080184.001243]
- Berthon, S. et al. (eds) (2009). *Ethnologie des Gens Heureux [Anthropology of Happy People]*. Paris: Ethnologie de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Best, J. (2001). Social progress and social problems: toward a sociology of gloom *The Sociological Quarterly* 42,1: p. 1-12. [doi://dx.doi.org/10.1111/j.1533-8525.2001.tb02372.x]
- Biehl, J., Good, B. et Kleinman, A. [eds] (2007). *Subjectivity: Ethnographic Investigations*. Berkeley: University of California Press.
- British Sociology Association [accessed 15.3.13] What is sociology? <<http://www.britsoc.co.uk/WhatIsSociology/studyingsoc.aspx>>.
- Boyne, R. (2001). *Subject, Society and Culture*. London: Sage.
- Bulmahn, T. (2000). Modernity and Happiness - The Case of Germany *Journal of Happiness Studies* 1 (3): p. 375-399. [doi://dx.doi.org/10.1023/A:1010012331620]
- Burgess, E.W. et Cottrell, L.S. (1930). *Predicting Success or Failure in Marriage*. New York: Prentice-Hall.
- Campbell, A., Converse, P.E. et Rogers, W.L. (1976). *The Quality of American Life: Perceptions, Evaluations, and Satisfaction*. New York: Russell Sage Foundation.
- Cantril, H. (1965). *The Pattern of Human Concerns*. New Brunswick: Rutgers University Press.
- Carley, M. (1981). *Social Measurement and Social Indicators: Issues of Policy and Theory*. London: George Allen and Unwin.
- Challenger, D. F. (1995). *Durkheim Through the Lens of Aristotle: Durkheimian, Postmodernist, and Communitarian Responses to the Enlightenment*. Lanham, MD: Rowman and Littlefield.
- Coleman, J. (1988). Social Capital in the Creation of Human Capital. *American Journal of Sociology* 94. (Supplement) S95-S120. [doi://dx.doi.org/10.1086/228943]
- Comte, A. [transl. Harriet Martineau] (2000). *Positive Philosophy of Auguste Comte*. Vols 1-3 Batoche.
- Cooke, M. (2006). *Re-Presenting the Good Society*. Boston, MA: The MIT Press.
- Corsin Jimenez, A. [ed] (2008). *Culture and the Politics of Freedom: the Anthropology of Well-being*. London: Pluto Press.
- Cox, J., Bowen, M. et Kempton, O. (2012). *Social value: understanding the wider value of public*



policy interventions. Manchester, UK: New Economy Working Papers
neweconomymanchester.com/stories/843-new_economy_working_papers.

Dallmayr, F.R. (1981). *Twilight of Subjectivity: Contributions to a Post-Individualist Theory Politics*. Boston, MA: University of Massachusetts Press.

David, S.A., Boniwell, I. et Ayers, A.C. [eds] (2013). *The Oxford Handbook of Happiness*. Oxford: Oxford University Press.

Davidson, D. (2001). *Subjective, Intersubjective, Objective*. Oxford: Oxford University Press.

Diener, E., Oishi, S. et Ryan, K.L. (2013). Universals and cultural differences in the causes and structure of happiness: a multilevel review. In C.L.M.Keyes [ed], *Mental Well-Being*. Dordrecht: Springer, p. 153-176.

Durkheim, E. (1893/1984). *The Division of Labour in Society*. Houndmills, UK: Macmillan.

Durkheim, E. (1895/1982). *The Rules of the Sociological Method*. New York: The Free Press. Tr. by W.D. Halls.

Du Bois, W., et Wright, R.D. (2002). 'What is humanistic sociology? *American Sociologist* 33,4: p. 5-36. [doi://dx.doi.org/10.1007/s12108-002-1016-0]

Edgerton, R. (1992). *Sick Societies: Challenging the Myth of Primitive Harmony*. New York: Free Press.

Ehrenreich, B. (2009). *Smile or Die: how Positive Thinking Fooled America and the World*. London: Granta.

Farkas, K. (2010). *The Subjects Point of View*. New York: Oxford University Press.

Ferguson, H. (1990). *The Science of Pleasure: Cosmos and Psyche in the Bourgeois World View*. London: Routledge

Ferriss, A.L. (2004). The quality of life concept in sociology. *The American Sociologist* 35: p. 37-51. [doi://dx.doi.org/10.1007/s12108-004-1016-3]

Ferriss, A.L. (2010). *Approaches to Improving the Quality of Life: How to Enhance the Quality of Life*. Dordrecht: Springer.

Firebaugh, G. et Schroeder, M.B. (2009). Does your neighbor's income affect your happiness? *American Journal of Sociology* 115: p. 805-831. [doi://dx.doi.org/10.1086/603534]

Fromm, E. (1955/1991). *The Sane Society*. 2nd edn. London: Routledge.

Gasper, D. (2011). The human and the social: a comparison of the discourses of human development, human security and social quality *International Journal of Social Quality* 1,1:91-108 [doi://dx.doi.org/10.3167/IJSQ.2011010108]

Glatzer, W. (2000). Happiness: classic theory in the light of current research *Journal of Happiness Studies* 1: p. 501-511 [doi://dx.doi.org/10.1023/A:1011550727571]

Glenn, N.D., et Weaver, C.N. (1979). A note on family situation and global happiness. *Social Forces* 57(3): p. 960-967. [doi://dx.doi.org/10.1093/sf/57.3.960]

Glenn, N.D., et Weaver, C.N. (1981). The contribution of marital happiness to global happiness *Journal of Marriage and Family* 43,1: p. 161-168 [doi://dx.doi.org/10.2307/351426]

Grima, B. (1992). *The Performance of Emotion among Paxtun Women*. Austin: University of Texas Press.

Hall, P.A., et Lamont, M. [ed] (2009). *Successful Societies: How Institutions and Culture Affect Health*. Cambridge: Cambridge University Press.

Haller, M., et Hadler, M. (2006). How social relations and structures can produce happiness and unhappiness: An international comparative analysis. *Social Indicators Research* 75(2): p. 169-216. [doi://dx.doi.org/10.1007/s11205-004-6297-y]

Hanifan, L.J. (1916). The rural school community center. *Annals of the American Academy of Political and Social Science* (67): p. 130-138. [doi://dx.doi.org/10.1177/000271621606700118]

Helliwell, J.F., et Want, S. (2012). The state of world happiness. In J.Helliwell, R.Layard, et J.Sachs [eds], *World Happiness Report*. Columbia University: Earth Institute
<www.earth.columbia.edu/sitefiles/file/Sachs%20

Writing/2012/World%20Happiness%20Report.pdf
>.

Hermalin, A.I. [ed] (2002). *The Well-Being of the Elderly in Asia: A Four-Country Comparative Study*. University of Michigan Press.

Herrmann, P. (2007). *A positive approach towards social policy -the re-foundation of social policy*. University of Cork College of Arts, Celtic Studies and Social Sciences, William Thompson Working Papers, 10,
<<http://www.ucc.ie/en/socialpolicy/WilliamThompsonWorkingPapers/DocumentFile,52322,en.pdf>>.

Hochschild, A. (1974). The sociology of feeling and emotion: selected possibilities. *Sociological Inquiry* 45,2-3: p. 280-307.

Hochschild, A.R. (1983). *The Managed Heart: Commercialization of Human Feeling*. Berkeley, CA: University of California Press.

Hodges, S.D., Clark, B. et Myers, M.W. (2011). Better living through perspective taking. In R.Biswas-Diener [ed], *Positive Psychology as a Mechanism for Social Change*. Dordrecht: Springer, p. 193-218.

Johnston, D.F. et Carley, M.J. (1981). Social measurement and social indicators. *Annals of the American Academy of Political and Social Science* 453: p. 237-253.
[doi://dx.doi.org/10.1177/000271628145300112]

Jordan, B. (2008). *Welfare and Well-Being: Social Value in Public Policy*. Bristol: Policy Press

Keyes, C. (1998). Social wellbeing. *Social Psychology Quarterly* 61 (2) p. 121-140.

Keyes, C.L.M. [ed] (2013). *Mental Well-being: Toward an International Epidemiology of Positive Mental Health*. Dordrecht: Springer.

Kosaka, K. [ed] (2006). *A Sociology of Happiness: Japanese Perspectives*. Melbourne: Trans Paci?c

Kroll, C. (2011). *Towards a sociology of happiness: the case of an age perspective on the social context of subjective well-being*. Working paper version available at: <<http://ssrn.com/abstract=1809833>>.

Lauer, Q. (1958). *The Triumph of Subjectivity: An Introduction to Transcendental Phenomenology*. New York: Fordham University Press.

Lazarsfeld, P.F., et Rosenberg, M. (1955). *The Language of Social Research: A Reader in the Methodology of Social Research*. New York: Free Press.

Lin, K.; Gasper, D.; van der Maesen, L.J.G. (2011). Social quality research in a globalized world: an introduction. *International Journal of Social Quality* 1,2: p. 1-4.
[doi://dx.doi.org/10.3167/IJSQ.2011.010201]

Liu, C. (1996). On the desirability and possibility of a positive sociology. *International Journal of Sociology and Social Policy* 16,4: p. 103 - 135.
[doi://dx.doi.org/10.1108/ebo13252]

Maddox, H. (1982). *Happiness, Lifestyle and Environment*. Daylesford: Freshet Press.

Malinowski, B. (1922). *Argonauts of the Western Pacific*. London: Routledge and Kegan Paul.

Malthus, T. (1798/1826). *An Essay on the Principle of Population, A View of its Past and Present Effects on Human Happiness*. London: John Murray
<<http://www.econlib.org/library/Malthus/malPlongtoc.html>>.

Marx, K. (1844a). *A Contribution to the Critique of Hegel's Philosophy of Right*. Paris: Deutsch-Französische Jahrbücher.

Marx, K. (1844b). *Economic and Philosophic Manuscripts of 1844*. Moscow:

Progress Publishers [transcribed by Andy Blunden at
www.marxists.org/archive/marx/works/1844/manuscripts/preface.htm.]

Maslow, A.H. (1971/1993). *The Farther Reaches of Human Nature*. London: Penguin.

Mathews, G. et Izquierdo, C. (2009). *Pursuits of Happiness: Well-Being in Anthropological Perspective*. Oxford: Berghahn.

Mayo, E. [ed.K.Thompson] (1933/2003). *The Human Problems of an Industrialized Civilization*. London: Routledge.

Mestrovic, S.G. (1997). *Postemotional Society*. London: Sage



- Mills, C. W. (1943). The professional ideology of social pathologists. *American Journal of Sociology* 29,2: p. 165-180. [doi://dx.doi.org/10.1086/219350]
- Neves, C. (2003). Optimism, pessimism, and hope in Durkheim. *Journal of Happiness Studies* 4,2: p. 169-183. [doi://dx.doi.org/10.1023/A:1024487829769]
- Orwell, G. (1943). Why socialists don't believe in fun. <<http://www.k-1.com/Orwell/site/work/essays/fun.html>>.
- Pahl, R. (2003). Some sceptical comments on the relationship between social support and well-being. *Leisure Studies* 22,4: p. 357 - 368. [doi://dx.doi.org/10.1080/02614360310001594140]
- Park, R.E., et Burgess, E.W. [eds] (1921). *Introduction to the Science of Sociology*. Chicago: University of Chicago Press.
- Plé, B. (2000). Auguste Comte on positivism and happiness. *Journal of Happiness Studies* 1,4: p. 423-445.
- Putzel, J. (1997). Policy arena: accounting for the "dark side" of social capital. *Journal of International Development* 9,7: p. 939-49. [doi://dx.doi.org/10.1002/(SICI)1099-1328(199711)9:7<939::AID-JID497>3.0.CO;2-4]
- Rogers, A., et Pilgrim, D. (2005). *A Sociology of Mental Health and Illness*. 3rd Ed. Maidenhead, UK: Open University Press.
- Schnittker, J. (2008). Happiness and success: genes, families, and the psychological effects of socioeconomic position and social support. *American Journal of Sociology*, 114: S233-S259. [doi://dx.doi.org/10.1086/592424]
- Sschiessler, K. F., et Fisher, G.A. (1985). Quality of life research and sociology. *Annual Review of Sociology* 11: p. 129-149. [doi://dx.doi.org/10.1146/annurev.so.11.080185.001021]
- Seidman, S. (1983). Modernity, meaning, and cultural pessimism in Max Weber. *Sociological Analysis* 44, 4: p. 267-278. [doi://dx.doi.org/10.2307/3711610]
- Selin, H. et Davey, G. (Eds.) (2012). *Happiness Across Cultures: Views of Happiness and Quality of Life in Non-Western Cultures*. Dordrecht: Springer.
- Sinclair, J. (1791-1799). *Statistical Account of Scotland*. <<http://edina.ac.uk/stat-acc-scot>>.
- Spencer, H. (1851). *Social Statics: or, The Conditions Essential to Human Happiness Specified, and the First of Them Developed*. London: John Chapman [online at <http://oll.libertyfund.org>]
- Stebbins, R. (2009). *Personal Decisions in the Public Square: Beyond Problem Solving into a Positive Sociology*. New Brunswick, NJ: Transaction.
- Svendsen, G.T., Ling, G. et Svendsen, H. (2009). *Handbook of Social Capital: The Troika of Sociology, Political Science and Economics*. Cheltenham: Edward Elgar
- Taylor, C. (1990/1995). Irreducibly social goods. In C.Taylor, *Philosophical Arguments*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Terada, R. (2001). *Feeling in Theory: Emotion After the "Death of the Subject"*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Thin, N. (2002). *Social Progress and Sustainable Development*. London: ITDG Publications.
- Thin, N. (2005). *Happiness and the sad topics of anthropology* University of Bath: Wellbeing in Developing Countries Working Paper No.10 <http://www.welldev.org.uk/research/workingpaper/pdf/wed10.pdf>
- Thin, N. (2012). *Social Happiness: Research into Policy and Practice*. Bristol: Policy Press
- Thomas, M.E., et Hughes, M. (1986). The continuing significance of race: a study of race, class, and quality of life in America, 1972-1985. *American Sociological Review* 51,6: p. 830-841 [doi://dx.doi.org/10.2307/2095370]
- Thomas, W.I., et Znaniecki, F. (1918/1927). *The Polish Peasant in Europe and America*. NY: Alfred A.Knopf.
- Thompson, W. (1824). *An Inquiry into the Principles of the Distribution of Wealth Most Conducive to Human Happiness*. London: Longman.
- Varela, F.J., et Shear, J. (1999). First-person accounts: why, what, and how. In F.J.Varela et J.Shear (Eds), *The View from Within: First-person*

Approaches to the Study of Consciousness. Bowling Green, OH: Imprint Academic, p. 1-14.

Veenhoven, Ruut (2006). Sociology's blind eye for happiness. Paper presented at the 16th World Congress of Sociology 2006, Durban, South Africa.

Veenhoven, R. (2007). Quality-of-life research. In C.D.Bryant et D.L.Peck [eds], *Handbook of 21st Century Sociology*. Vol 2. Thousand Oaks, CA: Sage , p. 54-62.

Veenhoven, R. (2008). Sociological theories of subjective well-being. in M. Eid et R. Larsen [eds], *The Science of Subjective Well-being: A Tribute to Ed Diener*. New York: Guilford Press, p. 44-61

Vester, H.G. (1999). Emotions in postemotional culture. In J.Schlaeger et G.Stedman [eds], *Representations of Emotions*. Tübingen, Germany: Gunter Narr Verlag, p. 19-28.

Vowinckel, G. (2000). Happiness in Durkheim's sociological policy of morals. *Journal of Happiness Studies* 1 (4), 447-464. [doi://dx.doi.org/10.1023/A:1011534324845]

Wagner, H.R. (1983). *Phenomenology of Consciousness and Sociology of the Life-World*. Alberta: University of Alberta Press.

Ward, L.F. (1883/1911). *Dynamic Sociology*. 2nd Edn. 2 Vols. Appleton and Company.

Williams, S. et Bendelow, G. (1998). Introduction. Emotions in social life: mapping the sociological terrain. In Bendelow, Gillian, and Simon J Williams [eds], *Emotions in Social Life: Critical Themes and Contemporary Issues*. London: Routledge, p. xv-xxx

Witt, D., Lowe, G.D., Peek, C.W. et Curry, E.W. (1980). The changing association between age and happiness: emerging trend or methodological artifact? *Social Forces* 58(4),1302-1307. [doi://dx.doi.org/10.1093/sf/58.4.1302]

Yang, Y. (2008). Social inequalities in happiness in the United States, 1972 to 2004: an age-period-cohort analysis, *American Sociological Review*, 73, 204-226. [doi://dx.doi.org/10.1177/000312240807300202]

Yee, J., et Chang, D. (2012). Social quality as a measure for social progress. *Development and Society* 40, 2: p. 153.



À propos de l'auteur

Neil Thin est professeur à l'université de sciences politiques et sociales de l'université d'Edimbourg. Il s'intéresse à la recherche interdisciplinaire sur le bien-être dans une optique interdisciplinaire et appliquée. Pour ce faire il travaille à temps partiel pour le parlement écossais. Il collabore avec des institutions à tous niveaux de celles impliquées sur le terrain aux gouvernements et institutions supranationales comme l'ONU.



Summary

This paper explores the contributions of sociology to happiness scholarship from the Enlightenment through to the present day. Pre-20th century thinkers whose work led to the formation of social science tended to take the theme of happiness seriously as a central challenge of social scholarship. Over the past century, sociologists have made important contributions to understanding happiness, although its absence from textbooks, encyclopedias, and conferences suggests that happiness has never been a major theme in mainstream sociology. The discipline's role in happiness scholarship could be greatly strengthened through more systematic and explicit approaches, especially in qualitative research. These will doubtless be developed soon, as sociology catches up with the other social sciences (most notably psychology and economics) that have already made great progress in convincing general publics and politicians that something so elusive as happiness can be analysed and assessed in robust and illuminating ways. A 'happiness lens' is recommended as a way of making sociology more transparent regarding its contributions to understanding and promoting good societies and good lives. This lens complements pathologism with positivity; insists on empathic effort to respect first-person subjectivity; and promotes holism and lifecourse perspectives.

L'environnement optimal d'apprentissage : contribution de la recherche empirique sur les déterminants psychologiques de l'expérience positive subjective aux sciences de l'éducation et de la formation des adultes

RÉSUMÉ

En tant que pionnier de la recherche empirique sur les déterminants psychologiques de l'expérience positive subjective, *via* l'élaboration de la théorie de l'autotélisme-flow, Mihaly Csikszentmihalyi est l'inspirateur de la psychologie positive. Afin de mieux illustrer la portée de cette théorie majeure de la psychologie scientifique contemporaine, nous mettons en lumière son importante contribution à la recherche fondamentale en sciences de l'éducation et de la formation des adultes, tout au long et tout au large de la vie (éducation formelle, non formelle ou informelle). Enfin, après un focus sur la dimension sociale de la motivation, dans un dernier temps, nous élargirons notre propos pour souligner la portée universelle du modèle de la « sélection psychologique » (cf. « 3e paradigme de l'évolution ») selon lequel le flow serait l'un des catalyseurs fondamentaux des processus biologiques, culturels et psychologiques au cœur de l'évolution humaine.

MOTS-CLÉS

Autotélisme-flow ; collectif ; éducation positive ; motivation ; persistance.

1. MIHALY CSIKSZENTMIHALYI : LE PIONNIER DE LA RECHERCHE EMPIRIQUE SUR LES DÉTERMINANTS

Mihaly Csikszentmihalyi est né en 1934 à Fiume (Italie, maintenant Rijeka en Croatie) où son père était ambassadeur de Hongrie en Italie. Il passe son enfance à faire la navette entre l'Italie et la Hongrie. L'observation du cahot de la période de la guerre, du déni des adultes, ainsi que du désespoir de ses voisin.e.s et des membres de sa famille va être très formative pour lui. Il doit quitter l'école vers l'âge de 16 ans, en 1948, quand son père démissionne de son poste d'ambassadeur, au moment de l'installation d'un gouvernement communiste par l'armée soviétique. Sa famille se retrouve du jour au lendemain sans ressource tout en ne pouvant retourner en Hongrie. Il perçoit alors que tous ces événements constituent « le signal d'alarme d'une défaillance systémique de l'espèce humaine qui nécessite la recherche d'un remède radical pour éviter à nouveau le retour des quatre cavaliers de l'Apocalypse » (Csikszentmihalyi, 2014, p. 13, traduction personnelle). C'est à cette époque, après la lecture des œuvres complètes de Karl Jung qu'il souhaite soudain s'orienter vers la psychologie, en vue de tenter de mieux comprendre le sentiment de confusion dans lequel se trouvaient les adultes qu'il connaissait pendant la guerre. Six ans plus tard, après avoir cumulé divers emplois occasionnels (affichiste, serveur, traducteur, agent de voyage...), il décide de partir aux États-Unis : il arrive à Chicago avec 1,25\$ dans sa poche. Il débute ses études à l'université de Chicago dans les dernières années de l'hégémonie académique du behaviorisme et de la psychanalyse, les deux courants qui gouvernaient à l'époque la psychologie nord-américaine depuis deux générations : « Il y avait des vérités utiles à prendre dans ces deux perspectives, cependant à la fin des années 50, elles ressemblaient davantage à des reliques historiques qu'à des clés pour le futur » (Csikszentmihalyi, 2014, p.14, traduction personnelle). Pour sa part, Csikszentmihalyi va chercher à combiner la perspective de la vision européenne (notamment inspirée de Jung et de Teilhard de



Chardin) façonnée durant son adolescence, avec le scepticisme empirique de sa nouvelle patrie. Il obtient son Master en 1960 et son doctorat en 1965.

À partir de 1978, la plupart de ses travaux scientifiques concernent plus spécifiquement l'attention, ou plus précisément l'énergie psychique nécessaire pour maintenir l'attention, ainsi que la volonté et la persistance nécessaire pour éviter l'entropie psychique (ou chaos) qui est, selon lui, l'état normal de la conscience, notamment quand celle-ci se perd dans ses propres ruminations. En effet, comme William James l'avait déjà constaté une centaine d'années auparavant, du matin au soir, toute activité humaine nécessite une allocation de l'attention qui est *in fine* coûteuse en énergie psychique. Or, à l'instar de l'énergie physique, l'énergie psychique est aussi limitée. De ce fait, contrairement à ce qu'affirment certains individus multitâches, il n'est pas possible de diviser son attention tout en espérant pouvoir continuer à faire correctement tout ce que l'on doit faire (Csikszentmihalyi, 1990).

2. LA THÉORIE DE L'AUTOTÉLISME-FLOW, L'UNE DES THÉORIES MAJEURES DE LA PSYCHOLOGIE SCIENTIFIQUE CONTEMPORAINE

Le concept de « flow¹ » a été décrit pour la première fois par Mihaly Csikszentmihalyi dans son livre *Beyond Boredom and Anxiety* en 1975. Avec mes collègues Marta Bassi, Lucia Ceja, Teresa Freire, Corinna Peifer et Eleonora Riva, nous en avons élaboré la définition suivante qui est, depuis novembre 2014, celle retenue par l'*European Flow Researchers Network*:

¹ Comme la très grande majorité des chercheurs dans le monde entier, et sur recommandation de l'*European Flow Researchers Network* (afin de renforcer la visibilité internationale de ce champ de recherche), nous faisons volontairement le choix de conserver le mot anglais pour le concept de flow, car la polysémie du mot français "flux" serait en fait porteuse d'un bien trop grand nombre d'ambiguïtés conceptuelles. Cependant, notamment suite à l'élaboration d'un cours pour la télé université du Québec à Montréal, nous privilégions le plus souvent

« Il s'agit d'un état d'épanouissement lié à une profonde implication et au sentiment d'absorption que les personnes ressentent lorsqu'elles sont confrontées à des tâches dont les exigences sont élevées et qu'elles perçoivent que leurs compétences leur permettent de relever ces défis. Le flow est décrit comme une expérience optimale au cours de laquelle les personnes sont profondément motivées à persister dans leurs activités.

De nombreux travaux scientifiques mettent en évidence que le flow a d'importantes répercussions sur l'évolution de soi, en contribuant à la fois au bien-être et au bon fonctionnement personnel dans la vie quotidienne » (EFRN, 2014, traduction Heutte, 2017a, p. 170).

2.1 Première modélisation de l'expérience optimale

Le modèle théorique initial est issu d'une étude qualitative menée dans les années 1970 par Csikszentmihalyi et ses collègues. Cette étude souhaitait étudier comment l'expérience est ressentie et comment les gens utilisent leur temps, seuls ou accompagnés.

A cette époque, avec ses collègues de l'université de Chicago., il a mis au point une méthode d'échantillonnage de l'expérience vécue (*Experience Sampling Method* - ESM en anglais). À l'aide d'un bip ou d'une montre programmée un signal était envoyé à la personne qui devait alors remplir deux pages d'un carnet qu'elle transportait avec elle en permanence. Les signaux se déclenchaient arbitrairement toutes les deux heures à peu

possible l'expression "expérience optimale" (vs "expérience du flow"). D'autre part, afin de permettre une meilleure identification (indexation par les moteurs de recherche...) des travaux scientifiques liés à ce champ de recherche émergeant dans la francophonie, nous privilégions généralement l'expression "autotélisme-flow" pour désigner la théorie de l'expérience optimale (vs "théorie du flow").

près depuis le matin jusqu'à 23h ou plus. Au signal, la personne notait l'endroit où elle se trouvait, ce qu'elle était en train de faire, à quoi elle pensait, avec qui elle était et elle évaluait son état intérieur du moment sur différentes échelles numériques : était-elle plus ou moins heureuse, concentrée, motivée, contente d'elle-même, etc. En fin de semaine, chaque personne pouvait avoir rempli jusqu'à 56 pages de son carnet donnant ainsi un film virtuel de ses activités et de ses expériences quotidiennes. L'analyse de ce carnet permettait d'esquisser son emploi du temps du matin au soir tous les jours de la semaine et de suivre les fluctuations de son humeur en fonction de ses activités et des gens avec qui elle se trouve. Le laboratoire de Chicago a ainsi accumulé sur plusieurs années une documentation de plus de 70 000 pages provenant de 2 300 personnes interrogées environ et des enquêtes menées dans des universités d'autres régions du monde (par ex. Csikszentmihalyi, Larson, et Prescott, 1977 ; Larson and Csikszentmihalyi 1978, 1980 ; Larson, Csikszentmihalyi et Graef. 1982 ;

Massimini et Carli, 1988 ; Moneta, 2004 ...) ont plus que triplé ces chiffres. En effet, pour Csikszentmihalyi, il était important de disposer d'un grand nombre de réponses car cela permettait d'étudier en détail avec beaucoup de précision le profil et la qualité de la vie quotidienne. Cette méthode a également permis d'établir des comparaisons entre Américain.e.s, Européen.ne.s, Asiatiques ou tout autre culture où la méthode pouvait être utilisée (Asakawa, 2004 ; Carli, Delle Fave et Massimini, 1988).

L'analyse de toutes ces données ont permis à Csikszentmihalyi de conforter sa première modélisation (1975a) dans laquelle le flow représentait un courant borné entre l'ennui et l'inquiétude (c'est d'ailleurs le titre de son ouvrage).

Ce premier modèle (Figure 1) explique ainsi que :

- quand une personne croit que ses opportunités d'action sont trop exigeantes

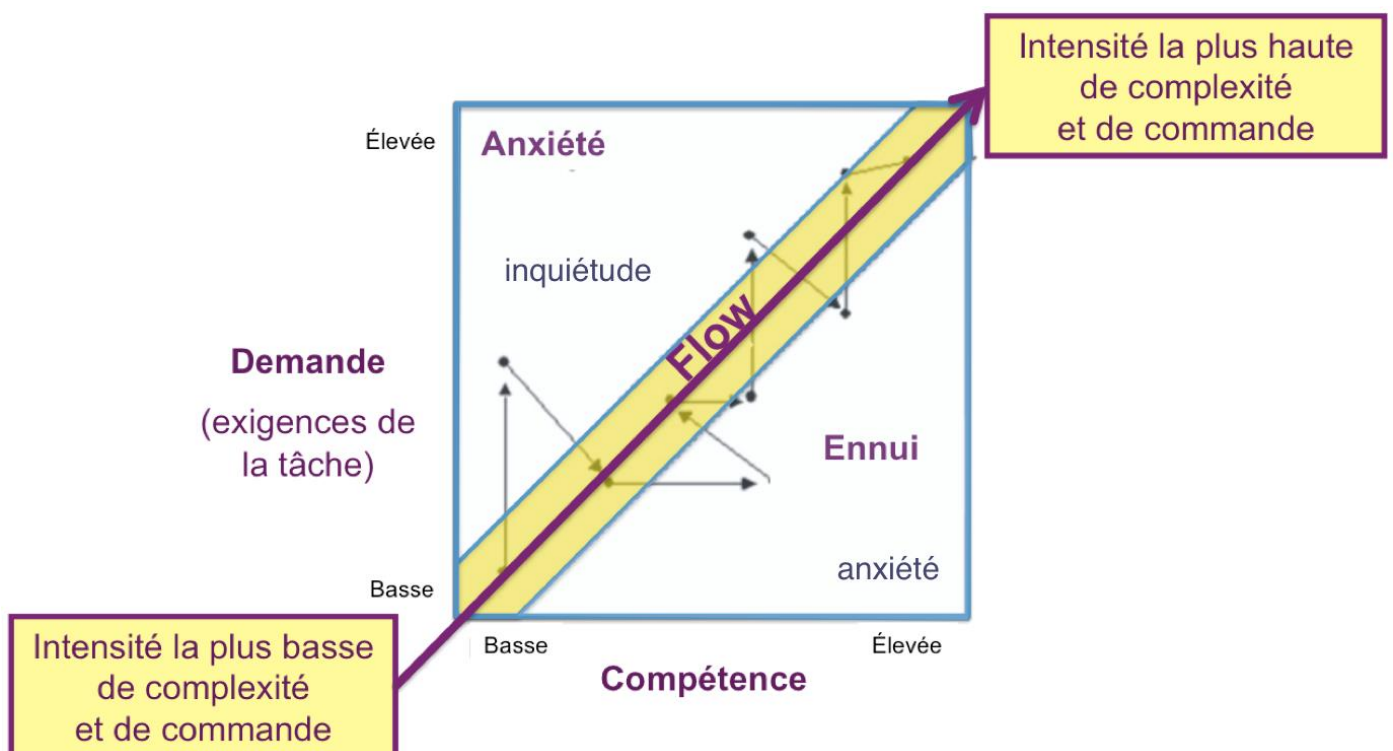


Figure 1. Premier modèle de l'état de flow (expérience optimale)
(adaptation de Moneta, 2012 et Csikszentmihalyi 1975a, traduction personnelle)



par rapport à ses compétences², l'expérience résultante est expérimentée comme de l'anxiété ;

- quand le niveau de compétences est plus élevé mais que les exigences de la tâche sont trop élevées pour ses habiletés, cette expérience procure de l'inquiétude ;
- l'état de flow est ressenti lorsque les exigences de la tâche sont en équilibre avec les compétences : il s'agit de l'expérience optimale ;
- d'un autre côté, quand les compétences sont plus élevées que les occasions de les utiliser, il en résulte un état d'ennui, cet état bascule à nouveau dans l'anxiété quand la quantité d'ennui devient trop importante.

Le flow apparaît donc entre l'inquiétude (l'anxiété) et l'ennui, lorsqu'il y a une correspondance adéquate entre le challenge (les exigences de la tâche) et les capacités de l'individu. Cette expérience optimale rend l'individu capable d'oublier les aspects déplaisants de la vie, les frustrations ou les préoccupations. La nature de l'expérience optimale exige une concentration totale de l'attention sur la tâche en cours, de sorte qu'il n'y a plus de place pour la distraction. L'expérience optimale entraîne des conséquences très importantes : meilleure performance (Jackson et Csikszentmihalyi, 1999), créativité, développement des capacités, estime de soi et réduction du stress (Csikszentmihalyi, 2006). Un ensemble d'études (pour revue, Heutte, 2014) apportent des résultats concourants et montrent l'importance d'autres concepts dans l'expérience du Flow. Par exemple, Asakawa (2004) met en évidence des liens positifs entre

la motivation, la satisfaction de la vie et le flow, ainsi que des liens négatifs entre le flow et l'anxiété ou le désengagement.

Il s'agit d'un état dynamique de bien-être, de plénitude, de joie, d'implication totale. Ce sentiment crée un ordre – harmonie – dans notre état de conscience et renforce la structure de soi. Lorsque qu'une personne est capable d'affronter la vie avec un enthousiasme tel qu'elle s'implique dans ce qu'elle fait avec une grande ferveur, sans autre but que le plaisir de vivre pleinement toute activité pour elle-même, on peut dire d'elle que c'est une personnalité autotélique³. Bien sûr, personne n'est à cent pour cent autotélique car nous sommes tous obligé.e.s, par nécessité ou par devoir, de faire des choses qui ne nous plaisent pas. Il est en revanche possible d'établir une gradation entre les gens qui n'ont presque jamais l'impression de se faire plaisir et ceux qui considèrent presque tout ce qu'ils font comme important et valable en soi. C'est à ces derniers que s'applique le terme autotélique (Csikszentmihalyi, 2005).

Par nature, l'expérience optimale exige une concentration totale de l'attention sur la tâche en cours, de sorte qu'il n'y a plus de place pour la distraction. Cette concentration va temporairement occulter les aspects déplaisants de la vie, les frustrations ou les préoccupations quotidiennes. Dans le cadre d'un apprentissage, l'expérience optimale est plus particulièrement ressentie dans les phases qui nécessitent une importante mobilisation de compétences : le flow est un état psychologique dans lequel le sujet se sent simultanément

² Nous choisissons le terme compétence dans son sens le plus commun. Nous aurions tout aussi bien pu en utiliser d'autres (par ex. aptitudes, capacités, habiletés...) pour traduire *skill* utilisé par Csikszentmihalyi dans la version originale (1975a).

³ Autotélique est un mot composé de deux racines grecques : *autos* (soi-même) et *telos* (but). Une activité

est autotélique lorsqu'elle est entreprise sans autre but qu'elle-même. L'autotélisme est par exemple un phénomène important de la création artistique, notamment en littérature française, surtout en poésie (par ex. Baudelaire, Rimbaud, Char...).

cognitivement efficace, motivé et heureux de progresser.

Moneta et Csikszentmihalyi (1996) évoquent la métaphore d'une action se déroulant sur le fait d'un toit en pente : l'échec ou la réussite tiennent à peu de choses (incertitude/risque), cependant compte tenu de l'équilibre optimal entre le défi et ses compétences, ainsi que de son expérience, l'apprenant.e perçoit progressivement que l'objectif est probablement accessible. Ainsi, au cours d'une phase d'apprentissage, au fur et à mesure que le sujet apprenant s'aperçoit qu'il progresse dans la compréhension de ce qu'il souhaitait étudier, ce sentiment le portera et le poussera à s'appliquer de plus en plus, en lui procurant un tel bien-être, qu'il souhaitera que cette expérience (émotion liée à la perception de cette progression) se prolonge. C'est d'ailleurs pour continuer à ressentir le flow qu'il persistera dans l'apprentissage, y compris parfois en se fixant lui-même de nouveaux objectifs : faire plus vite ou faire mieux, par exemple en optimisant ses actions ou les ressources à sa disposition.

C'est quand Martin Seligman après son élection à la présidence de l'*American Psychological Association* (APA) lance son appel fondateur de la psychologie positive qu'il mettra tout particulièrement en lumière les travaux de Mihaly Csikszentmihalyi, en déclarant qu'il est le leader mondial de la recherche en psychologie positive : « il en est l'inspirateur, j'en suis le porte-parole ».

Dans un de ses derniers ouvrages publiés en français en 2012, en choisissant de présenter la « psychologie positive » comme étant « la science de l'expérience optimale », Ilona Bonniwell confirme cette place si particulière de Mihaly Csikszentmihalyi dans la communauté scientifique, ce qui fait à l'évidence de la théorie de l'autotélisme l'une des théories majeures de la psychologie scientifique contemporaine.

2.2 Le flow dans le domaine sportif

Les premiers travaux de Csikszentmihalyi concernaient notamment les émotions ressenties par des sportifs et sportives quand la victoire ou l'atteinte du but qu'elles et ils se sont fixé.e.s semblent ne plus pouvoir leur échapper. Il n'est donc pas surprenant que depuis une trentaine d'années, les études concernant le flow dans ce contexte soient particulièrement nombreuses (pour revue, Heutte, 2014). L'expérience optimale y serait plus particulièrement ressentie lors de trois situations principales :

1. lorsque l'athlète perçoit ses compétences personnelles comme égales au défi fixé, et simultanément élevées pour être motivantes. Cet équilibre peut par exemple être ressenti lors d'une compétition où les adversaires sont jugés comme étant de niveau égal ou légèrement supérieur, ou lorsqu'une compétition s'avère décisive pour une qualification. Le flow peut être ressenti quel que soit le niveau sportif et n'est pas réservé aux sportifs de haut niveau.
2. lorsqu'un.e athlète est complètement immergé.e dans la réalisation de sa performance.
3. lorsque les mouvements se déclenchent de manière automatique et à un niveau exceptionnel (en référence au niveau personnel de l'athlète). La sportive ou le sportif vit alors un état de fonctionnement optimal.

Qu'il soit appelé flow ou pic de performance, cet état de fonctionnement optimal survient immédiatement avant et pendant l'action. C'est donc un état vers lequel tendent les athlètes de haut niveau car il semble que la recherche de l'atteinte de l'état de flow de manière régulière soit un élément favorisant la maîtrise d'une action complexe. En effet, en état de flow, le sportif semble pouvoir réaliser sa performance dans des conditions extrêmement favorables



regroupant par exemple la concentration, l'automatisation des gestes, le plaisir, la sensation d'équilibre entre le défi et ses habiletés. Jackson et Csikszentmihalyi (1999) montrent que l'expérience du flow est très enrichissante et que certains athlètes cherchent à la prolonger afin de rester à un niveau de performance très élevé.

2.3 Le flow au travail

Poursuivant les recherches de Csikszentmihalyi et LeFevre (1989) concernant le « paradoxe du travail », Bakker (2008) définit le flow au travail comme étant une succession de courtes périodes d'expériences optimales caractérisées par :

- l'absorption ;
- le plaisir dans le travail ;
- une motivation intrinsèque dans le travail.

L'absorption fait ici référence à un état de concentration total dans lequel se trouvent les personnes durant leur travail. Pendant ces périodes, le temps suspend son vol, elles oublient totalement tout ce qui peut se trouver autour d'elles si cela qui n'a pas de relation étroite et directe avec l'action en cours.

2.4 Le flow dans les environnements numériques : *Time flies when you're having fun.*

De longue date, la plupart des tentatives d'explications du comportement individuel des utilisateurs et utilisatrices de technologies de l'information et de la communication (TIC) ont tendance à se concentrer essentiellement sur les croyances de maîtrise instrumentale, pour comprendre leurs intentions d'usage des TIC. Cependant, des travaux récents (pour revue, Heutte, 2014) suggèrent que dans l'expérience globale avec la technologie, des concepts comme l'enjouement et le flow sont des variables explicatives potentiellement importantes dans les théories d'acceptation de l'usage des technologies font état du grand intérêt et du caractère prometteur des recherches concernant le flow dans les

environnements numériques. En effet, l'expérience autotélique est une variable évoquée pour comprendre les expériences positives subjectives avec les ordinateurs et plus récemment, pour ce qui concerne l'usage d'internet. La majorité des recherches adoptent une vision multidimensionnelle de l'expérience optimale dans les environnements numériques (en contexte de formation, de travail ou de jeu). Les construits communément cités comme reliés à l'expérience autotélique sont l'euphorie, la concentration, le contrôle, les enjeux et la curiosité. Cependant, la modélisation du flow dans les environnements numériques n'est pas réellement scientifiquement stabilisée. Pour leur part, Agarwal et Karahanna proposent le concept d'absorption cognitive (AC) qu'elles définissent comme « un profond état d'engagement avec les logiciels » (2000, p. 665).

2.5 Apport de la théorie de l'autotélisme-flow à la recherche empirique dans le champ de l'éducation positive

Nous souhaitons dans cette partie mettre en perspective l'apport des concepts, de méthodes et d'outils issus de la recherche en psychologie positive, notamment de l'autotélisme-flow sur l'évaluation des effets des environnements de formation et/ou de travail, plus particulièrement sur la modélisation des déterminants psychologiques de la motivation et de la persistance à vouloir apprendre ou travailler avec des autres. Cette perspective s'inscrit dans l'axe spécifiquement dédié à la recherche empirique concernant l'expérience positive subjective en contexte éducatif (cf. « éducation positive » Heutte, Fenouillet et Martin-Krumm, 2013), à savoir, l'étude scientifique des conditions et des processus qui contribuent à l'épanouissement ou au fonctionnement optimal :

- des apprenant.e.s, personnels de l'éducation ou de la formation et autres parties prenantes de l'éducation et de la formation tout au long et tout au large de la vie ;

- des communautés (réelles, comme virtuelles) dans lesquelles elles ou ils travaillent ou apprennent ;
- des systèmes, organismes ou dispositifs d'éducation, de formation ou de travail.

Ce triple niveau d'interrogation (individu, groupe et organisation) ouvre sur de nombreuses pistes de recherches scientifiques originales dont les implications pratiques peuvent à l'évidence soutenir, et le cas échéant renouveler, utilement le pilotage de l'innovation dans les organisations, notamment en vue de construire des environnements favorables à l'apprentissage tout au long et tout au large de la vie (éducation formelle, non formelle ou informelle). Bien entendu, cette perspective s'accorde tout particulièrement avec le système éducatif français caractérisé par un certain mal-être des enseignant.e.s, comme des élèves. Dans la continuité de nombreuses études internationales concernant les mesures du bien-être scolaire (Brulé et Veenhoven, 2014 ; OECD, 2004, 2009), nous souhaitons rappeler que seul 20% des élèves se sentent vraiment bien à l'école et que près de 27% peuvent y être considéré.e.s comme étant réellement en souffrance (Fenouillet, Martin-Krumm, Heutte et Besançon, 2014) et donc qu'une part importante de la réussite de l'ensemble des actions de la communauté éducative réside certainement dans une meilleure prise en compte de cette variable pour ce qui concerne les élèves (Heutte, Déro et Fenouillet, 2014), comme les enseignant.e.s (Heutte, 2009, 2011). Nous ne pouvons à l'évidence nous réjouir que la communauté éducative française produise la jeunesse la plus pessimiste du monde, selon une étude récente de la fondation Varkey (2017), ou encore leader mondial pour ce qui concerne la consommation de médicaments psychotropes (antidépresseurs, anxiolytiques et hypnotiques).

D'autre part, partageant avec Trocmé-Fabre (1999) le principe selon lequel le métier

d'apprendre est « le seul métier durable aujourd'hui », nos propos dépassent très largement le périmètre exclusif du système éducatif. Dans cette perspective, empruntant à Carré (2005), sa définition de l'apprenance, nous nous intéressons plus particulièrement aux communautés d'apprenance, à savoir, les communautés « favorisant l'émergence, la croissance et/ou le maintien d'un ensemble stable de dispositions affectives, cognitives et conatives, favorables à l'acte d'apprendre, dans toutes les situations formelles ou informelles, de façon expérientielle ou didactique, autodirigée ou non, intentionnelle ou fortuite » (Heutte, 2013, p. 122). L'étude scientifique des communautés d'apprenance participe à une meilleure compréhension du déploiement de l'écologie de l'apprenance.

2.6 L'absorption cognitive : quand plus rien ne peut perturber.

L'expérience autotélique est décrite par de nombreuses personnes comme un des meilleurs moments de leur vie au cours duquel les actions se déroulent avec une extraordinaire impression de fluidité, en ayant le sentiment d'être très à l'aise, sans avoir l'impression de devoir faire un effort pénible. Dans cet état, elles étaient tellement complètement impliquées dans l'activité que plus rien d'autre ne pouvait les perturber. Au-delà du plaisir lié à l'activité et de la persistance liée à l'intérêt intrinsèque pour l'activité, l'immersion totale dans l'activité est un aspect central de l'expérience optimale.

Après échanges avec Agarwal et Karahanna, et avec leur accord, nous avons suggéré d'étendre et de revoir la définition originale (Agarwal et Karahanna 2000), pour proposer de définir l'absorption cognitive (AC) comme « un état de profond engagement focalisé sur la volonté de comprendre avec, comme sans, l'usage des technologies numériques » (Heutte 2014, p. 167). Cet état est lié à un épisode d'attention totale (expérience optimale d'apprentissage)



qui "absorbe" (qui focalise) entièrement les ressources cognitives au point que plus rien d'autre n'importe que de comprendre, ce qui a notamment pour conséquence immédiate que pratiquement plus rien ne peut effectivement perturber la concentration exclusivement centrée sur la compréhension. Ainsi, nous considérons l'AC comme une focalisation exclusive, extrême et apaisante, liée à un état de concentration totale dans une activité. « Trivialement, nous sommes tenté de dire, qu'à ce moment-là, le sujet fait le vide autour de lui/est dans sa bulle, alors que le plus souvent, il serait certainement plus juste de dire que le vide/la bulle se fait autour de lui car, l'AC est liée à un intérêt intrinsèque "envahissant" pour l'activité et se produit à certains égards aux dépens du sujet, en dehors de sa volonté : quand le sujet est en quelque sorte pris au piège de son propre intérêt pour l'activité ! » (Heutte, 2011, p. 105). Dans les activités induites par le besoin de comprendre, l'AC est l'un des éléments fondamental du rapport au savoir et de la motivation à apprendre : un état dans laquelle l'ensemble des ressources cognitives

du sujet sont exclusivement mobilisées autour de la cognition.

2.7 Le flow : l'émotion de s'apercevoir que l'on comprend

Ainsi, le flow correspond à l'émotion liée à l'état psychologique caractérisé par un sentiment de fluidité mentale et d'intense concentration sur des tâches qui mobilisent toutes nos compétences. Il se manifeste souvent quand il y a perception d'un équilibre optimal entre les compétences personnelles et les exigences de la tâche (la «demande», Engeser et Schiepe-Tiska, 2012). En contexte éducatif, le flow est, par exemple, ressenti quand l'ensemble des actions à réaliser pour comprendre, notamment celles qui réclament une attention particulièrement soutenue, semblent "couler de source", avec une telle fluidité telle qu'à aucun moment l'apprentissage ou la compréhension ne seront interrompus par une quelconque inquiétude concernant ce qu'il faut faire pour y parvenir ou ce que les autres pourraient en penser (Heutte, 2014).

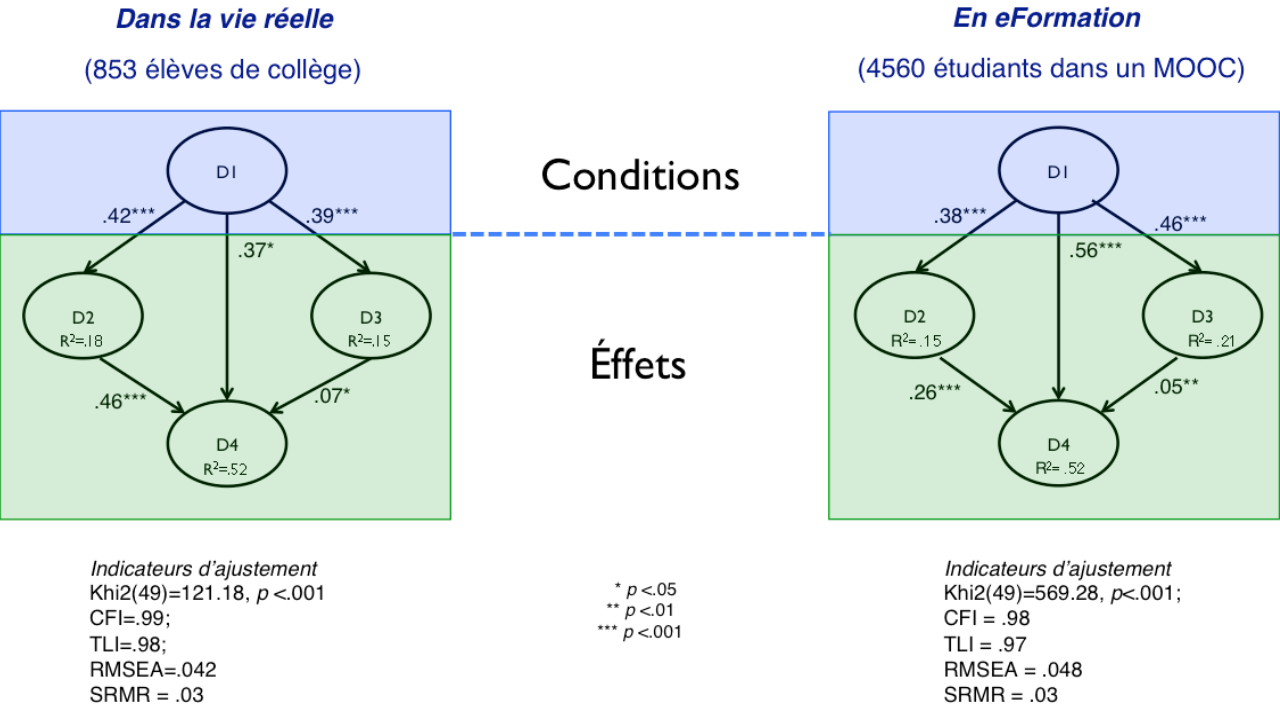


Figure 2. Modèle des relations entre les dimensions du flow en éducation ([EduFlow2] Heutte, Fenouillet, Martin-Krumm, Boniwell et Csikszentmihalyi, 2016)

L'étude du flow en contexte éducatif a fait l'objet de multiples études massives, depuis l'école primaire, jusqu'à la formation d'adultes dans des contextes de formation en face à face, comme à distance (pour revue, Heutte, 2014). Cependant, avant que nous nous n'y intéressions au cours de notre recherche doctorale (Heutte, 2008, 2010, 2011 ; Heutte et Fenouillet, 2010), il n'existait aucun outil de mesure spécifiquement adapté à ces contextes au niveau international (et bien entendu encore moins en langue française). C'est la mise au point de cet outil de mesure qui a permis l'élaboration du premier modèle du flow en éducation (EduFlow). Cette nécessité impérative de construction et de validation d'outils de mesure standardisés spécifiques (afin de pouvoir déterminer avec fiabilité les indicateurs des déterminants psychologiques postulés dans nos modélisations théoriques), permet, si cela était nécessaire, de réaffirmer que l'ancrage épistémologique de la psychologie positive s'inscrit résolument dans le champ des sciences empiriques : basées sur des méthodes de recueil de données et de traitements qui choisissent explicitement de s'exposer à la réfutation, en cohérence avec les méthodes de construction et de validation des modèles théoriques de la psychologie scientifique contemporaine, au niveau international. Le fait que les résultats de ces travaux soient régulièrement le fruit d'études comparatives à plus ou moins grande échelle doit permettre de clairement distinguer la psychologie positive (dont la dénomination reste l'objet de controverses au sein de la communauté scientifique) des niaiseries de la vulgate des vendeurs et vendeuses de « trucs et astuces du bonheur » qui surfent avec intérêt sur la médiatisation excessive de la marchandisation du bien-être et de la crédulité naïve de ceux qui y sont un peu trop réceptifs.

Ainsi à titre d'exemple, les résultats présentés ci-dessous, à savoir le modèle du flow en éducation (EduFlow, cf. Figure 2) et le modèle

heuristique du collectif individuellement motivé (MHCIM, cf. Figure 4) sont le fruit de près de dix années de travail, impliquant plusieurs dizaines de milliers de sujets (élèves de l'enseignement scolaire, étudiant.e.s en formation initiale à l'université, adultes en formation continue ou en situation de travail...), notamment dans des environnements de formation massifs en ligne, comme par exemple les *Massive Open Online Course* (MOOC) et ont fait l'objet de nombreuses communications dans des manifestations et/ou publications scientifiques (pour revue, Heutte, 2017).

Si la question de l'intérêt pédagogique des MOOC peut être légitimement l'objet de questions vives, force est de reconnaître qu'en tant que tels, ils constituent à l'évidence des terrains tout à fait propices à de nouvelles formes de recherche empirique en sciences de l'éducation et de la formation des adultes (Heutte, Fenouillet, Kaplan, Martin-Krumm et Bachelet, 2016). La quantité de données recueillies à chaque collecte permet ainsi l'élaboration de modèles dont la plausibilité peut être estimée notamment via des méthodes d'analyses et de traitements de plus en plus sophistiqués (cf. *Exploratory structural equation modeling*, Marsh, Morin, Parker et Kaur, 2014), reconnus dans les revues classées aux meilleurs rangs des publications scientifiques internationales. C'est ce qui nous permet d'affirmer que ces travaux issus de la psychologie positive sont une contribution notable à la recherche fondamentale en sciences de l'éducation et de la formation des adultes.

Dans notre dernière version de la modélisation du flow éducation ([EduFlow2] Heutte, Fenouillet, Martin-Krumm, Boniwell et Csikszentmihalyi, 2016), nous retenons 4 dimensions : le contrôle cognitif (FlowD1), l'immersion et l'altération de la perception du temps (FlowD2), l'absence de préoccupation à propos du soi (FlowD3), et l'expérience



autotélique — bien-être procuré par l'activité en elle-même (FlowD4).

Ces quatre dimensions éclairent remarquablement la persistance du comportement des apprenant.e.s en contexte de formation ou d'apprentissage. Les trois première dimensions (FlowD1+FlowD2+FlowD3) constituent l'absorption cognitive, un état de profond engagement focalisé sur la volonté de comprendre avec, comme sans, l'usage des technologies numériques (Heutte, 2014). L'absorption cognitive est un déterminant fondamental de la persistance à vouloir comprendre et de la qualité des apprentissages induite par cette persistance.

3. MODÉLISER LE COLLECTIF "INDIVIDUELLEMENT MOTIVÉ"

C'est dans le but de mieux comprendre ce qui pousse certaines personnes à persister à vouloir comprendre, travailler ou jouer avec des autres qu'a été élaboré un modèle socioconatif de la persistance *via* les contributions et complémentarités de trois théories majeures du self, à savoir l'autodétermination, (Deci et Ryan, 2002, 2008), l'auto-efficacité (Bandura, 1996, 2003) et l'autotélisme (Csikszentmihalyi, 1990, 2014). En effet, il est en effet possible de se sentir littéralement porté par le contexte collectif, boosté par le flow et le sentiment de vivre une expérience optimale d'apprentissage, notamment du fait que nos choix sont respectés ou suivis (ce qui conforte notre besoin d'auto-détermination), ainsi que par des feedbacks positifs quant à la qualité de nos contributions (ce qui conforte notre besoin de compétence (Deci et Ryan, 2000). La conjugaison de ces besoins psychologiques de base a une incidence sur le bien-être et le sentiment d'efficacité personnelle, comme collective. Il s'agit là de conditions essentielles de la persistance dans les efforts pour partager, acquérir et construire des connaissances, dans la mesure où elle pousse à s'impliquer bien souvent au-delà de ce

qu'il est possible de réaliser seul. Ainsi, les contributions et complémentarités de ces trois théories du *self* offrent un cadre d'analyse pertinent pour éclairer l'engagement (motivation) et la persistance (volition) de chacun dans le désir de progresser, d'acquérir de nouvelles compétences, de comprendre et donc de vouloir se former et apprendre par soi-même et à certains égards pour les autres, afin de pouvoir être reconnu et accepté dans une communauté, en tant que sujet sachant. Cette expérience est si gratifiante, elle procure une telle émotion, qu'elle justifie à elle seule que ceux qui l'ont vécu (au moins une fois) se donnent parfois beaucoup de mal pour réunir toutes les conditions afin de pouvoir la revivre à nouveau. Le sentiment d'acceptation apparaît clairement comme l'un des déterminants essentiels de la persistance à vouloir contribuer dans des communautés d'apprenance. C'est dans le but d'éclairer la construction dynamique, de ces communautés qu'a été élaboré le modèle heuristique du collectif individuellement motivé (MHCIM, Heutte, 2014, 2015, 2017a) développée selon l'hypothèse que le bien-être psychologique est une des conditions du développement optimal des individus et des groupes dans les lesquels ils apprennent, travaillent ou jouent. La proposition du MHCIM permet d'envisager le principe d'une ingénierie de formation autotélique (Heutte, 2017b) dont l'énergie principale est coproduite par les interactions et surtout les contributions des membres d'une communauté d'apprenance.

3.1 L'importance de l'affiliation sur la motivation

Dans divers contextes (pour revue Heutte, 2013, 2017a), nous avons souvent eu l'occasion de mettre en évidence un lien important entre le sentiment d'appartenance et l'implication de collègues, d'étudiant.e.s ou d'élèves dans des travaux ou des actions à réaliser en interaction. La rancœur et l'amertume sont très vite perceptibles dès que nous ne nous sentons pas

acceptés, ce qui généralement nous dissuade de persister dans nos efforts pour contribuer avec d'autres à d'éventuelles actions collectives. *A contrario*, il est possible de se sentir littéralement porté par le contexte collectif, boosté par le flow et le sentiment de vivre une expérience optimale, notamment du fait que nos choix sont respectés ou suivis (ce qui conforte notre besoin d'autonomie), ainsi que par des rétroactions positives quant à la qualité de nos contributions (ce qui conforte notre besoin de compétence). Ainsi dans certaines circonstances particulièrement favorables, nous pouvons constater l'effet médiateur du sentiment d'efficacité collective (SEC) entre le sentiment d'efficacité personnelle (SEP) et le contrôle cognitif (FlowD1) : le SEC a un effet sur le contrôle cognitif qui est plus important que l'effet direct du SEP (cf. Figure 3). Ce qui revient à dire que ressentir que le groupe a les ressources nécessaires pour réussir une tâche ou action permettra dans ce cas une persistance plus forte que s'il ne fallait compter que sur ses ressources personnelles (SEP).

À l'évidence, la qualité des relations interpersonnelles (Senécal, Vallerand et Vallières, 1992) peuvent favoriser (ou inhiber) les apprentissages invisibles de la vie quotidienne. Toutes les organisations gagneraient donc à « s'interroger sur les fonctionnements qui permettent l'innovation et l'apprentissage collectif : c'est autour de cette question que se reconstruisent les grands principes de management contemporain » (Hatchuel, Le Masson et Weil, 2002, p. 30).

Le sentiment d'appartenance sociale a un impact essentiel sur les deux autres besoins psychologiques de base postulés par Deci et Ryan (2002, 2008, 2014) : le sentiment d'autonomie et le sentiment de compétences sont mieux éprouvés en présence d'autrui, et perçus de façon bien plus favorable dans le cas d'affiliation(s) positive(s) (pour revue, Heutte, 2017a). Il faut notamment accorder une importance toute particulière au fait que l'un

des retours sur investissement, subjectif, mais ô combien catalyseur de la motivation, est le sentiment de faire partie d'une communauté d'apprenance dans laquelle chacun se sent accepté parce qu'il estime que ses compétences et son expertise sont reconnues : en sus de l'autonomie, la satisfaction de ces deux besoins psychologiques de base est l'un des moteurs de l'engagement, ce qui renforce l'auto-efficacité personnelle comme collective.

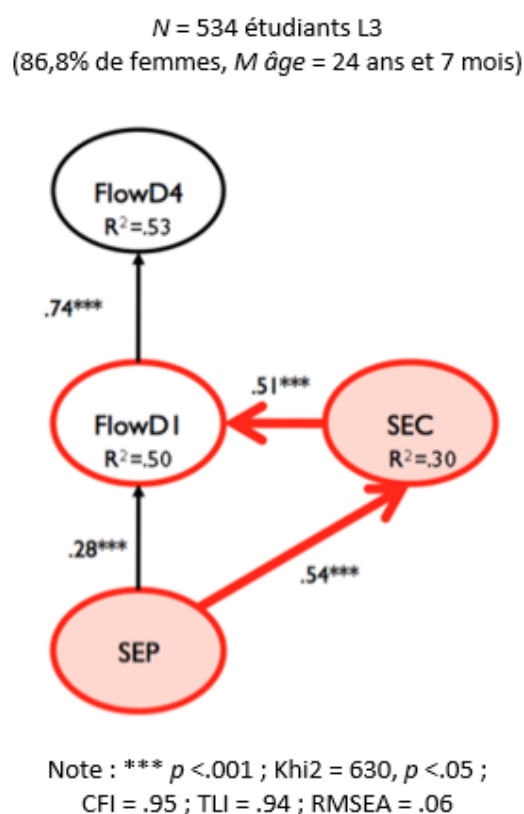


Figure 3. L'effet médiateur du sentiment d'efficacité collective (SEC) entre le sentiment d'efficacité personnelle (SEP) et le contrôle cognitif (FlowD1) (Heutte, 2011)



Quant à l'émotion ressentie (cf. le flow) à ce moment-là, elle constitue l'un des moteurs de la persistance : si apprendre est rarement une partie de plaisir, comprendre (faire comprendre, être compris...) peut être totalement jubilatoire. Cette expérience est si gratifiante qu'elle justifie à elle seule que celles et ceux qui l'ont vécue (au moins une fois) se donnent parfois beaucoup de mal pour réunir toutes les conditions afin de pouvoir la revivre à nouveau. Ainsi, pouvons-nous considérer que certain.e.s (cf. l'épicurien de la connaissance) se régaler du savoir, de la connaissance et surtout de la compréhension (du plaisir de s'apercevoir que l'on comprend) dans un

rapport presque charnel au savoir (Heutte, 2010, 2013, 2014b, 2016a) !

C'est dans le but d'en éclairer la construction dynamique, que nous avons envisagé la modélisation de cette spirale positive et optimale qui est brièvement présentée ci-dessous.

3.2 Le modèle heuristique du collectif individuellement motivé : contribution de la psychologie positive à la recherche fondamentale en sciences de l'éducation et de la formation des adultes.

Pour éclairer le concept du collectif individuellement motivé, nous (Heutte, 2011,

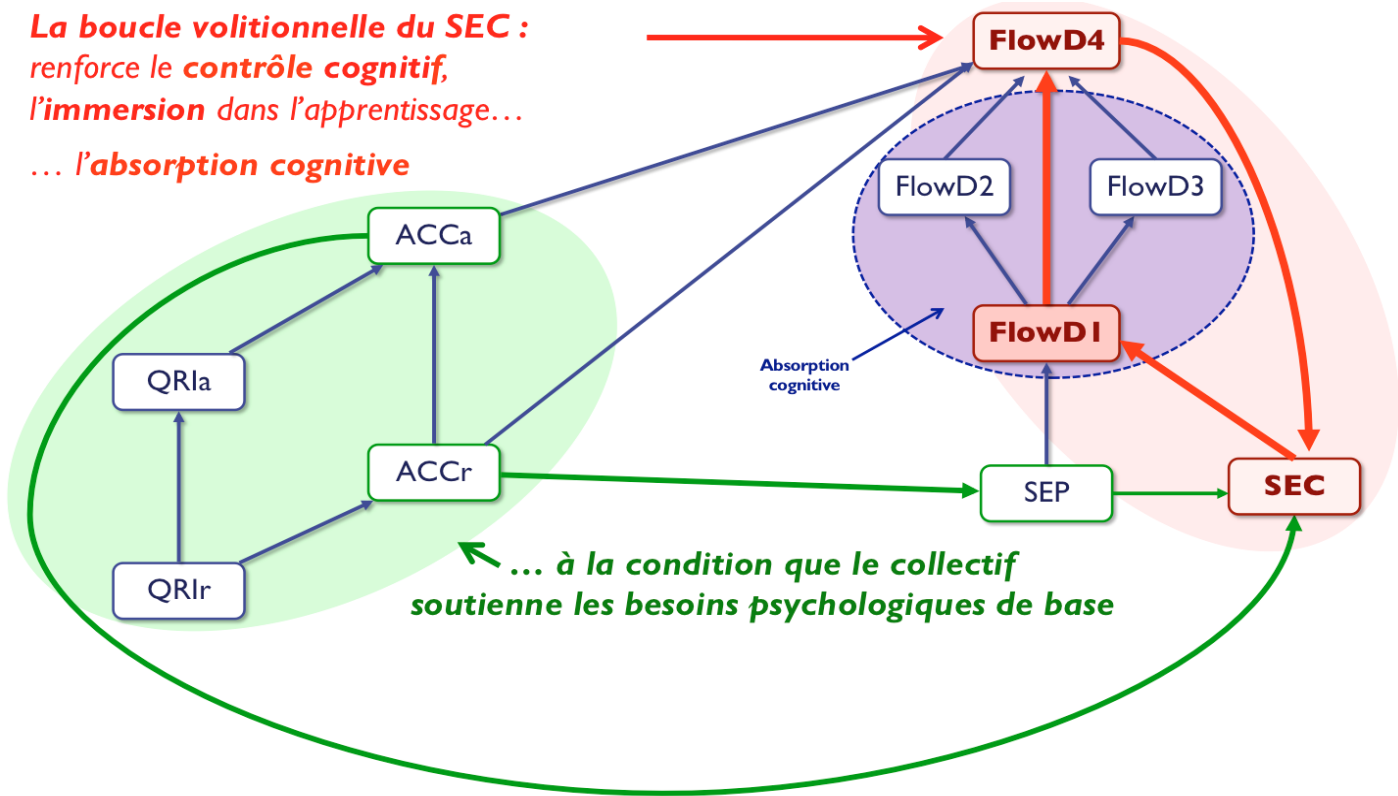


Figure 4. Dynamique du Modèle heuristique du collectif individuellement motivé (MHCIM, Heutte, 2017a, p. 175)

Les 10 indicateurs qui constituent le Modèle heuristique du collectif individuellement motivé (MHCIM)			Théories
QRIr	: Qualité des relations interpersonnelles avec les responsables (d'après Senécal <i>et al.</i> , 1992)		Auto-détermination
QRIa	: Qualité des relations interpersonnelles entre pairs (d'après Senécal <i>et al.</i> , 1992)		
ACCr	: Sentiment d'acceptation avec les responsables (d'après Richer & Vallerand, 1995)		
ACCa	: Sentiment d'acceptation entre les pairs (d'après Richer & Vallerand, 1995)		
SEP	: Sentiment d'efficacité personnelle (d'après Schwarzer & Jerusalem, 1995)	Absorption cognitive	Autotélisme flow
SEC	: Sentiment d'efficacité collective (Heutte, 2011, d'après Schwarzer & Jerusalem, 1995)		
FlowD1	: Contrôle cognitif (Heutte, Fenouillet, Martin-Krumm, Boniwell, & Csikszentmihalyi, 2016)		
FlowD2	: Immersion/Altération de la perception du temps (Heutte <i>et al.</i> , 2016)		
FlowD3	: Absence de préoccupation à propos de soi (Heutte <i>et al.</i> , 2016)		
FlowD4	: Expérience autotélique - Bien-être procuré par la tâche en elle-même (Heutte <i>et al.</i> , 2016)		

2014) avons conçu le modèle heuristique des contributions de l'autodétermination (Deci et Ryan, 1985, 2000, 2008), l'auto-efficacité (Bandura, 1977, 2003, 2005) et l'autotélisme-flow (Csikszentmihalyi, 1975, 1990, 2014), dont nous avons envisagé l'extension pour étudier la persistance à vouloir travailler, apprendre ou jouer avec des autres dans des contextes variés (Heutte, 2015, 2017).

Ce modèle dynamique considère que la boucle volitionnelle du sentiment d'efficacité collective (SEC → contrôle cognitif → expérience autotélique → SEC → contrôle cognitif → expérience autotélique →...) est pour ainsi dire alimentée par deux flux complémentaires (cf. Figure 4) :

- l'ensemble des variables qui renforcent les conditions du Flow (notamment directement le contrôle cognitif), à savoir, le SEP et le SEC ;
- l'ensemble des variables qui renforcent les effets du Flow (notamment l'expérience autotélique), à savoir, le sentiment d'affiliation avec ceux qui travaillent, apprennent ou jouent dans le dispositif (QRlA/ACCa), ainsi qu'avec ceux qui sont responsables de l'organisation du dispositif (QRlR/ACCr).

Ces flux se combinent entre eux pour renforcer le bien-être et la persistance à vouloir contribuer avec des autres : la boucle volitionnelle du SEC est ainsi l'un des constituants essentiels de cette spirale positive et optimale à mettre en œuvre (Heutte, 2011, 2015, 2017a).

4. L'EVOLUTION DE SOI : A LA RECHERCHE DE LA DIMENSION SOCIALE DE L'AUTOTÉLISME-FLOW

Si certaines caractéristiques comme l'immersion et l'altération de la perception du temps (FlowD2) ou encore le bien-être (FlowD4) sont très souvent naturellement évoquées comme faisant partie des effets perçus *a posteriori* du flow, il est un effet moins souvent clairement décrit, c'est l'absence de préoccupation à propos du soi (FlowD3).

La perte de conscience de soi (cf. *loss of self-consciousness*, Csikszentmihalyi, 1975, 1990) se produit quand « nous sommes trop absorbé.e.s pour penser à protéger notre ego. [. . .] Nous avons même, parfois, la sensation de sortir de nous-mêmes et de faire partie, momentanément, d'une entité plus vaste » (Csikszentmihalyi, 2006, p. 112).

Cette absence de préoccupation à propos du soi, que nous avons choisi de comprendre comme étant une sorte de « dilatation de l'ego⁴ » (Heutte, 2011, p. 101), à positionner quelque part dans le *continuum* entre l'égoïsme d'un soi en gestation dont l'énergie psychique est dirigée vers son monde intérieur (la survie) et l'allocentrisme d'un soi pleinement développé dont l'énergie psychique est dirigée vers le bien-être d'autrui (l'inclusion). Cette dilatation de l'ego se produit notamment quand nous sommes en mesure de nous oublier nous-mêmes. Paradoxalement, la compréhension de qui nous sommes et de notre potentiel passe par une ouverture de soi à une dimension plus vaste que nous-mêmes, et notamment aux autres. « La forte relation entre l'altruisme et l'humeur positive est notre plus grande découverte » (Csikszentmihalyi et Patton 1997, p. 153). En effet, selon ces auteurs, l'altruisme procure deux sortes de "récompenses" :

- une attention positive à autrui va probablement attirer un comportement réciproque plutôt que de l'indifférence ; le

⁴ Interprétation de l'expression « *transcendence of ego boundaries* » (Csikszentmihalyi, 1975b, p. 41), liée au sentiment de faire partie, momentanément, d'une entité

plus vaste que soi-même : d'être soudainement moins égoïste.



Étapes	Soi et l'environnement social	Soi et l'autre
Survie	(1) préserver le soi, (2) protéger le corps et (3) éviter la désintégration des buts fondamentaux; le sens de la vie correspond au besoin d'assurer l'intégrité du soi physique, confort, plaisir.	L'énergie psychique est dirigée vers la satisfaction de l'organisme, ce qui procure du plaisir.
Complexité du soi	(1) se conformer aux normes, (2) faire que le sens à la vie embrasse les valeurs de la communauté (famille, voisinage, groupe religieux ou ethnique), (3) élargir son horizon.	L'individu dirige son attention vers les buts et les valeurs de la communauté, l'ordre intérieur étant alors procuré par la religion, le patriotisme et/ou le respect porté à autrui.
Individualisme réflexif	(1) développer une conscience autonome, (2) ne plus se conformer aux dictats de la société : le sens à la vie porte sur l'accroissement ou l'actualisation du potentiel.	L'attention revient sur le soi, l'individu s'efforçant d'identifier puis de dépasser ses limites personnelles : c'est l'autoactualisation ; à cette étape, l'enchantement plus que le plaisir devient la source principale de récompense.
Inclusion	(1) s'unir aux valeurs universelles, (2) être suffisamment individualisé pour pouvoir se détourner de soi-même et (3) rechercher une plus grande intégration aux autres. Sens à la vie guidé par le désir de fusionner ses intérêts avec ceux d'une réalité plus grande.	L'inclusion de son projet de vie dans un système plus large (une cause, une idée, une entité transcendante).

Tableau 1. Les 4 étapes de l'évolution de soi selon la théorie de l'autotélisme-flow (d'après Csikszentmihalyi, 2004, traduction Heutte, 2017a, p. 176)

fait de se savoir apprécié et valorisé attire plus de sens et de joie à sa vie ;

- l'action même de porter une attention positive (sans égard à la réciprocité) libère une énergie psychique qui autrement serait dirigée vers son monde intérieur avec les différentes angoisses qu'une telle attention sur soi pourrait générer.

Pour sa part, Csikszentmihalyi (1997, 2004) considère que le développement du concept de soi (et du projet de vie) se fait selon 4 étapes, inextricablement liées entre soi et l'environnement social : (1) la survie, (2) la complexité du soi, (3) l'individualisme réflexif, puis (4) l'inclusion (cf. Tableau 1).

Et Csikszentmihalyi (2004) de poursuivre en précisant que dans cette perspective, la vie personnelle apparaît comme une série de "jeux" – avec des buts et des défis – qui changent à mesure que la personne évolue, de façon incrémentale et coordonnée, dans une spirale intégrant une double progression permettant à chaque étape d'accéder, à la fois à une plus

grande complexité et à une plus grande intégration :

- la complexité requiert une énergie intrinsèquement orientée vers le développement de ses aptitudes personnelles en vue de devenir autonome, conscient de son unité et de ses limites ;
- l'intégration requiert une énergie extrinsèquement orientée en vue de reconnaître et de comprendre les forces qui dépassent l'individu et de trouver les façons de s'y adapter.

5. CONCLUSION

Le flow est souvent lié au sentiment de comprendre, de se faire comprendre et/ou d'être compris. Dans ce contexte, se sentir accepté et reconnu, en tant que sujet sachant et compétent, par un réseau d'autrui significatifs est vraisemblablement l'un des moteurs essentiels de la persistance à vouloir s'impliquer au sein d'une communauté d'apprenance. Le flow est assurément un catalyseur des dynamiques identitaires,

notamment dans les nombreuses phases critiques de la gestation de soi : seul, mais jamais sans des autres. Le sentiment de vivre une expérience optimale avec des autres favorise les affiliations et l'émergence de cultures communes (Delle Fave, Massimini et Bassi, 2011). Ainsi, les interactions mutuellement bénéfiques entre pairs et expert.e.s constituent des écosystèmes propices à l'émergence de communautés d'apprenance et à la reconnaissance sociale des compétences. Ces écosystèmes constituent un environnement optimal pour la persistance à vouloir comprendre (se faire comprendre, être compris ...) tout au long et tout au large de la vie. Pour Csikszentmihalyi et Massimini le modèle de la sélection psychologique constitue le « 3^e paradigme de l'évolution » (1985), selon lequel l'interaction entre les processus biologiques, culturels et psychologiques pourrait être le moteur de l'évolution humaine, pour le meilleur, comme pour le pire. En effet, à l'instar du gène et du même⁵ (Dawkins, 1976), le flow est amoral : « Comme toute source d'énergie, du feu à la fission nucléaire, il [le flow] peut tout aussi bien servir des finalités positives que destructives » (Csikszentmihalyi et Rathunde, 1993, p. 91, traduction Heutte, 2017a). Ainsi, certaines recherches récentes s'intéressent plus particulièrement à ce côté obscur du flow (cf. *Dark Side of Flow*, Partington, Partington et Olivier, 2009 ; Schüler, 2012). Les effets du flow sur la passion (harmonieuse vs obsessive) et la persistance (flexible vs rigide) peuvent par exemple avoir des conséquences tout autant positives que négatives (Heutte, Fenouillet et Vallerand, 2016), y compris en contexte éducatif. Force est de constater que dans certaines circonstances, le comportement induit par l'état de flow pourra être (socialement ou culturellement) très diversement apprécié : là où certain.e.s partisan.e.s pourront par exemple qualifier une action violente d'acte de bravoure héroïque tout à fait justifié, d'autres n'y verront peut-être que du terrorisme ou un acte de barbarie inhumain. De ce fait, l'acceptation culturelle

(éthique, sociale, sociétale...) des comportements induits par le flow aura tendance à favoriser le regroupement des personnes qui les partagent et l'éloignement de celles qui ne les partagent pas (avec le cas échéant le risque de renforcer ainsi directement tous les extrémismes et/ou communautarismes). Le flow est un des déterminants essentiels de la sélection psychologique à travers les sociétés et les cultures, en favorisant une sélection psychologiquement influencée par des individus qui ne seraient pas les fruits du hasard de l'interaction de processus biologiques et/ou culturels. L'évolution des individus et des organisations serait en fait directement influencée par des décisions personnelles, elles-mêmes influencées par le bien-être psychologique subjectif des individus. L'autotélisme-flow apparaît donc clairement comme une théorie du développement individuel et sociétal, ce qui en renforce la portée universelle. Le flow serait ainsi l'un des catalyseurs fondamentaux des processus biologiques, culturels et psychologiques au cœur de l'évolution humaine.

BIBLIOGRAPHIE

- Asakawa, K. (2004). Flow experience and Autotelic Personality in Japanese College students: How do they experience challenges in daily life. *Journal of Happiness Studies*, 5 (2), 123-154.
- Bandura, A. (2003). *Auto-efficacité: le sentiment d'efficacité personnelle*. De Boeck Université.
- Bonniwell, I. (2000). *Introduction à la psychologie positive - Science de l'expérience optimale*, Payot.
- Broadbent, E. , Gougoulis, J. , Lui, N., Pota, V., Simons, J. (2017). *Generation Z: Global Citizenship Survey*, Varkey Foundation
- Brulé G. et Veenhoven R. (2014) Democratic teaching and happiness in developed nations. *Advances in Applied Sociology*, 4, 235-245. doi: 10.4236/aasoci.2014.411028

⁵ Selon Dawkins (1976), le même est l'unité de l'évolution culturelle (par analogie avec le gène).



- Carré, P. (2005). *L'apprenance*. Dunod.
- Csikszentmihalyi, M. (1975). *Beyond Boredom and Anxiety*. Jossey-Bass Publishers.
- Csikszentmihalyi, M. (1975b). Play and Intrinsic Rewards. *Journal of Humanistic Psychology*, 15(3) 41 – 63
- Csikszentmihalyi, M. (1990). *Flow*. New York: Harper et Row.
- Csikszentmihalyi, M. (2014). *Flow and the Foundations of Positive Psychology*. Springer Netherlands.
- Csikszentmihalyi, M., Larson, R. et Prescott, S. (1977). The ecology of adolescent activities and experiences. *Journal of Youth and Adolescence*, 6(3), 281-294.
- Csikszentmihalyi, M. et Massimini, F. (1985). On the Psychological Selection of Bio-Cultural Information. *New Ideas in Psychology* 3(2), 115-138.
- Csikszentmihalyi, M. et Rathunde, K. (1993). The measurement of flow in everyday life: Toward a theory of emergent motivation. In R. Dienstbier et J.E. Jacobs (Eds.), *Nebraska Symposium on motivation*, 1992. Lincoln and London: University of Nebraska Press.
- Dawkins, R. (1976) *The Selfish Gene*, Oxford University Press.
- Deci, E. L. et Ryan, R. M. (2008). Favoriser la motivation optimale et la santé mentale dans les divers milieux de vie. *Canadian Psychology/Psychologie canadienne*, 49(1), 24-34.
- Delle Fave, A., Massimini, F. et Bassi, M. (2011). *Psychological Selection and Optimal Experience Across Cultures, Social Empowerment through Personal Growth*. Springer
- Fenouillet, F., Martin-Krumm, C., Heutte, J. et Besançon, M. (2014). *An urgent call for change: Flow, Motivation and Wellbeing in French School Students*. 7th European Conference on Positive Psychology, Amsterdam, Netherlands.
- Heutte, J. (2008). Autodétermination, auto-efficacité, autotélisme : les conditions de l'efficacité collective. *Symposium "Société de la connaissance et de l'apprenance : regards croisés"*, co-organisé par le Cerlis (Université Paris 5 Descartes) et le Cref (Université Paris 10 Nanterre), Paris, France.
- Heutte, J. (2010). Mise en évidence du flow perçu par des étudiants au cours d'un travail collectif en ligne : Homo sapiens retiolus est-il un épicurien de la connaissance ? 26ème congrès de l'Association internationale de pédagogie universitaire (AIPU), Rabat, Maroc.
- Heutte, J. (2011). *La part du collectif dans la motivation et son impact sur le bien-être comme médiateur de la réussite des étudiants : Complémentarités et contributions entre l'autodétermination, l'auto-efficacité et l'autotélisme*. Thèse de doctorat non publiée. Paris Ouest-Nanterre-La Défense, Nanterre.
- Heutte, J. (2013), L'écologie des communautés d'apprenance : quelques jalons épistémologiques pour l'éclairage théorique de la part des autres dans l'agentivité personnelle, Dans D. Cristol, P. ; Cyrot et C. Jeunesse (dir). *Renforcer l'autoformation : Aspects sociaux et dimensions pédagogiques*. Paris : Chronique Sociale. 75-89.
- Heutte J. (2014). Persister dans la conception de son environnement personnel d'apprentissage : Contributions et complémentarités de trois théories du self. *Revue Sciences et Technologies de l'Information et de la Communication pour l'Éducation et la Formation (STICEF)*, 21, ISSN : 1764-7223.
- Heutte, J. (2017a). La persistance de la motivation et l'expérience du Flow : un cadre de référence pour l'étude du e-learning. Dans O. Las Vergnas (dir.), *Le e-learning informel*. Paris, France : Éditions des archives contemporaines. 171-186.
- Heutte, J. (2017b). Proposition pour un dispositif de formation autotélique. Dans O. Las Vergnas (dir.), *Le e-learning informel*. Paris, France : Éditions des archives contemporaines. 203-213.
- Heutte, J. et Fenouillet, F. (2010). Propositions pour une mesure de l'expérience optimale (état de flow) en contexte éducatif. 26e congrès international d'actualité de la recherche en éducation et en formation (AREF 2010), Genève, Suisse.
- Heutte, J., Fenouillet, F., Kaplan, J., Martin-Krumm, C. et Bachelet, R., (2016). The EduFlow model - A

Contribution Toward the Study of Optimal Learning Environments. In, L. Harmat, F., Ørsted Andersen, F. Ullén, J., Wright et G. Sadlo (Eds.). *Flow Experience: Empirical Research and Applications*. Dordrecht/ New York: Springer Science

Heutte, J., Fenouillet, F. et Martin-Krumm, C. (2013). *Contribution de la psychologie positive au pilotage de l'innovation*. 1er Congrès Francophone de Psychologie Positive, Metz, France.

Heutte, J., Fenouillet, F., Martin-Krumm, C., Boniwell, I. et Csikszentmihalyi, M. (2016). *Proposal for a conceptual evolution of the flow in education (EduFlow) model*. 8th European Conference on Positive Psychology (ECPP 2016), Angers, France.

Heutte, J. et Ghouch, F. (2015), Rapport de l'Evaluation de la Qualité des Formations, des Enseignements et du Fonctionnement des processus et des dispositifs (EQFEF) de l'ESPE Lille Nord de France

Larson, R. et Csikszentmihalyi, M. (1978). Experiential correlates of solitude in adolescence. *Journal of Personality*, 46, 677-693.

Larson, R. et Csikszentmihalyi, M. (1980). The significance of time alone in adolescent development. *Journal of Current Adolescent Medicine*, 2(8), 33-40.

Larson, R., Csikszentmihalyi, M. et Graef, R. (1982). Time alone in daily experience: loneliness or renewal? In L. A. Peplau et D. Perlman (Eds.), *Loneliness: A sourcebook of current theory, research, and therapy*. New York: Wiley-Interscience.

Marsh, H. W., Morin, A. J. S., Parker, P. D. et Kaur, G. (2014). Exploratory structural equation modeling: An integration of the best features of exploratory and confirmatory factor analysis. *Annual Review of Clinical Psychology*, 10(1), 85-110.

Martin-Krumm, C. et Csillik, A. (2016) Psychologie positive, entre plaidoyer pour le bonheur de tous et orientation scientifique. *Sciences et Bonheur*, 1, 53-69.

Massimini, F. et Carli, M. (1988). The systematic assessment of flow in daily experience. In M. Csikszentmihalyi, et I. Csikszentmihalyi, (eds.). *Optimal Experience: Psychological Studies of Flow in*

Consciousness. Cambridge University Press, 266-287

Moneta, G. B. (2004). The flow model of intrinsic motivation in Chinese: Cultural and personal moderators. *Journal of Happiness Studies*, 5, 181-217.

Moneta, G. B. (2012). On the Measurement and Conceptualization of Flow. In S. Engeser (Ed.), *Advances in Flow Research*. New York: Springer. 23-50

Nonaka, I., et Takeuchi, H. (1995). *The knowledge-creating company*. Oxford University Press US.

OECD (2004). Learning for Tomorrow's World – First Results from PISA 2003.

OECD (2009). Doing Better for Children.

Richer, S. F., et Vallerand, R. J. (1998). Construction et validation de l'échelle du sentiment d'appartenance sociale (ÉSAS). *European review of applied psychology*, 48(2), 129-138.

Schwarzer R., et Jerusalem M. (1995). Generalized Self-Efficacy scale. In J. Weinman, S. Wright, et M. Johnston, *Measures in health psychology: A user's portfolio. Causal and control beliefs* (p. 35-37). Windsor, UK: NFER-NELSON.

Seligman, M. E. P., et Csikszentmihalyi, M. (2000). Positive psychology: An introduction. *American Psychologist*, 55(1), 5-14.

Senécal, C.B., Vallerand, R.J., et Vallières, É.F. (1992). Construction et validation de l'Échelle de la qualité des Relations Interpersonnelles (EQRI). *Revue Européenne de Psychologie Appliquée*, 42(4), 315-322

Trocmé-Fabre, H. (1999). *Réinventer le métier d'apprendre*. Les Éditions d'Organisation, Paris.



À propos de l'auteur

Jean Heutte est Maître de conférences en Sciences de l'éducation au sein de l'équipe Trigone-CIREL (EA 4354) de l'université de Lille. Il est l'un des chercheurs référents au niveau européen de la recherche empirique sur les déterminants psychologiques de l'expérience positive subjective, notamment de la modélisation théorique de l'autotélisme-flow dans l'éducation. Il est d'ailleurs le premier chercheur francophone à avoir été invité à contribuer aux travaux de *l'European Flow-Researchers' Network* (depuis 2012). Régulièrement missionné depuis près de 30 ans afin de favoriser le déploiement des usages pédagogiques des technologies numériques, il a notamment été expert auprès du ministère de l'éducation nationale, puis de celui de l'enseignement supérieur et de la recherche français, chargé du pilotage de projets nationaux pendant une dizaine d'années. Ses travaux sont principalement consacrés à l'étude des déterminants motivationnels de la persistance de l'apprentissage humain dans des communautés de travail, de formation ou de jeu (en présentiel comme à distance) de l'apprentissage tout au long et tout au large de la vie (éducation formelle, comme informelle), ainsi qu'aux conditions sociale-conatives du pilotage de l'innovation dans les organisations



Summary

This article investigates the current empirical findings of flow to reflect upon the conditions of learning for children and adults. It starts with a historical reading of the main actors working around flow. Although flow is an individual experience, the conditions that favor it are largely social. Flow is not only psychological but psycho-social. Many factors are deeply embedded in social interactions. Being respected by a community of authors is the key for creating the bases of a learning community.

Thierry Nadisic

Recension de l'ouvrage « well-being: challenging the Anglo-Saxon hegemony » (Catherine Coron et Louise Marie Dalingwater)

Depuis les travaux précurseurs de Richard Easterlin dans les années 1970, la science économique a fortement développé les travaux sur le bonheur. Or, ces recherches, majoritairement anglo-saxonnes, ont privilégié une approche libérale du concept où le marché, la prise de risque, l'individualisme et l'aspect matériel occupent une place centrale. L'ouvrage « well-being : challenging the Anglo-Saxon hegemony », coédité par deux chercheuses françaises spécialisées dans la langue et la culture anglosaxonne permet d'y voir plus clair. Il montre les racines et les spécificités communes de ce modèle anglais et américain du bonheur. Nous y découvrons par exemple l'influence première de Bentham et de son principe d'utilité ainsi que la manière dont l'approche pluraliste flexible de Sen peut permettre de l'élargir pour y incorporer l'éthique. Nous comprenons également mieux comment ce modèle a été utilisé dans la mesure du bien-être et la mise en place de politiques publiques néolibérales. Enfin, nous sommes initiés à des approches alternatives du bonheur, comme celle des Navajos pour qui la famille, la tradition et la spiritualité sont les composantes les plus importantes. L'ouvrage représente une belle démonstration de la spécificité du modèle anglo-américain et de sa force pour inspirer l'action publique tout en montrant ses limites liées à son inadaptation à d'autres cultures.



« Plutôt que de prendre la parole », « j'aurais voulu pouvoir me glisser subrepticement » dans le discours, affirmait Michel Foucault dans son incomparable leçon inaugurale au collège de France. De fait, tout commentateur ne peut que souhaiter faire de même, s'effaçant derrière le flot ininterrompu d'augustes locuteurs. Dans ce numéro 2 de *Sciences et Bonheur*, six ont pris la parole, tous issus de disciplines différentes, dont le point commun est de traiter de ce champ de recherches récent, que l'on appelle les sciences du bonheur. Il s'agit donc ici de proposer un regard croisé de ces différentes contributions, afin de souligner leurs points de convergence, leurs apports et les prolongations auxquels ils invitent.

Plaidoyer pour le développement des sciences du bonheur : objectiver le subjectif

Pourtant venus d'horizons variés, plusieurs chercheurs viennent renforcer l'un des objectifs de *Sciences et Bonheur* (SetB) en soulignant la nécessité et le caractère pressant du développement du champ de recherches sur le bien-être. Dans le domaine de l'urbanisme, Yankel Fijalkow montre que la notion de confort, trop restreinte à une vision équipementière, reste ainsi en deçà des attentes et ne permet guère d'envisager le bonheur d'habiter. Plus étonnant, Neil Thin révèle aussi les carences de la sociologie du bien-être anglo-saxonne : déplorant le manque de travaux scientifiques, il plaide pour que la sociologie rejoigne les autres sciences sociales comme la psychologie ou l'économie. Comme d'autres avant lui, il regrette ainsi que la focale des sociologues reste trop souvent axée sur les

dimensions pathologiques du monde social. Cet aggiornamento auquel il aspire conduirait sur la piste d'une sociologie *positive*, dans le sens que la psychologie positive a donné à ce terme. Fondamentalement interdisciplinaire, cette évolution permettrait d'enrichir le regard de la sociologie et, plus largement, des sciences du bonheur.

Selon les chercheurs, l'un des axes pourrait consister dans le développement des recherches sur le subjectif, sur la manière dont les individus se saisissent et s'approprient le monde qui les entoure. Trop souvent, les travaux scientifiques ont en effet délaissé les perceptions des acteurs, jugé trop labiles et évanescences, pour se cantonner à des éléments jugés objectifs et stables. Il s'agirait donc de parvenir à objectiver le subjectif : trouver des moyens de recueillir d'abord des larges bases de données sur les processus subjectifs, élargir les domaines d'investigation pour ne pas se cantonner aux aspects matériels de la vie, croiser les données pour comprendre comment le regard des acteurs transforme et interprète les conditions objectives. En ce sens, la plupart des articles de ce volume ne se cantonnent pas à des déclarations d'intention, mais proposent une incursion prometteuse au cœur des préoccupations des sciences du bonheur.

Une déclinaison plurielle des sciences du bonheur

Les articles du numéro 2 de SetB déclinent dans différents champs disciplinaires l'horizon commun des sciences du bonheur. Il s'agit de réfléchir aux manières d'améliorer le bien-être commun et individuel. Chacun apporte ses méthodes. Le sociologue Thomas Seguin, s'inspirant de la philosophie sociale, analyse les auteurs et, dans une sorte de généalogie de la pensée philosophique, souligne l'intérêt de

¹ Le kaléidoscope est une partie dont le but est de croiser les regards des articles rédigés dans le numéro. Elle est rédigée par les membres du comité de rédaction

de *Sciences et Bonheur*, et est donnée à relire aux auteurs pour s'assurer que le texte ne déforme pas leurs propos ou leur pensée.

Spinoza, de Deleuze et de Foucault pour construire une société des affects positifs. De leurs côtés, les économistes et les psychosociologues utilisent leurs propres fonds disciplinaires et proposent des analyses multidimensionnelles déployant la science statistique pour dévoiler des corrélations entre le bien-être de l'adulte et celui de l'enfant, ou entre le capital social et le *Subjective Well-Being* (SWB). La lecture croisée de ces différentes contributions enrichit le savoir sur le bonheur et offre des pistes de réflexion pouvant conduire à une amélioration du bien-être. Elle permet aussi de confronter les modalités par lesquelles saisir ce bonheur que l'on dit trop souvent inaccessible aux mesures scientifiques.

Certaines disciplines, comme la philosophie, le conceptualise volontiers sans recourir à la méthodologie empirique. Il s'agit – et c'est normal – de définir théoriquement de quoi est fait le bien-être, sans doute afin de pouvoir démêler le vrai du faux. D'autres raffinent de procédures pour le déterminer, non pas idéalement, mais expérimentalement, afin de savoir ce qui rend les acteurs heureux. La méthode désormais traditionnelle consiste à œuvrer au plus près des individus et à leur demander s'ils sont « heureux » ou « satisfaits », plutôt que de les examiner et de l'exprimer pour eux dans une posture de savant omniscient. Pour ce faire, les enquêtes par sondages ont prouvé depuis plusieurs décennies déjà leur robustesse méthodologique. L'article de Sarah Flèche et celui de Stefano Bartolini et Francesco Sarracino utilisent respectivement les données du *British Cohort Study* et du *National Child Development Study* pour l'un, et du *World Values Survey / European Values Study* et de l'*European Social Survey*, pour l'autre. Réalisés auprès de plusieurs milliers d'individus, ces enquêtes fournissent des informations statistiques particulièrement riches. Elles autorisent de stimulants croisements et sont susceptibles de révéler un certain nombre de

déterminants du bien-être subjectif. Le suivi de cohorte utilisé par Sarah Flèche permet notamment de mieux comprendre comment évolue le SWB des acteurs au cours des différentes phases de leur vie et de souligner l'impact de l'enfance et de l'adolescence sur le bonheur à l'âge adulte.

Pour autant, ces mesures déclaratives ne sont pas sans poser de problème, notamment celui du biais de désirabilité sociale et Neil Thin témoigne d'une volonté de construire des procédures qualitatives. Sans les préciser tout à fait, il s'inscrit cependant dans une autre logique et renoue peut-être avec les précurseurs de la sociologie du bien-être, en estimant les mesures de SWB trop réductrices. De fait, les entretiens semi-directifs menés par Yankel Fijalkow constituent sans aucun doute une alternative aux mesures quantitatives par sondages. Ils offrent un matériel documentaire riche et varié, qui permet aux chercheurs de mieux comprendre ce qui compte pour les acteurs et ce qui fait le bonheur d'habiter. Relevons à ce propos la proximité entre ce travail et celui mené en leur temps par les chercheurs du CEREBE, qui avait mené 60 entretiens sur *Le « vécu » des habitants dans leurs logements*. Ceci confirme les propos tenus dans le numéro 1 de SetB par l'ancien directeur du CEREBE, Philippe d'Iribarne, qui soulignait l'éclipse des sciences du bonheur dans les années 1980 et 1990 et saluait leur renaissance. L'utilisation d'entretiens qualitatifs, comme celui des correspondances ou des journaux intimes, permettrait ainsi de compléter les enquêtes quantitatives et d'enrichir les sciences du bonheur.

De fait, cette confrontation épistémologique ne signifie pas pour autant querelle de chapelles, puisque les différentes méthodologies sont largement complémentaires : il est possible de les allier entre elles, pour multiplier leurs avantages et régler leurs défauts respectifs. C'est sans doute là l'un des intérêts de *Sciences et Bonheur* que d'offrir une plate-forme de

dialogue interdisciplinaire conduisant à une fertilisation croisée de regards. De surcroît, ce numéro propose également d'acculturer le monde francophone aux avancées anglo-saxonne.

Avance anglo-saxonne, acculturation francophone

Plusieurs articles de ce volume permettent de mesurer l'avance prise par la recherche anglo-saxonne dans les sciences du bonheur. Neil Thin offre le point de vue documenté d'un chercheur de l'université d'Edimbourg spécialiste de ces questions et la traduction offre aux lecteurs francophones l'occasion d'un point de vue socio-historique sur les recherches sur le bien-être. Mieux encore, l'article de Sarah Flèche synthétise les travaux collectifs de l'ouvrage *The Origins of Happiness*, écrit en collaboration avec Andrew Clark, Richard Layard, Nattavudh Powdthavee et George Ward. Le lecteur se rend compte de l'avance prise outre-Manche et outre-Atlantique dans ce domaine et le chercheur est invité à poursuivre plus avant leur démarche.

Jean Heutte, quant à lui, ne se contente pas de résumer de manière claire et fluide les travaux sur le *flow* de Mihaly Csikszentmihalyi, l'inspirateur de la psychologie positive. Ce spécialiste des sciences de l'éducation va plus loin que faciliter la simple circulation de la théorie de l'autotélisme-flow. Il propose de l'appliquer au domaine de l'éducation et de la formation tout au long (et tout au large) de la vie. Dans cet article, il l'applique aux sciences de l'éducation et de la formation des adultes, en soulignant l'apport que de l'expérience optimale pour éclairer la persistance à vouloir travailler ou apprendre ensemble. Totalement ignorée de nombreux personnels de l'éducation ou de la formation et autres parties prenantes en charge du pilotage de ces organisations, cette théorie de l'autotélisme-flow serait pourtant à même de rénover substantiellement les manières de concevoir des systèmes, organismes ou dispositifs d'éducation, de formation ou de travail. La force de cet article

est notamment de ne pas se contenter du niveau individuel des apprenants, mais de réfléchir également aux conditions par lesquels favoriser l'expérience optimale au niveau des groupes. Certains écosystèmes éducatifs facilitent, montre-t-il, ce type d'expérience individuelle et renforce ainsi les apprentissages. Sans céder totalement aux sirènes de l'autotélisme-flow qui, comme il le souligne en conclusion, peut aussi induire des comportements peu souhaitables, il montre que l'expérience optimale est l'« un des déterminants essentiels de la sélection psychologique à travers les sociétés et les cultures ». À travers cet article, se dévoile à la fois la capacité des chercheurs francophones à recueillir les acquis des travaux anglo-saxons et à les prolonger dans leurs propres domaines. La recension de Thierry Nadisic de l'ouvrage *Well-being: challenging the Anglo Saxon hegemony* nous souligne également les conditions culturelles, principalement anglo-saxonnes, de production du concept actuel de bien-être. C'est, à nouveau, l'un des atouts de *Sciences et Bonheur* que de faciliter ces transferts, comme le montre également la réflexion autour de l'importance du relationnel.

Aimer, se lier, s'investir : le bonheur est dans autrui

Déjà présent dans le numéro 1 de SetB, la question de l'autre et des relations construites avec les autres est soulevée à plusieurs reprises dans ce deuxième numéro. Jean Heutte évoque directement cette question, en soulignant l'importance des « feedbacks positifs quant à la qualité de nos contributions » au sein des groupes. Se sentir lié aux autres et être valorisé est incontestablement l'une des composantes majeures du bien-être de chacun. De même, Thomas Seguin aborde de biais cette composante relationnelle du bonheur en évoquant l'importance des rapports de soi au milieu et celle de la « reliance » de l'individu au monde.

Surtout, cette question constitue le cœur de l'article de Stefano Bartolini et Francesco

Sarracino sur le capital social. Pour ce faire, ils prennent position à propos du célèbre paradoxe d'Easterlin, qui constitue l'une des controverses majeures des sciences du bonheur. Non seulement remettent-ils sur le métier les liens entre le PIB et le bien-être subjectif à la lumière de nouvelles données, mais surtout, ils s'intéressent aux liens entre le capital social et le SWB, afin de souligner que « le bonheur durable emprunte d'avantage le chemin du capital social que celui de la croissance économique. » Ajoutant des pierres à l'édifice d'Easterlin, ils démontrent ainsi que si le lien entre le PIB et le bien-être est avéré à court terme, il se fait plus lâche à long terme ; au contraire, montrent-ils, de la relation entre capital social et bien-être, qui se renforce à long terme, alors qu'elle n'a que peu d'incidence à court terme. En ce sens, ajoutent-ils, la croissance économique n'est pas un horizon vers lequel tendre à tout prix. Il faudrait plutôt faciliter les contacts et les relations entre les individus, qui construisent fondamentalement le bien-être de tous et de chacun.

Particulièrement stimulant, ce travail pourrait ouvrir sur tout un programme de recherche, permettant de mieux préciser les liens entre les relations sociales et le bien-être subjectif. De fait, les mesures du capital social utilisées dans l'article (principalement l'implication dans des groupes et des associations, ainsi que des questions relatives au niveau de confiance) peuvent sembler peu robustes et mériteraient d'être mieux approfondies. De même, pour évaluer les effets sur le long terme de l'évolution du capital social sur le bien-être, un suivi longitudinal de cohorte pourrait se révéler plus probant que la mise en série d'enquêtes transversales. On pourrait ainsi mieux apprécier comment, au niveau de chaque individu, l'évolution du lien social affecte, ou n'affecte pas, le bien-être, à court, moyen et long terme. Mais c'est certainement le propre des travaux novateurs que de féconder les travaux ultérieurs. Gageons que cet article du

numéro 2 de *SetB* saura susciter des vocations en ce domaine, dont les travaux pourront guider les décideurs.

Guider les décideurs

Pour conclure cette lecture croisée, une remarque finale s'impose : tous les articles de ce volume proposent ou témoignent de la volonté de fournir des clés aux décideurs, qu'ils soient politiques ou économiques. Les sciences du bonheur ne constituent pas un nouvel avatar de l'art pour l'art, mais se veulent résolument tournées vers l'action publique, qu'elle soit politique, économique, éducative ou sociale. Il s'agit, tous le reconnaissent, d'aider et de guider les prises de décisions futures. Que l'on pense théoriquement le bonheur ou souhaite découvrir des prédicteurs du bien-être subjectif, l'horizon est bien là. Ce champ de recherches s'apparente à une science appliquée. A force travail, nous, chercheurs, pourrions sans doute être à même de chuchoter à l'oreille des peuples ou des décisionnaires. Espérons qu'ils nous écoutent ! 